



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

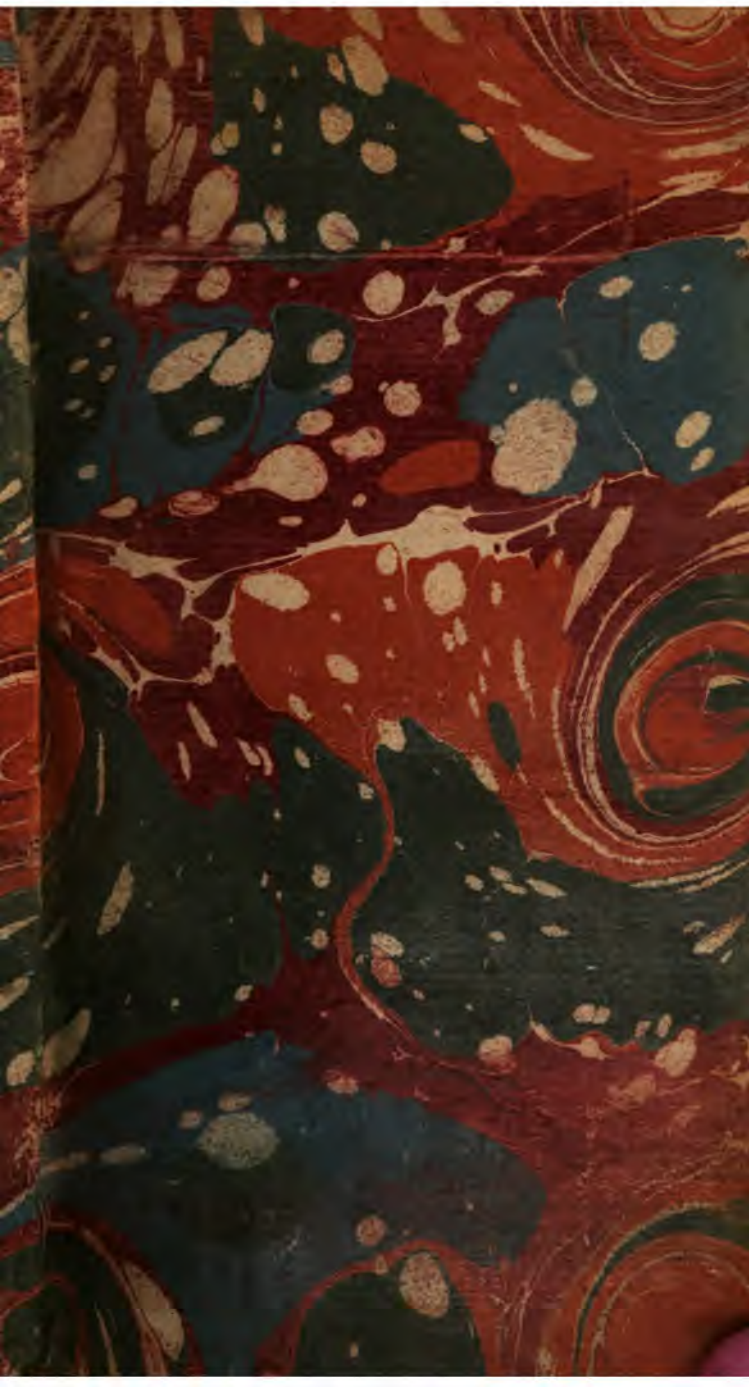
About Google Book Search

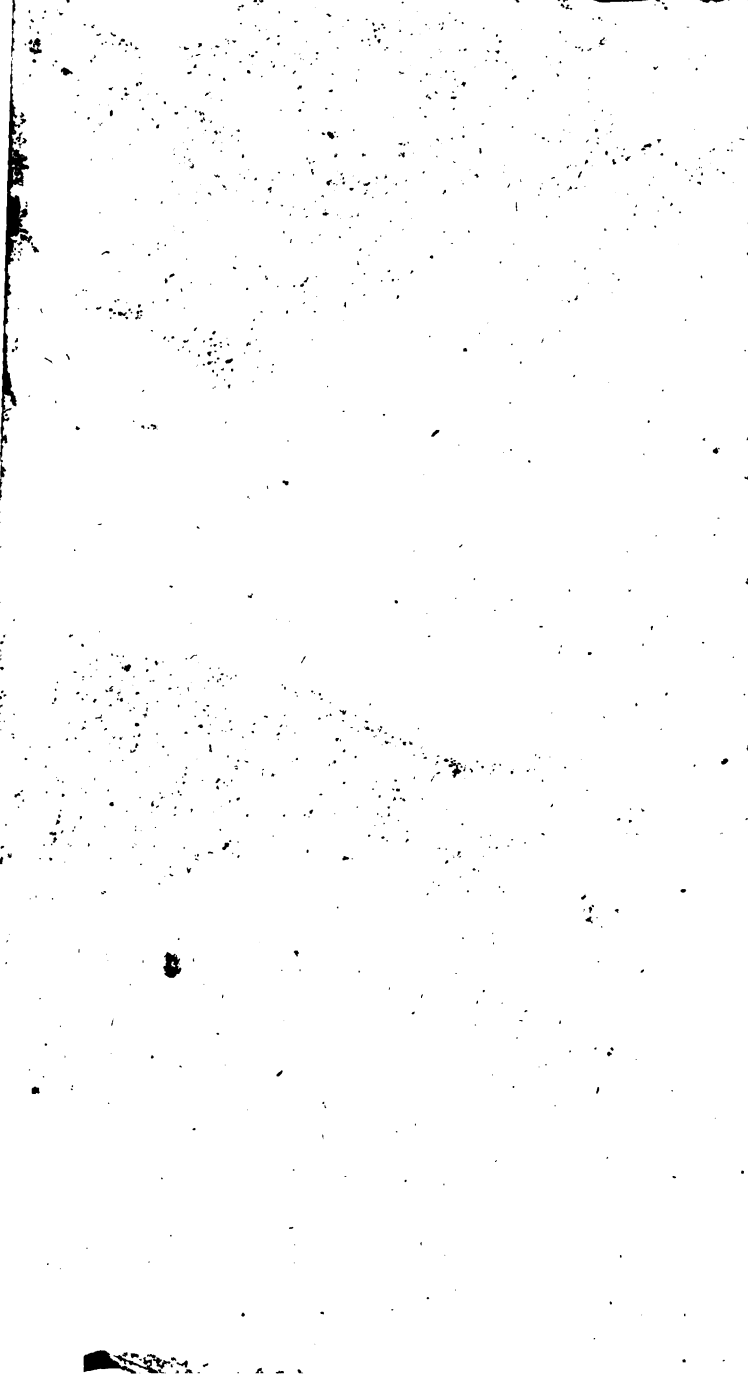
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

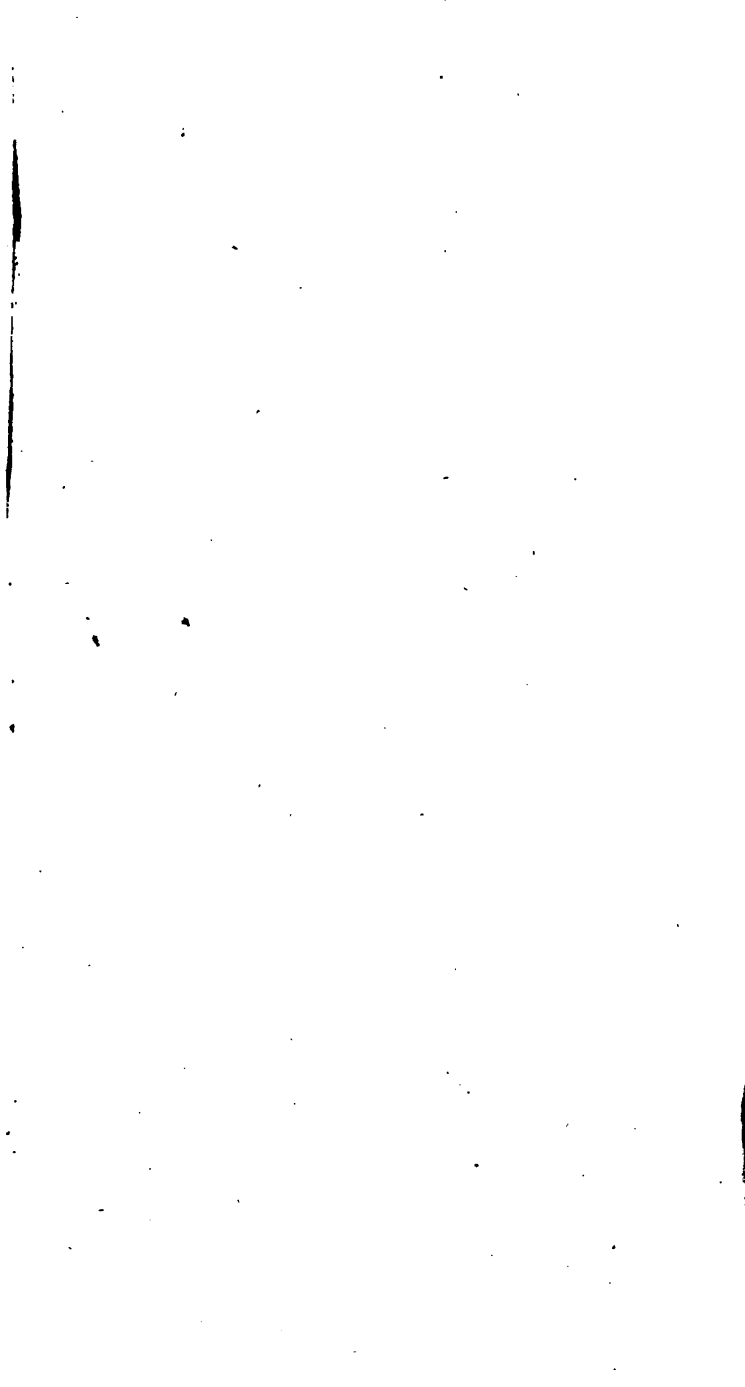




Zah. III B. 11









ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND.

TOME CINQUIEME.

THE

THE

THE

THE

ŒUVRES

DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR.

*Par Monsieur DES MAIZEAUX, Membre
de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME CINQUIÈME.



M. DCC. XL.



T A B L E

D E S P I E C E S

C O N T E N U E S D A N S

L E C I N Q U I È M E T O M E .

E Loge de M. de Turenne.	pag. 12.
Parallele de M. le Prince & de M. de Turenne.	14.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	19.
A Madame la Duchesse Mazarin : <i>Vous ne sçavez que trop , Hortence , &c.</i>	22.
A la même , pour Etrennes le premier jour de l'an : <i>La Nature inexorable , &c.</i>	29.
Lettre à Monsieur *** ; <i>Sous le nom de Madame Mazarin.</i>	31.
A Madame la Duchesse Mazarin : <i>Vous qui pensez que la Nature , &c.</i>	35.
Sur le commencement de la guerre de 1689. <i>D'intérêts différens l'union mal formée ,</i>	37.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	40.
A M. le Marquis de Miremont : <i>Illustre & nouveau Machabée , &c.</i>	45.
Au même : <i>Miremons qui savez combattre , &c.</i>	47.
A Caliste : <i>Sœur Thérèse l'illuminée , &c.</i>	48.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	51.
A M. Villiers : <i>Bannissons toute viande noire , &c.</i>	54.

Tome V.

*

T A B L E

Au même : <i>Romains, nos Hâutes feroient honte, &c.</i>	56.
Scène de Bassette.	58.
Au Roi sur sa blessure : <i>Mars, ce Dieu renommé qui préside aux allarmes, &c.</i>	63.
Sur le passage de la Boyne : <i>Animé de l'ardeur d'un généreux courage, &c.</i>	66.
Dialogue entre M. de S. Evremond, Madame Mazarin, & Mademoiselle Beverweert.	68.
A Madame la Duchesse Mazarin : <i>Après tant de soins assidus, &c.</i>	70.
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond.	71.
A M. Hampden; en stile de Marot.	75.
Au même; en même stile.	77.
Scène en Musique.	78.
A M. le Duc de Nevers, pour Madame la Duchesse Mazarin : <i>Si je pouvois possillonner, &c.</i>	82.
Lettre à Monsieur *** pour Madame la Duchesse Mazarin.	84.
Lettre à Monsieur *** au nom de Madame la Duchesse Mazarin.	86.
Lettre à Madame la Duchesse de Nevers, au nom de Madame la Duchesse Mazarin.	87.
Lettre à Monsieur *** au nom de Madame la Duchesse Mazarin.	89.
Jugement sur quelques Auteurs François.	91.
Sur la dispute touchant les Anciens & les Modernes. <i>La France dans sa Poësie, &c.</i>	94.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	105.
A la même : <i>Flassé d'une douce espérance, &c.</i>	107.
Sur la perte d'un Moineau blanc que Madame Mazarin aimoit beaucoup.	110.
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond.	113.
Dialogue sur la maladie de Madame la Duchesse	

D É S P I E C E S.

Mazarin.	115.
Sur le Mois de Mars : <i>Mois si cher au Dieu des Hazards</i> , &c.	131.
Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ses nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit songé qu'il étoit mort : <i>Malheureuse condition</i> , &c.	133.
Prologue en Musique.	135.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin : <i>Quoique la Mort paroisse offensée</i> , &c.	144.
Sur la mort de Madame Middleton. <i>Stances irrégulières</i> .	145.
Epitaphe de Madame Middleton.	147.
Sur la Satire de M. Despréaux contre les femmes.	148.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	149.
A la même : <i>A Bourbon où sont les bains chauds</i> , &c.	152.
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond.	155.
Réponse de M. de Saint-Evremond à Mademoiselle de l'Enclos.	157.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	160.
Lettre à Madame la Duchesse de Bouillon, sous le nom de Madame Mazarin.	161.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	163.
Sur la mort de la Reine : <i>J'avois des ennemis dans ma plus tendre enfance</i> , &c.	164.
Épître de M. l'Abbé de Chaulieu, à Madame la Duchesse Mazarin.	165.
Réponse de M. de Saint-Evremond à M. l'Abbé de Chaulieu.	167.
A Madame la Duchesse Mazarin : <i>Beauté, des Mortels chérie</i> , &c.	170.
Lettre à M. le Marquis de Miremont.	172.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	175.

T A B L E

Billet à la même.	177.
A M. le Chevalier Colt : <i>Comment payer les Taxes ordonnées, &c.</i>	178.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	183.
A la même.	185.
A la même.	186.
A la même.	187.
A la même.	188.
A la même.	189.
A M. le Marquis de Miremont : <i>On a fini la Campagne, &c.</i>	191.
Sur le mal des yeux de Madame Mazarin : <i>Il n'est qu'un Soleil dans les Cieux, &c.</i>	193.
Les avantages de l'Angleterre.	194.
Au Roi, sur la découverte de la conspiration contre sa Personne.	200.
Fragment sur le même sujet.	201.
Lettre à M. Barbin.	202.
Epitaphe de M. le Comte de Grammont, avec le Portrait de l'Auteur.	204.
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	207.
Fragment d'une Lettre à M. le Comte de Grammont.	210.
Sur l'Amour de la Vie : <i>Pouffé de son humeur guerrière, &c.</i>	211.
Lettre à M. le Marquis de Saiffac, au nom de Madame la Duchesse Mazarin.	214.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	216.
A la même : <i>Le Mouton de Windsor cède au Mouton de Bath, &c.</i>	217.
Réponse au Ploidoyé de M. Erard, pour M. le Duc Mazarin, contre Madame la Duchesse son Epouse.	219.
Préface.	<i>ibid.</i>
Réponse au Plaidoyé de M. Erard, &c.	223.
Réglemens de M. le Duc Mazarin; <i>Nous Mazarin le pieux, &c.</i>	247.

DES PIÈCES.

Lettre à M. le Comte, de Grammont.	249
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	251
A la même.	252
A la même.	253
Les douceurs de la vie d'un Vieillard : <i>Choir d'agréable compagnie</i> , &c.	254
Le concert de Chelsey, sur le bruit qui avoit couru de la mort de M. le Duc Mazarin.	256
Billet à M. le Comte de Grammont.	260
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	261
A la même.	262
A la même.	263
A la même.	264
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	265
Chanson. <i>On dit que le premier des foux</i> , &c.	267
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	270
A la même.	271
Réponse au Jugement de M. l'Abbé Renaudot sur le Dictionnaire Historique & critique de M. Bayle.	273
Billet à M. Silvestre.	276
Jugement de M. de S. Evremond sur la Critique de ses ouvrages, & sur leur Apologie.	278
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	281
A la même.	ibid.
A la même.	282
Sur ce que Madame la Comtesse de Sandwich avoit envoyé à Madame Mazarin du Mouton & des Lapins de Bath.	283
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	286
Au Roi, sur la paix de Ryswich : <i>Tandis que nous parlons à Londres de la Paix</i> , &c.	287
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	290
Les Poules de Lesbos. <i>Fable Allégorique</i> .	291
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	292

T A B L E

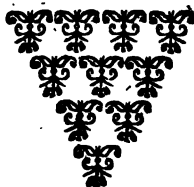
Réponse de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	295
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	297
A la même	298
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	299
Sur le Quietisme.	301
Sur le même sujet : <i>L'Amour divin à sa naissance , &c.</i>	302
Dialogue sur le Quietisme.	304
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	310
A la même	311
A la même.	312
A Mylord Montaigu : <i>On admire avec raison , &c.</i>	313
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	317
Réponse de M. de S. Evremond à Mademoiselle de l'Enclos.	319
Billet de M. Julien à M. Silvestre	322
Lettre de M. Julien à M. de S. Evremond.	323
Réponse de M. de S. Evremond à M. Julien.	325
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	327
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	328
A Madame Hervart : <i>Ce ne fut point par un hazard , &c.</i>	330
Sur le Roi d'Espagne. <i>Je maintiens la paix dans le monde , &c.</i>	334
Lettre à M. Silvestre.	<i>ibid.</i>
Sur la mort de Madame la Duchesse Mazarin : <i>Enfin le Ciel l'a retirée , &c.</i>	337
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	342
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marquis de Canaples.	344

DES PIÈCES.

Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	346
Réponse de M. de S. Evremond à Mademoiselle de l'Enclos.	348
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marquis de Canaples.	350
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S. Evremond.	352
Lettre à Mylord Montaigu.	353
Lettre à Monsieur ***.	355
Huitain - <i>Enfin j'ai reconnu la flatteuse imposture</i> , &c.	359
Eloge du Roi.	360
Sur le même sujet : <i>Veut-on louer un Roi</i> , &c.	361
Billet à Madame de la Perrine.	363
A la même : <i>Quittez, quittez, ma bonne Prude</i> , &c.	364
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	365
Billet à M. des Maizeaux.	367
Lettre à Mylord Gallway.	368
Billet à Madame de la Perrine.	371
Billet à M. Silvestre.	372
Au même.	373
A Madame de la Perrine. <i>Il ne faut point faire la belle</i> , &c.	375
Portrait de Madame de la Perrine. <i>Galante sans amour</i> , &c.	376
Billet à M. Silvestre.	378
Lettre à M. le Prince d'Auvergne.	379
Portrait du Roi; <i>Etre puissant & juste</i> , &c.	381
Lettre à M. des Maizeaux.	383
Lettre de M. des Maizeaux à M. de S. Evremond, sur le Roman de la Rose.	387
Billet à Madame de la Perrine.	405
A la même.	406
Lettre à M. Silvestre.	407

TABLE DES PIÈCES:

Billet à Madame de la Perrine ,	409
A la même.	410
Billet à M. Silvestre.	411
Billet à Madame de la Perrine.	412
A la même.	413
A M. Silvestre : <i>Docteur aux regards salutaires</i> , &c.	414
Billet à Madame de la Perrine.	416
A la même.	417
Sur la tyrannie de la raison. <i>La raison est d'un triste usage</i> , &c.	418
Billet à Madame de la Perrine.	419
A la même.	420
Lettre à M. le Comte Magalotti.	421
Billet à M. Silvestre. <i>Docteur</i> , <i>mandez à vos amis</i> , &c.	424
Billet à Madame de la Perrine : <i>Aucun Vin ne me fait envie</i> , &c.	429



ÉLOGE



ELOGE

DE MONSIEUR

DE

TURENNE.

JE ferois tort à la Naissance de Monsieur de Turenne, si je songeois à instruire le Public d'une Maison aussi illustre & aussi considérable dans toute l'Europe que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son visage ; les caractères des Grands - Hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles Femmes : mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable ; quelque chose en sa physionomie qui

Tome V.

A

9 O E U V R E S D E M.

faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son ame & en son esprit. On pourroit juger, à le voir, que par une disposition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un pere aussi autorisé dans le Parti Protestant, que Monsieur de Bouillon l'étoit, il en prit les sentimens de Religion, sans zèle indiscret pour la sienne, sans aversion pour celle des autres; précautionné contre une séduction secrete, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours distingué par sa naissance, la seule distinction de ses services l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées; & l'on peut dire sans exagérer, que pour arriver aux postes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à son mérite, & si peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former son caractère. Tant qu'il a servi avec Monsieur le Prince en Allemagne, Monsieur le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y faisoit; & l'estime qu'il avoit pour

lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son temps : *Si j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être obangé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non seulement de ses actions, mais de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* » Faire peu de Sièges, *répondit* » *Monsieur de Turenne*, & donner beaucoup » de combats. Quand vous aurez rendu votre » Armée supérieure à celle des ennemis, par » le nombre & par la bonté des Troupes ; (ce » que vous avez presque fait par la Bataille de » Roeroi ;) quand vous serez bien maître de » la campagne, les Villages vous vaudront des » Places : mais on met son honneur à prendre » une Ville forte, bien plus qu'aux moyens » de conquérir aisément une Province. Si » le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce » qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à » faire des Sièges & à fortifier des Places, il » feroit aujourd'hui le plus considérable de » tous les Rois.

La première maxime de Monsieur de Turenne ; pour la Guerre, est celle qu'on attribue à César ; *qu'il ne falloit pas croire avoir*

rien fait , tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé , qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient : il y tomba , il le défit , il marcha à Spire , à Worms , à Mayence , qui se rendirent ; & tout cela fut exécuté en six ou sept jours. Il considéroit plus les actions par leurs suites , que par elles-mêmes : il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une bataille , que celui qui l'avoit gagnée , & n'avoit pas su en profiter.

Venons à nos guerres civiles. C'est-là qu'on a mieux connu Monsieur de Turenne , pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On fait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau , & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat , quand on le croyoit perdu ; il en a augmenté la gloire & la grandeur , lors qu'à peine on oseoit en espérer la conservation.

Mais un des plus considérables services que Monsieur de Turenne ait rendu , a été sans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la dernière sûreté , quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume , lui septième , pour venir joindre Monsieur de Beaufort , & Monsieur

(1) En 1652. Voyez le Tome II. pag. 164.

DE SAINTE-EVREMOND: 3

de Nemours ; quand Monsieur le Prince ne les eut pas si-tôt joints , qu'il marcha à Monsieur d'Hocquincourt , & tombant au milieu de ses Quartiers , les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la consternation que cette malheureuse nouvelle mit à la Cour. On n'osoit demeurer dans la ville : on n'osoit s'en éloigner ; ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu sûrement. Toute la ressource étoit en Monsieur de Turenne ; qui se trouvoit dans un aussi grand embarras. *Jamais , a-t-il dit depuis , il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme , qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois raccommodé avec la Cour , & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée , qui en devoit faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de considération & de mérite , on a des ennemis & des envieux : j'en avois qui disoient par tout que j'avois conservé une liaison secrète avec Monsieur le Prince. Monsieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé , peut-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les autres. De plus , je connoissois Monsieur d'Hocquincourt , qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé , & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées étoient affligeantes , & le plus grand mal , c'est que Monsieur le Prince venoit à moi le plus fort , & victorieux.*

6 O E U V R E S D E M.

Dans ce méchant état , que Monsieur de Turenne a dépeint lui-même , il rassembla ses Quartiers le mieux qu'il put , & marcha , plus par conjecture que par connoissance , du côté que Monsieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrêmement noire ; & il n'avoit pour guides que des fuyards , plus capables d'effrayer ses troupes , que de le conduire. Heureusement il se trouva le matin à la tête d'un Défilé , qu'il falloit passer nécessairement à Monsieur le Prince , s'il vouloit aller à Gien. Monsieur de Navailles proposa de jeter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé : Monsieur de Turenne rejetta la proposition , sachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chassée , & que dans le désordre où ils l'auroient mise , il lui eût fallu se retirer à Gien avec la seule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ses Troupes sur une Ligne , & de s'éloigner cinq ou six cens pas du défilé. Monsieur le Prince croyant qu'il se retireroit véritablement , fit passer quatorze escadrons , qui alloient être suivis de l'Armée entière : alors Monsieur de Turenne tournant avec toutes ses forces , chargea , rompit , fit repasser le défilé à ces escadrons dans un désordre incroyable. Monsieur le Prince le voyant en cette posture , crut le passage du défilé impraticable , comme en effet il l'étoit ; & on ne fit autre

DE SAINTE-VREMOND. 7

chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'Hocquincourt , & de quelques gens frais , se retira le soir à Gien , où il reçut les applaudissemens sincères que donne une Cour , qui n'est pas encore bien rassurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le caractère languissant , un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée , qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle; & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public , s'attachoient aveuglément à leurs déclarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monsieur le Prince à celle des troupes: Fuenfaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vingt mille hommes ; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse , quand Monsieur de Turenne , après quelques sièges & quelques combats , dont je laisse le récit aux Historiens ; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle à Paris (1) , où le Roi ne fut pas si-tôt , que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans ,

(1) Voyez le Tome II. pag. 57. dans les Notes.

Monsieur de Turenne fit sentir sa puissance au dehors, & réduisit l'Espagne à demander une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été sa ruine.

Revenons des faits de Monsieur de Turenne à une observation plus particulière de sa conduite, de ses qualités, de son génie. Aux bons succès, il pouvoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés : aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. Il préféroit toujours la solidité à l'éclat ; moins sensible à la gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'état en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choses : on lui a vû essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un véritable service. Modeste en ce qu'il faisoit de plus glorieux ; il rendoit les Ministres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévère à lui-même, il comptoit tous ses malheurs pour des fautes : indulgent à ceux qui avoient failli, il faisoit passer leurs fautes pour des malheurs.

Il semble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les événemens ; & le voulant convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'il *n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Ma-*

DE SAINT-EVRÉMOND. 5

Mariandal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. » Je suis content de moi , répondit-il , dans l'action ; mais si je voulois me faire justice un peu sévèrement , je dirois que l'affaire de Mariandal est arrivée , pour m'être laissé aller mal-à-propos à l'importunité des Allemands qui demandoient des Quartiers ; & que celle de Rhetel est venue de m'être trop fié à la lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours , le jour même qu'il se rendit » à quoi il ajouta ; quand un homme se vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre , il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-temps. Il lui ressouvint toujours de l'importunité de Rosen à demander des Quartiers , & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers ; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoutumé de leur faire , mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit , fut celui des disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude , fondée sur une apparence d'honneur , étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'opposition fut grande , mais le Général en vint à bout ; & Puysegur , le plus intelligent & le plus diffi-

cultueux des Officiers , Puysegur , ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas , fut obligé de vendre son regiment & de se retirer , avec sa capacité incommode , à sa maison. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens , leur rang aux ordres de bataille , ne furent plus observés. C'est ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque , où Monsieur de Turenne choisit le Marquis de Crequi , pour commander l'aîle opposée à Monsieur le Prince , sans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes , il changea , pour ainsi dire , le génie des Nations: Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la légèreté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eues ; il fit souffrir la fatigue sans murmurer ; il fit oublier la Cour aux courtisans qui avoient de l'emploi , comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de Monsieur de Turenne pour les Officiers : voyons son procédé à l'égard de Monsieur le Cardinal.

Dans le temps que Monsieur le Cardinal étoit le plus malheureux ; que ses amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner , & ses ennemis des occasions pour le perdre , Monsieur de Turenne eut pour lui les mêmes

DE SAINT-EVREMOND. 11

déferences , les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute fortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir , qu'elle regnoit , plutôt qu'elle ne gouvernoit ; il garda plus de dignité avec elle , qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa Cour au Roi ; toutes les personnes considérables ayant leur application entière à Monsieur le Cardinal. Il ne sollicita point de graces , & les avantages qu'il obtint , parurent des effets du service rendu à l'Etat sans attachement au Ministère.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros , qu'en la personne de Monsieur de Turenne : il étoit facile dans le commerce , délicat dans la conversation , fidèle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire secrète l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir ; il faisoit tout le plaisir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les amis , d'ordinaire , pensent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a , & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monsieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; sa vertu n'étoit point de ces vertus sèches & dures , qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit : il aimoit plus

qu'il ne croyoit , se cachant autant qu'il lui étoit possible , une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des espèces de défauts dans la Société, Monsieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un désintéressement trop grand , lorsqu'on voyoit regner un esprit d'intérêt universel; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut sensible à tous les Protestans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion , particulièrement avec Monsieur d'Aubigny , disant toujours que *les Réformés avoient la Doctrine plus saine , mais qu'ils ne devoient pas se séparer , pour la faire prendre insensiblement aux Catholiques.* » Quand on » avoue qu'on a eu tort de sortir d'une Eglise , reprit M. d'Aubigny , on est bien » prêt d'y rentrer ; & si je survis à Madame de » Turenne , je vous verrai dans la nôtre. » Monsieur de Turenne sourit ; & ce souris n'expliquoit pas assez , si c'étoit pour se moquer de la prédiction de Monsieur d'Aubigny , ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion , il alloit toujours au bien : Huguenot , il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des Catholiques ; converti , il n'avoit point

DE SAINT-EVREMOND. 13

de zèle préjudiciable à la sûreté des Huguenots. Dans la déférence qu'avoit le Roi pour son grand sens, il est à croire qu'il l'auroit suivi ; & que les Ministres Huguenots n'auroient pas à se plaindre de leur ruine , ni le Clergé Catholique à se repentir de son zèle.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernières Campagnes , disent qu'il avoit une valeur plus vive qu'aux précédentes ; qu'il étoit plus hasardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant. Un coup de Canon finit une vie si glorieuse (1) ; mort désirable (puisqu'il faut mourir) à un si grand homme. Sa perte fut pleurée de tout les François , regrettée de tous les indifférens , sa personne lquée des ennemis , sa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi , voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis avec les Rois ses Prédécesseurs , se croyant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Royaume , qu'à ceux qui le lui avoient laissé.

(1) Le 27. de Juillet 1675.



P A R A L L E L E
D E M O N S I E U R
L E P R I N C E ;
E T D E M O N S I E U R
D E T U R E N N E .

Sur ce qui regarde la Guerre. (1)

VOus trouverez en Monsieur le Prince la force du génie , la grandeur de Courage , une lumière vive , nette , toujours présente. Monsieur de Turenne a les avantages du sang froid , une grande capacité , une longue expérience , une valeur assurée.

Celui-là , jamais incertain dans les conseils , irrésolu dans ses desseins , embarrassé dans ses ordres ; prenant toujours son parti mieux qu'homme du monde : celui-ci , se faisant un plan de sa guerre , disposant toutes choses à sa fin , & les conduisant avec un es-

(1) Monsieur de Saint - Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673. mais il le retoucha dans la suite. Voyez la *VIE de M. de Saint - Evremond*, sur l'année 1688.

DE SAINT-EVREMOND. 15
prit aussi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier, se porte au delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de superflu ; maître de la fatigue & du repos, il travaille à ruiner l'Armée des ennemis, il songe à la conservation de la sienne.

Monsieur le Prince fier dans le Commandement; également craint & estimé: Monsieur de Turenne plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

Monsieur le Prince plus agréable à qui fait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît ; plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait ; Monsieur de Turenne plus concerté, excuse les fautes sous le nom de malheurs, & réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir. Satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toujours de l'éclat qu'on se donne ; & faisant valoir avec plaisir les plus soumis, il regarde avec chagrin les industrieux qui cherchent leur réputation sous lui, & leur élévation par les Ministres.

Monsieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. S'il prend

plaisir qu'on le loue , ce n'est pas la louange de ses actions ; c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur, Monsieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choses , selon le rapport qu'elles ont à son dessein : rien ne l'élève dans les bons succès , rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier ; son audace & sa vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginait de plus fort : le second , se dégage de tout danger ; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monsieur le Prince , vieilles ou nouvelles , connues ou inconnues , il a toujours la même fierté dans le combat , vous diriez qu'il fait inspirer ses propres qualités à toute l'Armée ; sa valeur , son intelligence , son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monsieur de Turenne se défie , il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance , il entreprend , comme aisé , ce qui paroît impossible.

Quelque ardeur qu'ait Monsieur le Prince pour les Combats , Monsieur de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occasions ; mais il ne prend pas si
bien

bien dans l'action ces temps imprévus , qui font gagner pleinement une victoire ; c'est par-là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée , le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit , & il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit difficile & douteux dans le combat. Monsieur le Prince a les lumières plus présentes , & l'action plus vive ; il remédie lui-même à tout , rétablit ses désordres , & pousse ses avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer ; il s'abandonne au péril , & il semble qu'il soit résolu de vaincre , ou de ne pas survivre à sa défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu , il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de Turenne tout cède au bien des affaires : il essuye le murmure des envieux , les mauvais offices de ses ennemis , le dégoût de ceux qu'il sert , pour rendre un véritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent : là , il n'écoute que sa valeur , & ne se tient responsable de ses actions qu'à sa gloire.

Pour Monsieur le Prince victorieux , le plus grand éclat de la gloire ; pour Monsieur le Prince malheureux , jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires , & jamais à sa réputation. La réputation de Monsieur de

Turenne est toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues : toutes la conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples, que de solidité pour occuper les réflexions des habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrir, tout ce que fait Monsieur de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrants. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement ; & il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde ; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour se faire une juste & pleine réputation.

La vertu de Monsieur le Prince n'a pas moins de lumière que de force ; elle est funeste aux ennemis, qui en ressentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages : mais, à dire la vérité, elle a moins de suite & de liaison que celle de Monsieur de Turenne ; ce qui m'a fait dire il y a longtemps, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus

DE SAINT-EVREMOND. 19
avantageusement de ce que fait Monsieur le
Prince : l'affaire finie , on jouit plus long-
temps de ce que Monsieur de Turenne a fait.

J'ajouterais encore cette différence : Mon-
sieur de Turenne est plus propre à servir un
Roi qui lui confiera son Armée ; Monsieur le
Prince à commander la sienne , & à se donner
de la considération par lui-même.

L E T T R E



MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire , où j'ai trouvé fort
peu de douceur , pour me servir de termes
plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point
Madame , qu'un vieux visage tout défiguré
m'attire du mépris , & vous inspire du cha-
grin quand il se présente : mais qu'une affec-
tion à votre service , aussi pure que la mienne ,
me fasse recevoir un traitement semblable
quand vous ne me voyez pas ; c'est ce que
je ne comprends point. B ij

Je ne disputerai point de capacité avec Monsieur de Bonrepaux : qu'il ne dispute pas aussi de zèle & de soin avec moi , sur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma dissipation ; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine , encore étoit-ce ailleurs que chez elle : mais elle chante bien. Je voi Baillon ; il joue bien du Claveffin : je voi bien des Réfugiés qui savent beaucoup ; je joue avec Mylord Cassel aux Echers ; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part si désavantageusement que chez soi-même. Il faut nous faire des amusemens , qui nous dérobent , pour ainsi dire , à nos tristes imaginations.

Au reste , Madame , ma discrétion est toujours la même , avec un attachement inviolable au Gouvernement présent des Pays où je vis. Je suis si peu de chose , qu'il n'importe à personne de savoir mes sentimens. Vous m'obligez à parler de moi : je ne saurois parler de vous que je ne vous loue , & dans l'humeur où vous êtes contre moi , vous seriez peut-être offensée de mes louanges. Le sérieux dure trop , l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parson-Green avec Monsieur Villiers. Sa maison se pourroit dire une maison enchantée , n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Montaigu a besoin d'embellir encore ses logemens de

DE SAINT-EVREMOND. 11

White-Hall, s'il veut pousser à bout la résolution qu'il a faite, de faire crever Monsieur Villiers. Je connoissois autrefois une autre manière de *crever*, qui venoit réglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muscats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût ; & le goût, de la sobriété ; en sorte que le mois de Septembre arrivant, on disoit : *voici le temps où il faut crever*. Prenez garde de vous crever d'eaux, Madame : de toutes les manières de *créver*, c'est la plus mauvaise. Votre maison de Saint James, vulgairement nommée par vos Courtisans, *le petit Palais*, sera une merveille : il n'y a rien de si propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiselle de Beverweert : quand Madame la Duchesse Mazarin & ses deux amies seront ensemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur & que l'argent ne manque pas, le plaisir des Anges de Madame de Choisi n'étoit rien au prix du vôtre.



A

MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

STANCES IRREGULIERES.

VOUS ne savez que trop , Hortence ,
Que je vous sers sans récompense ;
Peut-être ne savez-vous pas
Ce que je pers , en servant vos appas.

Sans vous , une lente vieillesse
Me donneroit l'air de sagesse ;
Sans vous , le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids de bon sens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté ;
Quelques articles d'un Traité ,
Une Maxime , une Sentence ,
Me tiendroient lieu de suffisance.

DE SAINT-EVREMOND. 23

Sans vous , mê d'un esprit divin ,
Sur les traces de Van Beuning ,
Moins fort en raison qu'en génie ,
J'irois dans la Philosophie
Chercher cette Immortalité
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous , en homme d'importance ,
Banni , pour la vertu , de France ,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le titre ,
Je m'érigerois en arbitre ;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les différends.

Sans vous , voilà mon avantage :
Avec vous , voici mon partage ;
J'ai voulu devenir Amant ,
On me veut Ami seulement :
Ami , traité d'une manière ,
Quelquefois douce & familière ;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

De secours, Lot, à ma défense.

Lot, qui veille en Dragon, d'avance ;

Et me dit, la sévère Lot :

« Mangez vos barbes de Turbot.

« Vraiment il sied bien à votre âge

« D'être touché d'un beau Visage,

« Allez, allez, c'est bien à vous

« D'aimer des Gorges & des Cous,

Cependant la sévère baise

Les Yeux & la Bouche à son aise ;

Et collée à vos doux appas,

Demande en soupirant si vous ne l'aimez pas ;

Laissons la pudique tendresse,

De notre nouvelle Lucrece,

Et parlons un peu des mépris

Que m'attirent mes cheveux gris.

Je suis pour vous rendre service ;

En affection sans égal ;

Il n'est ordre où je n'obéisse,

Fut-il en faveur d'un rival.

Belle Hortense, si je vous quitte,

Vous

DE SAINT-EVREMOND. 25

Vous reconnoîtrez mon mérite :
La charge de tout endurer ;
Sans qu'on entende murmurer ,
Fâcheuse , difficile à faire ,
Et chez vous assez nécessaire ;
Cette charge, si je la rens ,
Ne se remplira de long-temps :

Qui feroit tant de personnages ?
Qui feroit bon à tant d'usages ?
Qui porteroit le petit Chien ,
Comme en carrosse le vieux Sage
Que nous a dépeint Lucien ,
Le portoit toujours au voyage ?

Quand le Calabrois à son rang
Vous met les Echets dans la tête ;
Quelle autre main est si-tôt prête
A vous pousser le Pion blanc ?

Et lorsqu'un saint remors vous frappe ;
Que l'humeur de dévotion
Pour un peu de temps vous attrappe ;
Qui sert votre Conversion ,

Et vous lit un MORT de la Trape, (1)
Avec tant de soumission ?

Cependant grondeuse & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ses meilleures dents,
A m'insulter devant les gens,

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes assassins
Que l'on appelle *Médecins*.

J'en attendois la récompense,
Et je voi pour reconnoissance,
Qu'on soupçonne ma bonne foi,
Qu'on juge toujours contre moi,

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baste, ou Manille ;
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas ;
Qui des mains ai perdu l'usage
Par la caducité de l'âge :

(1) Voyez le Tome IV, page 201.

Toujours distrait ou négligent ;
Moi , qui pers toujours mon argent.

Seigneur , Seigneur , donne-moi patience ,
Qu'on a de mal à servir Dame Hortence (1) :
Mais si je m'éloignois de ses divins appas ,
Que faire ! Comment vivre , en ne la voyant pas !

Lorsqu'il me faut souffrir l'aigreur d'une parole ;
La bouche qui la dit me plaît & me console ,
De ses fiers traitemens , le plus injurieux ,

(1) Imitation de cette Epigramme de Marot,

*Un gros Prieur son petit filz baisoit ,
Et vignardoit au matin en sa couche ;
Tandis rôtir sa perdrix on faisoit :
Se leue , crache , esmentit , & se mouche ;
La perdrix vire : An sel de broque en bouche
La dévora , bien sçavoit la science :
Puis quand il eût prins sur sa conscience
Brac de vin blanc , du meilleur qu'on eût eü ,
Mon Dieu , dit-il , donne-moi patience ,
Qu'en ha de maux pour servir sainte Eglise !*

Les Oeuvres de Clément Marot , page 430. de l'édition de
Lyon par Guillaume Rouille , 1561.

Me semble une douceur quand je vois ses beaux
yeux.

Ses regards animés du feu de la colère,
Ont l'ordre de fâcher, & le secret de plaire ;
Car le Ciel favorable a fait de ses beautés,
Un remède aux amans contre ses cruautés.

Le plus grand des malheurs est celui de l'absence,
On garde ses rigueurs, en perdant sa présence ;
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaisir des yeux n'est jamais soulagé.

Au milieu des chagrins, des soupçons, des allar-
mes,

Il n'a soulagement que celui de ses larmes ;
Pleurer le mal qu'il souffre, & regretter son bien ;
De ce cœur malheureux est l'unique entretien,

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine :
Je la voi ; c'est assez pour supporter ma peine ;
Absens infortunés, je connois vos douleurs ;
C'est à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs,



A LA MESME,
POUR ETRENNES
LE PREMIER JOUR DE L'AN!

LA Nature inexorable
Ne laisse à des gens si vieux
Aucun trait qui soit aimable,
Rien qui plaise à de beaux yeux ;
La Fortune assez semblable
N'a laissé dans mon pouvoir
Aucun bien considérable
Que vous puissiez recevoir.
Si ma Muse avoit la puissance,
Que les Muses de Grece ont fait voir autrefois ;
Je ferois une guerre, où les Dieux, pour Hortence,
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois,
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendrait les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux ;
Et lorsque Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,

30 O E U V R E S D E M.

Je le ferois sur vous descendre en cette pluye
Dont vous ne connoissez presque plus que le nom.
Le Ciel qui prit plaisir à vous former si belle
Oublia la faveur de vous rendre immortelle ;

Erigée en Divinité ,
Vous jouiriez par moi de l'immortalité.

Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux :
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux ,
Les Bergeres , & les Troupeaux :
Que cela me serve d'excuse ,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.



L E T T R E
 A MONSIEUR * * *
 S O U S L E N O M
 D E M A D A M E
 M A Z A R I N.

JE n'ai pas assez de considération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes affaires ; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes intérêts, pour vouloir contenter votre curiosité sur la condition où je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune ; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modestie ; je me tairai des qualités de Monsieur Mazarin, par discrétion, mais laissant au public à faire le jugement de nos personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la dissipation des biens que je lui ai apportés ; & que les moindres de

ses domestiques en ont tiré de quoi s'enrichir ; quand il m'a dénié les choses nécessaires simplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois , & aussi long-temps que j'ai pû , avec un mari qui m'étoit si opposé : à la fin je me suis dégagée par raison , d'un homme avec qui je m'étois laissée lier par obéissance. Un dégagement si juste m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde : mais la liberté ne coûte jamais trop cher à qui se délivre de la tyrannie. Quoiqu'il en soit , je me vis dépouillée de toutes choses. Je me vis sans aucun moyen de subsister , jusqu'à ce que le Roi , par un principe de justice , me fit donner une pension sans le consentement de Monsieur Mazarin , que Monsieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans , avec le consentement de sa Majesté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite ; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il est difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'imposture des méchans offices , d'avec les vérités dont il est besoin qu'on les informe. La raison feroit trop de violence à notre inclination & à notre humeur , s'il falloit toujours nous défier de ceux que nous aimons , ou qui nous plaisent ; & naturellement on ne se donne point la gêne de ces précautions-là contre des personnes

DE SAINT-EVRÉMOND. 33

agréables , pour des indifférentes qu'on ne voit pas. Ainsi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûe telle qu'on m'a dépeinte : le Roi eût été assez juste pour augmenter la Pension qu'on m'a ôtée , si j'avois été assez heureuse pour être connue de lui telle que je suis.

Cependant malgré ce retranchement & toutes les dettes qui en sont venues , je ne laissois pas de subsister honorablement , par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre : mais à cette révolution extraordinaire , qui fera l'étonnement de tous les temps , je me suis vue abandonnée ; réduite à ne chercher de ressource qu'en moi-même où je n'en trouvois point ; exposée à la fureur de la populace ; sans commerce qu'avec des gens également étonnés , qui tâchoient de s'assurer les uns les autres ; ou avec des malheureux , moins propres à se consoler , qu'à se plaindre ensemble. Après tant de troubles , la tranquillité enfin s'est rétablie : mais les désordres cessés ne m'ont rendu l'esprit plus libre , que pour mieux voir la désolation de mes affaires. Nul bien de moi ; nulle assistance où je suis : nulle espérance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'amis que j'ai où vous êtes , que des complimens au lieu de secours , & de tous les autres que des injures , pour être demeurée dans un lieu , d'où je ne sai comment sortir , voyant moins encore où pouvoir aller.

Jusqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choses ; la misère, ce triste ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animosité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'exagère point le malheur de ma condition, à quoi je suis d'autant plus sensible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des consolations. Vous êtes assez raisonnable, Monsieur, pour n'approuver pas un procédé si injuste ; & assez constant dans l'amitié, pour me conserver toujours la vôtre. Si elle n'est pas secourable autant que vous le souhaitez, elle est aussi honnête que je le saurois désirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuissance ; & de l'opposition, où se rencontre le pouvoir : mais enfin la malignité de l'influence n'est pas entière, puisque dans les infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des amis, qui font leur possible pour me consoler.



A

MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

Vous qui pensez que la Nature
A fait toutes choses pour vous,
Présomptueuse Créature,
Apprenez que vous-même êtes faite pour nous;
Ce qu'à l'Univers d'admirable
Nous prête un secours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin
Sert à notre plaisir comme à notre besoin.
Le soleil au matin entre dans sa carrière
Pour épancher sur tout la commune lumière,
Et l'aimable clarté que répandent ses feux
N'attend pour se donner ni prières, ni vœux.
La Terre avec amour expose à notre vûe
Les appas renaissans dont le ciel l'a pourvue;
Elle donne ses fleurs pour le plaisir des yeux,
Elle fournit au goût ses fruits délicieux.
La Mer, par le commerce, aux lieux les plus stériles

38 O ŒUVRES DE M.

Communique les biens qu'ont les terres fertiles ;
 Et servant de lien aux peuples opposés ,
 Sait comme réunir ceux qu'elle a divisés.
 D'une belle Rivière on aime un cours paisible ;
 Les fièrs Torrens précipités ,
 Font de leurs sauvages beautés ,
 Un aspect à nos yeux agréable & terrible ,
 Les Fontaines & les Ruiffeaux
 Coulent pour nous offrir le crystal de leurs eaux ;
 Les amoureux Zéphirs, de leurs douces haleines ,
 Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaintes ;
 Enfin tout donne en l'Univers ;
 Il n'est pas jusques aux Hyvers
 Dont nous ne recevions des graces ;
 C'est d'eux que nous tenons les glaces ;
 Qui font dans l'ardeur de l'été
 La plus exquise volupté.
 Et vous , que le Ciel a formée
 Pour faire le bonheur de tous ,
 On vous voit toujours animée
 De chagrins , débits , & courroux :
 Ingrate , injuste créature ,
 Vous tenez tout de la Nature ,
 Tout votre esprit, tout vos appas :
 Qui vous rend à ses Loix contraire ?

Pourquoi ne l'imitiez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire ?

*Sur le commencement de la Guerre
de M. D C. LXXIX.*

D'INTERETS différens l'Union mal for-
mée,

N'amassoit autrefois qu'une confuse Armée,
Qui trop lente à la marche & trop vaste au dessein,
Vouloit passer la Seine, & demouroit au Rhein,
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux intérêts de
France

La vertu, la valeur, la nouvelle puissance;
Des E_T_R_S rétabis par une longue paix,
Une pleine abondance à ne manquer jamais;
De l'Espagne outragée & pas assez soumise,
L'espoir d'une ressource où tout la favorise;
Des Princes de l'Empire : & de chaque Electeur
La jonction sincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique,
Du Huguenot chassé sous le nom d'Hérétique
Le soin infatigable à nuire, à se venger;

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.

Des nouveaux convertis que l'on a fait changer
L'impatient desir d'échapper à la feinte
Qui gêne leur esprit , & tient leur foi contrainte :
Enfin de cet amas d'intérêts differens ,
De toutes passions en des motifs si grands ,
De craintes , de soupçons , de haine , de vengeance ,
ce ,

Se font comme des nœuds qui serrent l'Alliance ;
Et ces engagements nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût sous le soleil.
Dans cet affreux état où la France est réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite :
Elle arme , elle prévient , elle sait animer
Et ses forces de terre , & ses forces de mer ,
Et n'étoit qu'elle a vu les tristes funérailles
De ceux qui lui faisoient gagner tant de batailles :
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne sont
plus ,

Son Char pourroit traîner encore des vaincus :
Pour son malheur Turenne a perdu la lumière :
Condé , notre Héros , n'a plus de part au jour ;
Créqui , vient d'achever son illustre carrière ;
Si Schomberg vit encor , c'est pour une autre
Cour ,

Par leur valeur , par leur prudence ,

DE SAINT-EVREMOND 39

L'Etat florissant de la France
Ne craignoit point les changemens ;
Il ne craignoit disgrâce aucune ;
Mais par leur perte la Fortune

Va rentrer dans ses droits sur les événemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde ,
France , ou de l'affervir dans une paix profonde ;
Oui , par un Plan nouveau de ton ambition ,
Tu pourrois disposer de chaque Nation.
Tous ces Confédérés que l'Espagne intéresse
Desunis , & rendus à leur propre foiblesse ,
Iroient dans tes Etats chercher leurs sûretés ,
Ou presser un secours à leurs nécessités.
Sous le nom d'Allié , l'un seroit tributaire :
L'autre , prêt à servir , ou soigneux de te plaire :
Les premiers Potentats , éloignés courtisans ,
Flateroient ta Grandeur par respects & présens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde ,
France , ou de l'affervir dans une paix profonde ,



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'ENVOYE savoir comment vous vous portez de votre blessure (1) : pour moi , je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le souper de Madame Harvey , le Pâté Royal , & la mélancolie de la dolente Boufette , m'ont mis mon esprit dans une assez bonne situation. La nuit a été encore plus heureuse : j'ai cru être Mademoiselle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaisance de mon mérite d'honnête & de raisonnable fille ; mais votre confiance faisoit le plus doux avantage de mon nouveau sexe. Vous m'avez montré votre blessure. Passons légèrement tout ce que j'ai vu : j'ai autant de sujet de me louer de vous , comme Beverweert ; que j'en ai de me plaindre , comme Saint-Evremond. Heureux les sujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à votre blessure ! leur ap-

(1) Madame Mazarin s'étoit blessée à la cuisse, en tombant.

préhension

DE SAINT-EVREMOND: 41
préhension les auroit fait mourir, & nous ne
serions pas en état de nous réjouir de votre
guérison. Notre perte n'est pas seulement at-
tachée à la vôtre, une maladie dont vous
guérirez, est capable de donner véritablement
la mort à tous les sujets de votre Empire.

Si du ciel le courroux fatal
Faisoit durer encor quelques jours votre mal,
Les sujets auroient tant de peine
A voir souffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pussiez guérir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort seroit suivie :
Votre chere & fidèle Lot
Suivroit ma disgrâce bien-tôt ;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ses derniers adieux
Baissant votre bouche & vos yeux.
« Adieu, je meurs. Adieu, Madame :
« Vous possediez mon cœur, je vous laisse mon
ame ,
« Et trouvez mon sort assez doux ,
« Puisque je meurs à vos genoux.

Tome V.

D.

42 O E U V R E S D E M.

« Croyez que jamais la Comtesse . . . :

« La voix me manque , & je vous laisse :

« Que le dernier soupir , qui va m'ôter le jour ,

« Est bien moins à la mort qu'il n'est à mon
amour !

C'est ainsi que la VICE-REINE ,

Meurt aux pieds de sa SOUVERAINE :

Jâmais rien ne la sut charmer ,

Mais on trouve à la fin , qu'on est fait pour aimer ,

Et toute son indifférence ,

Deviént amour sans qu'elle y pense.

La Beverwert en prose , & Beverwert en vers.

N'ont pas des sentimens divers ;

Celle de cette nuit , qui vous parloit en prose ,

Pourroit dire en mourant toute la même chose.

Si jamais vous vous portez mal ,

Je meurs , & je vous fais un discours tout égal.

Madame Harvey pleine d'impatience ,

De vous voir en cet état-là ,

Maudiroit jusques à la France ,

Et pourroit détester même les Opera.

Je voi la douleur qui surmonte ,

Un sujet illustre , grand Comte (1) ;

Duras , Mylord impétueux ,

(1) Le Comte de Féversham.

S'en arracheroit les cheveux ;
Et, chose incroyable à l'Histoire ;
Ne voudroit ni manger , ni boire ,
Suspendant tout son appétit
Pour un accident si maudit.

Il pourroit arriver que maligne Boufette ;
D'un sentiment commun avecque votre Epoux ,
Auroit de tous vos maux l'ame assez satisfaite ;
Au nom de Dieu , conservez-vous.

Comme je dois mourir le premier , je veux ordonner nettement de ma sépulture , pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monsieur Doublet , & épargner la peine à Patru de faire un second Plaidoyer , si un Pasteur aussi attaché à ses droits que le Curé de Saint Etienne , faisoit un Arrêt sur mon pauvre corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens , je déclare en termes exprès que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roscommon (2). Il me souvient d'avoir été à la guerre ,

(1) Voyez le Plaidoyer de M. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet , &c.

(2) Mylord Roscommon , Colonel d'Infanterie , devant passer en Irlande avec son Régiment , avoit fait tendre sa Tente dans le Parc de Saint James , assez près de la Maison de Madame Mazarin , qu'on appelloit le *Petit Palais*.

44 O E U V R E S D E M.

& je ferai bien aise que mon tombeau ait un air militaire. Mais ce n'est pas la première & la véritable raison qui m'oblige à choisir ce lieu là ; c'est pour être en vûe du *petit Palais* ; & toutes les fois qu'on y jouera , la R E I N E est suppliée de dire les Vers qui suivent , & que j'ai composés comme une espèce d'Épigramme :

- » Celui dont nous plaignons le sort ,
- » N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe ;
- » Mais je pense qu'après sa mort
- » Il ne souffre pas tant , comme il souffroit à
Grimpe ,
- » Lorsque Duras & moi lui faisions tant de tort.
- » Je lui faisois mille injustices ,
- » Je lui faisois mille malices ,
- » Et , malgré tout ce grand tourment ,
- » Il perdoit assez noblement.
- » S'il ne me plaisoit pas , il tâchoit de me plaire ;
- » Que la Tombe lui soit légère !
- » Je souhaite que ses vieux os ,
- » Trouvent un assez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie , que je vous demande à la mort , vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de mon indiscretion.

A

MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ILLUSTRE & nouveau Machabée;
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur :
Miremont, dans ton entreprise (1),
Prend ce beau mot pour ta devise ;
OU MARTYR, OU LIBERATEUR.
L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives ;
Tant de femmes, tant de maris ,
Verser des pleurs, pousser des cris ,
Qu'en voit le Gigeou (2) sur ses rives.

A Londres tes sujets tout le jour dispersés ,
Se trouvent le matin au Caffé ramassés ,

(1) M. de Miremont devoit aller en Piémont avec quelques Régimens de François Réfugiés , pour joindre les Vaudois & entrer en France.

(2) Ruiffeau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à M. le Marquis de Malauze, frere de M. de Miremont,

48 O E U V R E S D E M.

Où chacun à son tour t'adresse la parole :

« Ferme pilier de notre Foi,

« P R I N C E , dont l'aspect nous console ;

« P R I N C E , nous n'espérons qu'en toi.

Esperance des Grecs (1) , honneur de la Savoye ;

(2)

Ton peuple marchera sur tes pas avec joie :

Pour l'accomplissement de ta prédiction (3).

Ta Sainte Nation depuis long-temps errante

Sur les bords du Gigeou se vera triomphante ,

Et chantera sous toi la gloire de S I O N.

(1) Eglise à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec , & qui appartient présentement aux François Réfugiés.

(2) Autre Eglise Française dans le Palais de la Savoye.

(3) Les PROPHETIES de M. Jurieu.

A U M Ê S M E. (1)

S T A N C E S.

MIRREMONT qui savez combattre
Aussi bien que faire des Vers,
Vous allez sûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole;
On entend déjà le coucou;
Il est temps de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeon.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes exploits;
Tu seras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Appollon digne Fils à la fois.

(3) Quelqu'un ayant fait une Réponse aux *Stances* précédentes, M. de Saint-Evremond crut qu'elle étoit de M. de Mirremont, & lui envoya ces Vers.



A C A L I S T E. (1).

SŒUR Thérèse l'illuminée
 Eut peine à se sauver d'un jugement honteux,
 Après avoir été trois fois examinée (2),
 Ce nom est un nom malheureux ;
 Sœur Thérèse la détronée
 Eut un accident bien fâcheux (3) ;
 Mais n'en foyez pas étonnée,
 Ne craignez jamais le malheur
 Qu'épouvanta cette pauvre fleur.
 Non , vos moindres appas méritent la louange
 De ne laisser jamais la liberté du change :
 Cet excès de plaisir, ce grand ravissement,
 N'auroit pu se trouver qu'avec vous seulement,
 Mais notre première Thérèse
 Vous mettroit fort mal à votre aise ;
 Si son exemple décevant
 Vous jettoit en quelque Couvent ;

(1) Madame Mazarin.

(2) Voyez la Vie de sainte Thérèse.

(3) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Craignez

DE SAINT-EVREMOND. 49

Craignez donc qu'une sainte rate
En vos quiètes oraisons,
De quelque vapeur délicate,
Ne forme en votre esprit beaucoup d'illusions.

Une troupe d'YNCAS (1) en ces lieux assemblée,
Demande incessamment où vous êtes allée ;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais ,
Ne vous offriroient pas une inutile image ,
Si l'avare Espagnol eût laissé davantage,
Pour les désolés AMANDIS
Que vous avez aimés jadis ,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes ;
Les Captifs vous portent leurs fers ;
Dans les combats on vous reclame ;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2).
Logement aussi beau que le *Château de l'ame* (3)
Mais vous aimez le saint repos ,
Dont jouissent tous les Dévots ;

(1) Madame Mazarin avoit lu peu de temps auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilasso de la Vega ; elle étoit charmée de la magnificence de ces Princes, & en parloit fort souvent.

(2) Voyez le Tome IV. page 261.

(3) Voyez les MEDITATIONS de sainte Thérèse.

36 O E U V R E S D E M.

» Eh ! n'avons-nous pas nos Hermites ,
Répond le pieux Amadis ,
» Plus simples que ces Hypocrites
» Qui parlent tant du Paradis ?

C A L I S T E .

Chevaliers , je vous remercie ,
Depuis que Sœur Therese a pris soin de ma vie ,
J'abandonne vos Visions
Pour ses divines Unions .
J'aimai le merveilleux des Yncas , des Yncas ,
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases :
Sœur Therese m'apprend comment elles se font ,
Pour en montrer à Miremont .



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Vous vous souvenez, Madame, du méchant & honteux succès de mon dessein, lorsque je cherchai inutilement quelque défaut en votre esprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entreprise, je me suis attaché à votre humeur. Mademoiselle Bragelonne (2), & Monsieur de Miremont se sont jetés dans mes intérêts contre elle; mais Monsieur de Miremont a eu tort: la qualité de PRINCE-COLONEL, & les extases étudiées en sa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti si impétueusement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiselle Bragelonne est née pour souffrir: si je suis rebuté aujourd'hui, je serai bien traité

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin, Tome IV. Page 76.

(2) Demoiselle de Madame Mazarin.

demain ; & cette inégalité est assez obligeante pour une vieilleſſe comme la mienne , qu'on pourroit , avec raiſon , mépriſer toujours. Il m'a donc fallu laiſſer l'humeur en repos , l'abandonnant à l'injuſtice de Monſieur de Mirremont , & aux larmes de Mademoiſelle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perſévérance ne vienne à bout : j'ai tourné ma curioſité chagrine , ſur votre goût pour le chant , & j'ai trouvé heureuſement de quoi vérifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde*. Vous l'allez voir , Madame , dans les vers que je vous envoie ; & j'eſpère que vous ne voudrez pas démentir une ſentence établie & autorifée depuis ſi long-temps.

Vous êtes la Reine des belles ,
 La Reine des ſpirituelles ;
 Mais ſur votre goût pour le Chant
 Nous ne vous admirons pas tant.
 L'expreſſion avec juſteſſe ,
 Qui n'a dureté , ni molleſſe ;
 La manière , la propreté ,
 Temps, mouvement , & quantité ;
 Toute ſyllabe longue , brève ;
 Connoître avec diſcernement ,
 Et prononcer diverſement
 Le ſens qui commence ou s'acheve ;

DE SAINT-EVREMOND. 57

Tout cela ne fait rien pour vous ,
Et vous avez pitié de nous.

- » O la chose mélancolique
- » Qu'un Opera toujours unique ;
- » Où l'on voit ce couple éternel ;
- » Rochoïas & Beaumaviel !
- » Point de jeunes gens , point de belles ,
- » Et moins encor de voix nouvelles !
- » A Venise rien n'est égal :
- » Sept Opera le carnaval ;
- » Et la merveille , l'excellence ;
- » Point de Chœurs & jamais de Danse :
- » Dans les maisons , souvent Concert ,
- » Où tout se chante à livre ouvert.

O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites votre folie ,

Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition !

Si vous n'entassiez point passage sur passage ;

A chanter proprement si vous donniez vos soins ;
Les méchans connoisseurs vous admireroient
moins ,

Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davan-
tage.

Suprême , divine beauté ,

Dont tout le monde est enchanté ;
 Profond savoir , esprit sublime ,
 Qu'en mes vers à peine j'exprime ,
 Permettez-nous que sur le Chant
 Nous ne vous admirions pas tant.

A M. VILLIERS.

BANIS SONS toute viande noire ,
 N' en souffrons plus à nos repas ,
 Hors deux à qui l'on doit la gloire
 De plaire à tous les délicats.
 Venez , ornement des cuisines
 Oiseaux qu'on ne peut trop aimer ;
 'Allouettes & Beccaffines ,
 Est-il besoin de vous nommer ?
 J'entens comme un secret murmure
 De nos Huitres de Colchester ,
 Qui pensent qu'on leur fait injure
 De leur vouloir rien contester.
 Cette massive couverture
 Qui les fait par tout arrêter ,
 Cette maison pesante & dure
 Où nous les voy ons habiter ,

DE SAINT-EVREMOND: 35

N'a pas si-tôt une ouverture ,
Qu'en mérite de goût on leur voit surmonter
Toute volante créature ,
Tout gibier , tout ragoût , tout ce que peut vanter
Le célèbre inventeur du Tombeau d'Epicure (1).

Huîtres , vous l'avez emporté ;
Les Truffes seulement seront plus estimées ;
Mais ici vous serez nommées
Les premières dans mon Traité.
Ce n'est point de l'Astronomie
Que je traite en observateur ;
Ce n'est point de Philosophie
En Cartésien professeur ;
Moins encor en Théologie ;
Ou de Médecine en docteur ;
La Gourmande Géographie ,
Dont je suis comme l'inventeur ;
Est l'ouvrage que j'étudie :
Il a besoin d'un Protecteur .
Monsieur de Villiers , je vous prie ;
De favoriser son Auteur.

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France;

A U M E S M E.

R O M A I N S , nos Huitres feroient honte
 A vos Huitres du Lac Lucrin ;
 Pétrone en tenoit trop de compte
 D'en faire l'honneur d'un Festin :
 Il ne les auroit pas souffertes
 S'il avoit pû manger des vertes ,
 Qu'on mange ici soir & matin.
 Ces modernes tant estimées ,
 A qui, dit-on, rien n'est égal ,
 Que Venise tient enfermées
 Chèrement dans son arsenal ;
 Ce sont des Huitres à l'écaille
 Qu'on pourroit crier dans Paris ;
 (Paris n'en a point qui les vaille)
 Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

L'heureux séjour , l'heureuse terre ,
 Que vous feriez , chere Angleterre ,
 Si vous aimiez votre Poisson
 Autant que votre Venaïson !
 Par mes Vers , Reine de toute Isle ,

DE SAINT-EVREMOND. 57

Vous commanderiez la Sicile ;
L'Archipel dépendroit de vous ,
Candie auroit à vos genoux
La posture de suppliante ;
Chipre seroit votre suivante :
Par moi du Levant au Ponent
Tout ce qui n'est pas continent
Vous rendroit humblement hommage ;
Et vous perdez tant davantage
Pour n'avoir chassé de chez vous
Les Daims , aussi bien que les Loups.



S C È N E
DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME
MIDDLETON, MONSIEUR
VILLIERS, MONSIEUR
BOWCHER.

MADAME MAZARIN à *Madame Middleton* :

U N I S S O N S nos malheurs ; unissons - nous ;
Bergère ,
Et ne pouvant gagner , au moins ne perdons guère ;
Va Trois :

M. BOWCHER.

Trois a. gagné.

Me. MAZARIN :

Payez.

Me. MIDDLETON.

Faites Alpiu :

Je dois beaucoup , Madame , & j'ai beaucoup
perdu :

Je voudrais bien gagner de quoi payer mes dettes :

DE SAINTE-ÉVREMOND. 59

Mais comment l'espérer jouant comme vous faites ?

Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais ;

Votre dernier effort est de faire la paix.

Me. MAZARIN.

Quoi ! perdre tout d'un coup, pour avoir la misère
De demeurer après tout le soir sans rien faire !

Me. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encote sur le Trois.

Me. MAZARIN.

Sur le Trois.

M. BOWCHER.

Le Trois perd.

Me. MAZARIN à *Madame Middleton* :

Ce sont-là de vos choix.

Mustapha (1), donnez-moi quelque carte bien sûre.

Me. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet ; il gagnera, j'en jure.

M. BOWCHER.

La Pace.

Me. MAZARIN.

Notre argent étoit fort bien placé :

Le beau Valet de neige !

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

5. O E U V R E S D E M.

Me. MIDDLETON.

Est seulement facè

Me. MAZARIN.

**Votre démangeaison de parler est terrible ;
Et gagner avec vous n'est pas chose possible.**

Me. MIDDLETON.

**Je ne puis dire un mot sans la mettre en cour-
roux :**

**O Lord ! Monsieur Villiers : ô Lord ! que ferons-
nous ?**

**Dites-nous qui des deux vous semble la plus belle ;
De Mesdames Grafton & Lighfield : laquelle ?**

M. VILLIERS.

**Commencez ; dites-moi , Madame Middleton ;
Votre vrai sentiment sur Madame Grafton.**

Me. MIDDLETON.

**De deux doigts seulement faites-la moi plus gran-
de ,**

Il faut qu'à sa beauté , toute beauté se rende ;

M. VILLIERS.

L'autre n'a pas besoin de cette faveur-là.

Me. MIDDLETON.

Elle est grande , elle est droite.

M. VILLIERS.

Eh bien , après cela ?

Dth SAINT-EVREMOND. 61

Mc. MIDDLETON.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, se verroit fort aimée.

M. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair ?

Mc. MIDDLETON.

I *never saw* personne avoir un meilleur air.

M. VILLIERS

Votre *Mistriss* Masson, autrefois si prônée,
Me semble maintenant assez abandonnée ;
Je ne vous entens plus parler de ses appas ?

Mc. MIDDLETON.

Monsieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas ;
Je ne l'ai jamais crüe une beauté parfaite . . .
Mais allons voir un peu comment va la Bassette.

Mc. MAZARIN.

Vos beaux diseurs d'appas , de grace , de beauté ,
Nous coûtent notre argent : il ne m'est rien resté ,
Cherchez d'autres moitiés , comme d'autres oreil-
les ,

Pour petarder l'Anglois sur toutes vos merveilles :
Et vous , Monsieur Villiers , gardez pour d'autres
gens ,

D'Honneur & de raison vos rares sentimens (1).

(1) Voyez Tome IV. page 440.

62 O E U V R E S D E M :

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait si colere,
Un discours de beauté ne doit pas vous déplaire ;
Qui , tant que vous , Madame , a de part aux
attraits ?

Me. MAZARIN.

Si je le crois ; du moins , je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le silence ,
Comme vous avez fait , en vos Couvens de France ,
ce ,

Monsieur , Monsieur Villiers , allons nous consoler ;

Il est d'autres maisons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enseignez-moi , Madame , enseignez-moi l'école
Où je pourrois apprendre à discourir sur rien ,
Et passer sans sujet de parole en parole ,
A ce mérite usé d'un aimable entretien.

Me. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Etude ,
Pour nous mettre à couvert d'un discours assez
rude.

Sortons , sortons d'ici ; l'on y tient en prison
La grace & la beauté.

DE SAINT-EVREMOND. 61

M. VILLIERS.

L'honneur & la raison.

LE CHOEUR en *Musique*.

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,

La grace, la beauté, l'honneur & la raison.

A U R O I ,

SUR SA BLESSURE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

MAIS, ce Dieu renommé qui préside aux
allarmes,

Destine les Canons, ses effrayantes armes,

Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des
coups;

Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,

Qui vous vit approcher avec tant d'assurance;

Que les coups de Canon dûssent être pour vous?

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690. fut légèrement blessé d'un boulet de canon qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Rivière, & de battre l'Armée du Roi Jacques.

C'est des piques, & des épées,
De ces armes de sang trempées,
Où vous vous exposez toujours ;
Ces coups tirés tête à tête ,
Quand un fier escadron s'arrête ,
Qu'il a su garantir vos jours,

Je sai bien que des Rois les personnes sacrées ;
Peuvent être à couvert prudemment retirées ;
Pour donner un bon ordre aux plus pressans be-
soins ,

Et hâter les secours qu'on attend de leurs soins ;
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans
l'Histoire ,

Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'intérêt de leur gloire,
Que le salut commun , & le bonheur de tous.

En Roi juste & prudent , vous reglez toute chose ;
En Héros, la valeur chaque jour vous expose :
Le soleil qui voit tout, jusqu'ici n'a pu voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir,

Ah ! prenez plus de soin d'une si belle vie :
Tout combat, tout péril fait votre empressement :

Que

DE SAINT-EVREMOND. 65

Que nous serions heureux si vous n'aviez envie
Que de vous exposer au Canon seulement !
Encor avons-nous fait la triste expérience,
Que nous n'aurions par là qu'une foible assurance :
Grand-Prince, revenez : notre timide amour
Ne voit de sûreté qu'en votre seul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuse nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos esprits ;
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de transports & de joie à Paris (1).
Quand vous courez hazard, vos dangers sont les
nôtres ;

Devant nos propres maux nous ressentons les vôtres !

De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de si haut faits fournis à votre Histoire,
Ruineront son crédit chez la postérité :

Nos neveux ne voudront pas croire

(1) Sur la fausse nouvelle qui courut en France de la mort du Roi Guillaume, on en fit à Paris, & à Versailles : même, des feux de joye & des réjouissances extraordinaires.

Une incroyable vérité :

Venez donc , ô grand Roi , jouir de votre gloire ;
C'est-là votre intérêt & notre sûreté.

S U R

LE PASSAGE
DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIMÉ de l'ardeur d'un généreux courage
A la tête des siens un Roi passe à la nage :
Et tout blessé qu'il est , si-tôt qu'il a passé ,
Il charge , rompt , défait ; il a tout renversé.

Le passage du Leck laisse une foible idée ;
Celle du Grand Gustave est à peine gardée ;
On ne se souvient plus d'Adolphe , ni du Sond ,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein , trop orgueilleux d'avoir vu son rivage
Tout couvert d'escadrons qui passaient à la nage ,
Du combat étonnant dont on vient l'informer ,

Porte , triste & confus , la nouvelle à la mer :

Qu'on ne me parle point du combat héroïque ,
 Qu'Alexandre donna sur les bords du Granique ;
 Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard ,
 Qu'au Port d'Alexandrie a su courir César :
 Toutes vos actions , vieux Maîtres de la Terre ;
 Cèdent aux beaux exploits de ce foudre de Guerre ;
 Pour le mieux préférer ajoutons-y ces mots :
 Que l'on rencontre en lui le Sage & le Héros.

Le Grec vain & léger prenoit plaisir à dire
 Tout ce qu'il avoit fait : le Romain à l'écrire ;
 Le Héros a passé tous les deux par ses faits ;
 Et modeste Vainqueur , il n'en parle jamais.

Tous deux ont combattu pour asservir le Monde ;
 Le malheur du public suivoit tous leurs exploits ;
 Ici l'on s'est commis sur la terre & sur l'onde ,
 Pour assurer le Peuple & maintenir les Loix.

Là , le triste vaincu soupire
 De sa dure captivité :
 Ici , l'on a donné l'Empire
 A qui donne la Liberté.

D I A L O G U E.

SAINT-EVREMOND, MADAME
MAZARIN, MADEMOISELLE
BEVERWEERT.

SAINT - EVREMOND à *Madame Mazarin.*

QUAND j'ai l'honneur de vous voir,
A vos yeux je suis coupable,
Scélérat abominable;
Rien au monde n'est plus noir.
Mais un jour ou deux d'absence
Me rendent mon innocence,
Et sans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes péchés sont au visage,
Aux rides que donne l'âge,
Aux cheveux blancs, aux vieux traits;
C'est-là que sont mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puissiez-vous, comme je suis,
Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & sans ennui!

DE SAINT-EVREMOND. 79

MADAME MAZARIN.

Quoi ! me donner la figure,
De votre Madame Herval !
C'est me faire trop d'injure ;
La mort est un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieillesse ridée,
Qu'on préfère le trépas
A la perte des appas ?

MADemoiselle BEVERWEERT.

C'est qu'une si longue vie,
Eteint en nous toute envie :
C'est que la fin des Amours
Est au cœur d'une mortelle
Une chose plus cruelle,
Que n'est la fin de ses jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuse flamme
Ne s'éteint point dans une ame,
La Vieillesse n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le sai, divine Hortence,
Par ma propre expérience,
Je suis au bout de mon cour,

Et je vous aime toujours.

MADAME MAZARIN.

Moi je suis dans le bel âge ;

On le voit à mon visage ,

Qui peut bien vous animer ;

Mais je ne puis vous aimer :

Le cœur est prudent & sage :

Si l'esprit vous peut estimer ,

Ne demandez rien davantage.

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

A P R E' s tant de soins assidus ,
Après tant de pleurs répandus

Dans votre grande maladie ;

Madame , je ne croyois pas

Qu'autre chose que le trépas

Me fît perdre l'honneur de votre compagnie.

Mais j'avois peu considéré

Qu'un visage défiguré ,

Qu'une générale foiblesse ;

Qu'en un mot l'extrême Vieillesse

Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,

Où tombe un homme enseveli.

Celui, pour chanter vos louanges,

Qui s'est mis mal avec les Anges ;

Celui, pour mettre vos beaux yeux

Au-dessus des Astres des Cieux,

Qui s'exposoit à leurs vengeances

Sans redouter leurs influences :

Celui ; qui pour l'amour de vous

S'attira de Vénus le céleste courroux,

Faisant contre cette immortelle

Ce que le beau Pâris fit autrefois pour elle :

Celui, qui vous servit si bien,

Est maintenant compté pour rien !

Vous êtes au-dessus des Astres & des Anges,

Qu'avez-vous désormais besoin de ses louanges ?

On n'a que faire de ses soins ;

Bon-homme allez garder vos soins (1)

Non, Je ne puis garder mes soins à la prairie,

Ni comme Don Quichot faire une Bergerie ;

Je veux faire un métier qui me convienne mieux,

En m'éloignant de vos beaux yeux.

J'irai discourir de Science

Avec le Docte Renaudot (2) ;

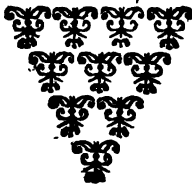
(1) La Fontaine.

(2) Ministre François, réfugié à Londres.

La Bibliothèque s'avance ;
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec Justel en conférence ,
Examiner le moindre mot.

Dans l'honnête repos d'une si douce étude ;
Loin de tout embarras, exempt d'inquiétude ;
Sans entendre parler de guerres, ni d'amours,
Je prétens achever le reste de mes jours.
Mais que mal-aisément on peut changer de vie
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye !

Revenez, revenez, mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris :
Revenez, humeur qui m'outrage ,
Je ne puis me passer des charmes du visage ;
Avec Hortence il faut souffrir ,
Mais sans Hortence il faut mourir.



LETTRE

L E T T R E
DE MADEMOISELLE
D E L' E N C L O S
A M O N S I E U R
DE SAINT-EVREMOND.

JE défie Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir de son Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la *triste figure* n'a point diminué le mérite des sentimens. Je suis touchée de leur force & de leur persévérance : conservez-les , à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravi que vos vertus extérieures ne vous attristent point : je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (1), Gouverneur de Province , qui doit sa fortune à ses agrémens : c'est le seul Vieillard qui ne soit pas ridicule à la Cour. Monsieur de Tu-

(1) M. le Comte de Grammont , venoit d'être fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

Tome V.

G

renne ne vouloit vivre, que pour le voir vieux; & le verroit pere de famille, riche, & plaifant. Il a plus dit de plaifanterie fur la nouvelle dignité, que les autres n'en ont penfé. M. Delbene que vous appelez *le Cunctator*, eft mort à l'Hôpital. Qu'eft-ce que les jugemens des hommes! Si Monsieur d'Olonne vivoit (1), & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de *fon Philofophe*. Monsieur de Lausun eft mon voifin: il recevra vos complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de Monsieur de Charleval. Je vous demande infamment de faire fouvenir Monsieur de Ruvigny de fon amie de la rue des Tournelles.

(1) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne, mourut le 3. de Février 1686. âgé de foixante ans. Il avoit époufé en 1652. Catherine - Henriette d'Augennes, fille aînée de Charles d'Augennes, Baron de la Loupe, & de Marie du Raynier; mort le 13. de Juin 1714.



A MONSIEUR
HAMPDEN,
EN STILE
DE MAROT.

J'Avois deſſein de vous écrire en Proſe ;
Mais votre Lettre à Mylord Godolphin ;
Qui confondroit le Grec & le Latin ,
Ne m'a permis de hazarder la choſe :
Je ne ſuis plus pour les ſiècles paſſés ,
Par temps nouveaux vieux temps ſon effacés ,
Dont vous donnez une preuve aſſez belle ,
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens qui toujours feuilletiez ,
Vous ſavez rendre un fort méchant office :
En écrivant vous les décréditez ,
Pluſqu'en liſant ne leur rendez ſervice :
Noirs amateurs d'obſcure Antiquité
Sont confondus par votre netteté.
Mais que fait-on ſi tard à la *Contrée* ,
Votre conſtance aux Champs eſt bien ontrée :

G ij

Venez revoir cette grande Cité,
 Où vous attend mainte & mainte beauté;
Mainte Beauté ! dira quelque importune ?
 Toutes, dirai-je en ne parlant que d'une ;
 Car la nature en elle a ramassés,
 Attraites épars & charmes divisés.
 Baptiste a fait pour vous des Fleurs nouvelles ;
 Pour vous La Fosse a fait deux grands Tableaux
 Vous trouverez bien des Livres nouveaux ;
 Que faites-vous si tard à la *Cottrée* ?
 Votre constance aux Champs est bien outrée.
 Les bons discours comme les bons repas ,
 Assurément ne vous y manquent pas :
 Mais de beaux yeux ont sur vous tant d'empire
 Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire ;
 Je vous prescris de leur part le retour ,
 Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
 Quittant ces lieux où régne l'excellence
 Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance,
 N'oubliez pas certain rouge Poisson
 Exquis au goût, & peu connu de nom (1),
 N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere ,
 D'autres oiseaux qu'à Londres on ne voit guère ;

(1) Ce Poisson assez semblable à la Truite , se trouve
 dans les Lacs du Duché de Lancastre : on l'appelle en An-
 glois *Sharr*.

DE SAINT-EVRE MOND. 77

N'oubliez rien hormis la Venaïson,
Que vous pourrez laisser à la maison.

A P O S T I L L E.

Depuis un tems la Reine des appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,
Ne mange point; il convient la remettre
En appétit, & je finis ma Lettre.

A U M E S M E

E N M E S M E S T I L E.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit Tunbridge avec ses eaux,
Turbots me sont ainfi que seroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdreaux.
Rome faisoit mal à propos la vaine
D'*Accipenser*, de *Starus*, de *Murene*;
Rien ne sauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit faire;
S'il eût pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;

Il n'avoit pas le goût si délicat :

Finesse en goût, n'étoit pas caractère

De vieux Romains ; c'est talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHIL-
LANDRE, CALISTE.

L I S I S.

JE ne puis plus dissimuler ,
Il faut mourir ou vous parler ,
Aimable & charmante Julie :
Empêchez-vous de me charmer ,
Pour m'empêcher de vous aimer ;
Autrement, c'est fait de ma vie.

J U L I E.

Vouloir que je ne charme pas ,
C'est vouloir m'ôter les appas
Dont je fais sentir la puissance :
Un amant qui fait endurer
Son tourment sans le déclarer ,
Ne mérite pas qu'on y pense ,

L I S I S.

Qui nous permet de demander ;
Se dispose à nous accorder
La faveur la plus grande ;
Qu'un amoureux demande !

J U L I E.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien se tourner ;
On ne doit point songer à se défendre ;
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre :

L I S I S.

Julie , entreprendre sur vous
Auroit l'air d'une violence !

J U L I E.

Lis , un attentat si doux
Ne passa jamais pour offense.

L I S I S.

Tourmens des cœurs , ardens desirs ;
Contraintes , douloureux soupirs ;
Tout ce que l'Amour a de peines ,
Pour ceux qu'il a mis dans ses chaînes ;
Tout se va convertir en solides plaisirs.

L E C H Œ U R.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit

80 O E U V R E S D E M.

Rien que la première nuit :
De-là jusques au veuvage
Ce n'est plus un favori,
Ce n'est plus une maîtresse ;
Adieu douceur & tendresse,
C'est la Femme & le Mari.

D A M O N.

Un Mari toujours vous gronde,
Vous défend de voir le monde,
Vous fait de votre maison
Une espèce de prison.

P H I L A N D R E.

Du bas soin de la famille ,
D'élever garçon & fille ,
Qui vous feront enrager ;
C'est à vous de vous charger.

D A M O N.

S'il arrive d'aventure
Que l'indulgente nature,
Ne trouve pas ses douceurs
Dans la gravité des mœurs ;
Aussi-tôt la fantaisie
De votre fâcheux Epoux ,
Est bizarrement saisie
De mille soupçons jaloux ,

DE SAINT-EVREMOND. 85

Et de cette frénésie
L'éclat se fait par les foux ;
Les sages tachent l'envie
De se défaire de vous.

PHILANDRE.

Victimes de l'Hyménée,
Je plains votre destinée,
Où de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,
Où de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez , le Debonnaire ,
Que votre pitié pour nous
Est chose peu nécessaire :
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire ;
Mais ce crime chet & doux
Avec vous ne plairoit guère.

LE CHOEUR.

Nos soins & nos avis sont ici superflus ;
Vous en savez beaucoup , nous ne vous plaignons
plus.

1. OEUVRES DE M.

A

MONSIEUR LE DUC
DE NEVERS;

POUR

MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN. (1)

SI je pouvois *pesillonner*
Cette disgrâce infortunée,
Où le destin m'a condamnée,
Je serois prête à retourner
A la grande & superbe Ville;
Qui jadis m'a servi d'asyle;
Et loin de mon funeste Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous;
Mais l'inéxorable adversaire
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me désespère,

(1) Pour bien entendre cette Pièce, il faut lire l'EPI-
TRE de M. le Duc de Nevers à Madame la Duchesse de
Bouillon, insérée dans le *MELANGE curieux des meilleu-
res Pièces attribuées à M. de Saint-Evremond*, &c.

DE SAINTE-VREMOND. 33

Sans me donner trêve, ni paix ;
Et rend mon malheur sédentaire,
Que je voudrois, hélas ! promener désormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'affaîne,
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'Office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma misère ?
Les cieux pour les Bouillons se sont enfin ouverts ;
Le Connétable est mort, la Comtesse prospère,
Et mon astre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres ;
Tout le bonheur que j'ai, vient de celui des autres ;
Par la réflexion je ressens vos plaisirs,
Et forme pour moi-même à peine des desirs,
Que le bien-aimé de l'Eglise,
Destructeur de tout Marotin
S'élève par degrés à la haute entreprise
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon espérance ;
Je mets au Ciel ma confiance,
J'attens mon secours du bon Dieu ;
Vous nous le conseillez, Frere,
Nous parlant toujours du saint lieu,

14 O E U V R E S D E M.

Dont les herbes font l'ordinaire (1),
Quand vous mangez veau gras , truffes , pigeons,
Adieu.

L E T T R E
A MONSIEUR ***.

P O U R
MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

JE ne suis pas étonnée que Monsieur Mazarin fasse courir le bruit , qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France : mais je la serois beaucoup si des gens raisonnables se laissoient surprendre à ses artifices , & pouvoient être persuadés de ses mensonges. Comme nous ne sommes jamais convenus en rien , je prendrai une voye toute contraire à la sienne , en ne disant que des vérités. Il y a dix ans que Monsieur Mazarin m'a ôté une Pension de vingt - quatre mille francs , qui m'avoit

(1) La Trape.

été donnée pour subsister : ce retranchement me contraignit à faire des dettes considérables , qui ne me permirent pas de sortir d'Angleterre , où je demeurai importunée de mes créanciers ; mais non pas persécutée au point que je l'ai été depuis ce temps-là.

Toutes choses ont changé. La Révolution est arrivée , je me suis vûe sans secours , sans moyen de payer mes vieilles dettes , & trop heureuse d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fusse menacée d'aller en prison : la permission de m'arrêter en des lieux privilégiés ne laissoit pas de se donner ; & quand je sortois de mon logis , ce n'étoit jamais avec assurance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuse nécessité , quelques-uns de mes amis , & quelques Marchands-même , se sont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans , & ont été bientôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de créanciers , & ceux-ci ne prennent guères moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur suis redevable du peu de liberté dont je jouis , & de la subsistance que j'ai trouvée jusqu'ici , dont la difficulté augmente tous les jours.

Voilà le véritable état où j'ai été , & la véritable condition où je suis ; assurément elle ne sauroit être plus mauvaise. Je mérite d'être se-

coutue de mes amis, & plainte des indifférens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

L E T T R E

A MONSIEUR ***.

A U N O M

DE MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

L'On ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de votre affection ; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison : mais on veut que je retourne en France, & on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où

DE SAINT-EVREMOND. 87

l'explication de mes sentimens est plus étendue. Je vous prie , Monsieur , de me croire aussi véritable que je la suis , particulièrement dans la protestation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

D E N E V E R S ,

A U N O M

DE MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N ;

JE n'ai jamais douté , Madame , que vous ne prissiez toute la part qu'on peut prendre à mes intérêts. J'ai attendu de votre amitié ce que vous pouviez attendre de la mienne. Il n'est pas besoin de nous en donner de nouvelles assurances dans nos Lettres, étant aussi sûres que nous sommes l'une de l'autre sur tout ce qui nous regarde. Je croyois que

rien ne me devoit surprendre touchant le procédé de Monsieur Mazarin , je ne laisse pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Pension , il y a dix ou douze ans ; m'avoir réduite à mandier , comme je fais , ma subsistance ; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits , peu content de me voir dans la nécessité où je suis durant sa vie , s'il ne s'assûroit que je serois misérable après sa mort : après un procédé si honnête , une conduite si obligeante , des actions si généreuses , je m'étonne , dis-je , qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes , m'assûrer de ma subsistance , & me mettre en liberté de sortir d'Angleterre. J'attens cela de la Justice de Messieurs du Grand Conseil ; & de la vôtre , Madame , que vous me croyiez aussi véritablement que je suis , &c.



LETTRE

L E T T R E

A MONSIEUR***.

A U N O M

DE MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

J'AI toujours crû ce que vous avez la bonté de m'écrire sur mes affaires, & je suis ravie que mes sentimens se trouvent conformes aux vôtres. Monsieur Mazarin n'a jamais songé sincèrement à me ravoïr. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire déchœir de mes droits, & après m'avoir rendue malheureuse durant sa vie, s'assûrer chrétienement que je serois misérable après sa mort. Voilà, Monsieur, la sainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos soins & vos secours, dans la suite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas sitôt. Malgré l'application de Monsieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de son industrie le succès de ses per-

Tome V.

H

cutions , je ne pense pas que Messieurs du Grand Conseil me fassent décheoir de mes Droits ; mais si Monsieur Mazarin n'est pas obligé de payer mes dettes , comment ferai-je avec mes créanciers , & où trouverai-je les moyens de subsister en attendant qu'ils soyent satisfaits ? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi ; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace ; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que ferai-je ? Il faut faire ce que dit Monsieur Mazarin , & qu'il ne pratique pas ; me remettre de tout à la Providence. J'y ajouterai le soin de mes proches & de mes amis , particulièrement les vôtres , Monsieur , qui me laissent une obligation que je n'oublierai jamais.



J U G E M E N T
S U R
QUELQUES AUTEURS
F R A N Ç O I S.

A

MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

VOICI, Madame, le J U G E M E N T que vous m'avez demandé sur quelques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toujours passé pour le plus excellent de nos Poètes : mais plus par le tour & par l'expression, que par l'invention & par les pensées.

On ne sauroit disputer à V O I T U R E le premier rang, en toute matière ingénieuse & galante : c'est assez à S A R A Z I N d'avoir le second, pour être égal au plus estimé des Anciens en ce genre-là.

H ij

92. ŒUVRES DE M.

BENSERADE a un caractère si particulier, une manière de dire les choses si agréable, qu'il fait souffrir les pointes & les allusions aux plus délicats.

Dans la Tragédie, **CORNEILLE** ne souffre point d'égal : **RACINE** de supérieur : la diversité des caractères permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours : *Racine* trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enlève l'ame ; l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur ; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine* plus circonspect ; ou se défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il possède parfaitement ; *Corneille* profitant des lumières que le temps apporte, trouve des beautés qu'*Aristote* ne connoissoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modèle ; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à notre siècle que **DESPREAUX** ; en faire un éloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

DE SAINT-EVREMOND. 93

LA FONTAINE embellit les FABLES
des Anciens : les Anciens auroient gâté les
CONTES de la Fontaine.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts
des Anciens , qu'il n'a prouvé l'avantage des
Modernes. A tout prendre , son Livre (1) me
semble très-bon , curieux , utile , capable de
nous guérir de beaucoup d'erreurs. J'aurois
souhaité que le *Chevalier* eût fait moins de
contes , que le *Président* eût un peu plus éten-
du ses raisons , l'*Abbé* resserré les siennes.

Vous voulez , Madame , que je parle de
moi , & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un
de ces Messieurs avoit été en ma place , pour
vous voir tous les jours , & recevoir les lu-
mières que vous inspirez ; il auroit passé les
Anciens & les Modernes. J'en ai profité si peu
que je ne mérite aucun rang parmi ces Illus-
tres.

(1) PARALLELE des Anciens & des Modernes.



SUR LA DISPUTE
TOUCHANT
LES ANCIENS
ET
LES MODERNES:
STANCES IRREGULIERES.

LA FRANCE dans la Poësie,
Vient qu'on s'exprime noblement;
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément;
Et l'impétueuse faillie
Qui se pousse extravagamment;
Le sens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obscurément;
Mystérieuse Allégorie,
Faux sublime, vain ornement;
Tout cela choque son génie,
Son goût, son juste sentiment;

Qui peut avoir l'heureux partage
Du naturel & du bon sens ;
Et fait bien le mettre en usage,
A des charmes assez puissans.

Rien ne convient , rien ne contente ;
Sans le secours de la raison ;
Sans elle une chose plaisante
Déplaît pour être hors de saison.

La règle au naturel unie ;
Le tour, le nombre, l'harmonie ;
Le savoir sans obscurité,
Et la force sans dureté ;
L'aversion du faux sublime ;
La hauteur juste , légitime ;
Le sens , l'ordre , la liaison ;
Ces bassesses de la raison
De Pindare si méprisées,
Sont par Malherbe autorisées.

Il faut un peu de jugement
Dans l'héroïque emportement ;
J'aime mieux la sage fuite ,

Que dans Malherbe l'on décrie ;
J'aime mieux les justes beautés
Des emportemens concertés,
Que la sublime extravagance ,
Dont je vois faire tant de cas ,
Ce merveilleux , cette excellence ;
Qu'on admire , & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques* ,
Alors les ODES PINDARIQUES
Feront valoir tous leurs grands mots
A bien louer des chariots ,
A célébrer une victoire
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus :
Quand on loue au temps où nous sommes ;
Il ne faut louer que des hommes ;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure ,
Se laisse échaper la nature
De son véritable sujet ,
Pour se faire un nouvel objet.

Sans

Sans y penser, il a l'*Aurore* ;
 Au lieu de celle qu'il adore :
 Il a le *bel Astre des Cieux* ,
 Sans y penser, pour de beaux yeux.

Il se dérobe le visage ,
 Dont la beauté l'a su charmer ;
 Par une vaine & fausse image ,
 Qu'il en a voulu se former.
 D'ailleurs ; aller à l'incroyable ;
 Est prendre trop de liberté :
 Que ce qui n'est point véritable
 Ait au moins l'air de vérité.

Quand on veut traiter de bassesse
 Tout caractère de sagesse ;
 En quel état se réduit-on ?
 D'avoir honte de la raison.

Ah ! si Malherbe étoit en vie ;
 Il pourroit, selon mon envie ,
 Oter la *sueur* aux marteaux (1) ;
 Les *langués d'argent* aux ruisseaux :

(1) Concetti Italiens.

Tome V.

I



Il auroit pitié des rivières
 Qu'on retient dans leur lit natal
 Avec des chaînes de crystal,
 Inhumainement prisonnières.

Voir dans un état malheureux,
 Une jeune & charmante blonde,
 Qui du feu de ses beaux cheveux,
 De ses beaux yeux, veut sécher l'onde ;
 Seroit sans doute un merveilleux,
 Que Malherbe ôteroit du monde,

Il banniroit de tout printemps
 Les garçons-verds palpitans,
 Que Gongora donne au lierre,
 Quand les Zéphirs lui font la guerre (1),

(1) Conceiti Espagnols de Dom Luis de Gongora, le Prince des Poètes Lyriques Espagnols. Il naquit à Cordoue le 11. de Juillet 1564. d'une famille distinguée : sa sangre fut Noble de un Padre y otro, dit l'Auteur de sa VIE. On l'envoya faire ses études à Salamanque ; & il s'y fit bientôt connoître par son esprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poësie, à laquelle il s'attacha d'une façon particulière. Il embrassa ensuite l'état Ecclesiastique, & fut fait Chapelain du Roi, & Prébendier de l'Eglise de Cordoue, où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poësies sont pleines de pointes & d'expressions guindées : les comparaisons en sont peu justes, & les métaphores dures & outrées. Enfin, il est si obscur, que les Espagnols lui ont donné le surnom de MERVEILLEUX,

On fait bien que la fiction
Est du droit de la Poësie :
Mais ayons la discrétion
De ménager la fantaisie ;
Et faisons que l'invention,
Au bon-goût soit assujettie.

Que l'AMOUR perde son *bandeau* ;
Son *arc* , ses *flèches* , son *flambeau* ;
Devenu passion humaine ,
Qu'il donne à la jeune beauté ,
Au jeune amant , autant de peine ;
Qu'au temps de sa Divinité.

Le Cheval emplumé, *Pégase*, ne fera ;
Desormais aucun vol, que dans nos Opera ;
Parnasse , *Hélicon* , & *Permesse* ,
Ce vieil attirail de la Grece ;
N'est plus aujourd'hui qu'un grand son ,
Vuide de sens & de raison.

Divines *Filles de Memoire* (1)
Dont on implore le secours ;

(1) Les Muses,

Et lorsqu'on célèbre la gloire,
 Et lorsqu'on chante les amours,
 Laissez à notre fantaisie
 L'honneur de notre Poësie.

Bûveurs d'eau du sacré Vallon,
 Demeurez avec *Apollon*
 En Italie, où sa présence,
 Est plus nécessaire qu'en France;

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*,
 On dit qu'il a planté la Vigne :
 Conservons encore *Vénus*,
 Sa beauté l'en rend assez digne :
 Autres Déeses, autres Dieux
 Feront bien de quitter ces lieux;

Mais sans *Mars*, qui fera la guerre ?
 Sans *Jupiter* plus de tonnerre :
 Qui s'embarquera sur les eaux,
 Si *Neptune* n'est favorable ?
 Qui garantira les Vaisseaux,
 Des rochers, & des bancs de sable ?

Mettons-nous l'esprit en repos

DE SAINT-EVREMOND. 101

Sur le Tonnerre, & sur les Flots ;
L'ordinaire & honteux pillage,
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir notre ouvrage
Découvrir notre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine usée,
Manque de nouvelle pensée,
Fournisse à sa stérilité
Leur pompeuse inutilité ;
Mais que ceux dont le beau génie,
Est exempt de la tyrannie
De ces vieux Siècles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révéler comme Antique ;
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés ?
Serons nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois ;
Et ne sont plus que dans un Livre,
Où morts présomptueux ; ils nous donnent des
Loix ?
Modernes, reprenez courage,

Vous remporterez l'avantage.

**Le Partisan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens.**

Il a fait aux Grecs plus d'injure,

Par ses Vers si rares, si beaux,

Qu'il n'en fera par sa Censure,

Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire,

Aux Anciens il doit être odieux :

Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire,

Si bien écrire, est écrire contre eux.

Corneille, Racine, Molière,

Aux gens d'une pure lumière,

Font dire qu'ils ont surpassé

Les grands maîtres du tems passé.

C O R N E I L L E de ses propres ailes,

S'élève à des beautés nouvelles,

Qu'Aristote même ignoroit :

Et R A C I N E en suivant les traces,

(1) Monsieur Despreaux. Voyez la *Vie de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1692.

DE SAINT-EVREMOND: 103

De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A passé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours ;
MOLIERE aux François regrettable ;
Et qu'ils regretteront toujours ;
Se trouveroit inimitable ,
A ceux qu'il avoit imités ,
S'ils se voyoient ressuscités.

Dans l'air galant du badinage :
L'esprit délicat, le goût fin
De VOITURE & de SARASIN ;
Nous feront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les sujets inventés
Que l'on appelle FABLES ;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Pastorales d'Italie ,
Efface les Pasteurs que la Grece décrit ;
On prendra d'inutiles peines ,
Si dans Rome, ou si dans Athènes ;

On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouve
à Madrid.

Honneur des esprits d'Angleterre,
WALLER, tes beaux Ecrits se verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre Langue ils n'étoient resserrés:
Un jour elle doit être en tous lieux entendue,
Et donner à ta gloire une telle étendue,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour disputer la préférence,
En toute haute connoissance,
HOBBS, DESCARTES, GASSENDI;
Sont à la tête du Parti:
Du faux secret de la Nature,
Par les Anciens débité;
Ils ont désouverts l'imposture,
Et fait valoir la vérité.

Tout entre dans cette querelle;
C'est une guerre universelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans;

Tous y combas pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage ;

Vous remporterez l'avantage :

L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

AYEZ la bonté de m'excuser, Madame ; si je ne donne pas tout-à-fait dans la généreuse franchise de vos sentimens , opposée à la circonspection naturelle des gens de mon pays , qui sont ennemis des vérités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raisons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je suis persuadé que toutes vos connoissances (car les amis ne se sont pas encore manifestés ;) que toutes vos connoissances ne de-

(1) Imitation des deux Vers de CINNA,

mandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre votre humeur & votre conduite, quelque'agréable que soit l'une, quelque honnête que soit l'autre. Ne leur fournissez jamais aucun moyen de s'élever contre vous : tenez-les attachés, malgré eux, du moins à la bienfaisance de l'amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toujours de l'argent; s'il n'en vient point, c'est vous qui aurez sujet de vous plaindre; s'il en vient, je vous réponds de dix ou douze exclusions de voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à personne ni sujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuirait beaucoup là, & ne vous serviroit pas ici. Je vous ai ouï dire, Madame, que Madame la Comtesse (1) *ne se laissoit jamais entamer* : ne vous laissez jamais découvrir. Si vous voulez procéder avec moins de précaution, le N O R - M A N D quitte la sienne, prêt à entrer dans vos sentimens.

(1) La Comtesse de Soissons.



A LA MÊME.

FLATTE' d'une douce espérance,
Que me donnoit la belle Hortence ;
Je lui cachois mes cheveux gris
De peur d'attirer ses mépris :
Mais détrompé de sa parole,
Qui n'a plus rien qui me console,
Je lui montre des cheveux blancs,
(Triste ouvrage de mes vieux ans !)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge :
Lunettes, Calottes en effet
Qui pourroit servir de Bonnet ;
Tous les secours que la nature
Cherche dans mon infirmité
Pour éloigner la sépulture,
Sont montrés devant sa beauté :
Et j'ose nommer défaillance ;
Funeste, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en sa présence
Je nommois simplement vapeur.
O belle, ô (charmante Duchesse !

Je vous remets votre promesse ;

Puisqu'il plaît au grand *Pescatore* (1)

Ce Maître de la destinée ,

Tuer tous les Vicillards à la fin de l'année ,

Je vais céder mes droits sur votre cher trésor :

Ne me demandez point à qui je les résigne ;

C'est celui que vos yeux en doivent juger digne ;

Celui que vous voyez se soumis à vos loix.

Je hais le faux honneur des amours éternelles ;

Peut-on aimer long-tems , sans être dégoûté

Du mérite ennuyeux de la fidélité ?

On voit comme une fleur sur les amours nouvelles ,

Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats ,

Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas :

Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naissance ,

Quand les yeux ont usé leurs innocens plaisirs ,

Que le cœur a senti la tendre violence

De l'amoureux tourment que donnent les desirs ;

Enfin la volupté , la pleine jouissance

Un autre pourra l'exprimer ,

Je ne mérite pas même de la nommer ,

(1) Auteur de l'*Almanach* de Milan.

DE SAINT-EVREMOND. 199

Fayeur, qu'on m'a fait trop attendre ,
Vous viendriez hors de saison ;
Adieu, je cesse de prétendre
Un si rare & glorieux don,
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joie
Souffrez , Hortence , au moins , souffrez que je
vous voye ,

Et quand la foiblesse des yeux
Me rendra difficile un bien si précieux,
Quand les divins appas dont vous êtes pourvue
Echapperont , hélas , à ma débile vue,
Ne vous offensez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon secours Lunettes & Miroir,
Je n'en demande point pour lire ,
Entretenir les morts est un triste entretien ;
J'en veux aussi peu pour écrire ,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien,
Je n'en veux faire aucun usage,
Que pour voir le plus beau visage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.

SUR LA PERTE
D'UN MOINEAU BLANC
QUE MADAME
M A Z A R I N
AIMOIT BEAUCOUP.

TOUT languit, tout est abattu,
Tout est en deuil dans la famille ;
L'honneur de notre Volapille,
Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Rossignol en murmure,
D'un gozier qui n'est pas trop net ;
Le Canari sans tablature
Ne chante qu'un air imparfait ;
Le *Boulé* (1) dans cette aventure
Laisse morfondre *Loteres* (2),
A battre sa lente mesure,
Boulé, morne, triste & défait ;
En a perdu chant & posture,

(1) Oiseau qu'on appelle en François Pivoine,

(2) Petit Péroquet.

DE SAINTE-EVREMOND, 111

Comme s'il muoit en effet.

Le Chardonneret en sa cage

Ne fait plus ouïr son ramage.

La Linote chante si bas

Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas ;

Et Jacob (1) depuis cette perte

Dans sa Cage qu'il voit ouverte

Demeure aujourd'hui tout confus ,

Ne sifflant & ne parlant plus.

Dariolette est désolée ,

Mariane toute troublée ;

Et cette indécente amitié

Qu'en *Little* , *Rogue* & *Ray* (1) Nature délavoue ,

S'est tournée en rendre pitié ,

Dont tout homme de bien les loue ,

Je pourrois vous parler encor

Du changement du beau Médor ,

Réduit à si grande tristesse

Qu'il ne voit aucune Maîtresse.

Il n'est, il n'est pas jusqu'aux Chats

Qui ne regrettent tant d'appas.

De leur esprit , de leur coutume ,

De leurs malfaisans appétits

Pour toute chair qui porte plume ;

(1) Un Sanfonnet.

(2) Petits Chiens.

On voit les oiseaux garantis.
 Venons aux autres Personnages,
 Qui ressentent ce coup fatal :
 Mustapha quitte ses images ;
 Ses gens de pied , gens de cheval ,
 Ses chariots , ses équipages ;
 Ses vaisseaux , son combat naval ,
 Rien ne lui plaît , ne le console ,
 Que le soin d'aller à l'Ecole ,
 Où je pense que son destin
 Le conduira jusqu'au Latin.

Heureux , heureux Moineau , l'absence de tes charmes ,

Des plus beaux yeux du monde a su tirer des larmes ;

Pour un pareil bonheur qui ne voudroit , Moineau ,

Etre même dans le tombeau ?

Je ne pense pas que Catulle

Voulût être assez ridicule

Pour comparer sa *Lesbia*

A la divine *Hortensia*.

Leur Passereau moins regrettable

Que celui de notre Adorable ,

Ne causa pas tant de douleur ;

Mais

DE SAINT-EVREMOND. 113

Mais *Lesbia* dans sa chaleur

Moins impatiente peut-être,

N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre

Hélas ! je ne saurois parler

De ma propre douleur, si tendre & si fidelle ;

Je veux qu'elle soit éternelle ,

Et qui parle Moineau, cherche à se consoler :

L E T T R E

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (1) ; & j'en suis si affligée , que je cherche à me consoler par la part que je fai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours : son esprit avoit tous les charmes de la

(1) M. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693. âgé de soixante-treize ans. Voyez sur son
Tome V. K

jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse désirable dans les véritables amis. Nous parlons souvent de vous, & de tous les originaux de notre temps : sa vie & celle que je même présentement avoient beaucoup de rapport ; enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille perte. mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici ; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

sujet les *ME'LANES* de *Vigneul-Marville*. Tom. I. pag. 241. 243. de la seconde Edition de Rouen, 1701.



D I A L O G U E

S U R

L A M A L A D I E

D E

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

LE VIEILLARD, (1) LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une tête si belle,
Détournez vos funestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle :
Tournez , tournez sur moi , vos plus funestes
coups.
Ne vous laissez-vous point du nom d'*inévitable*,

(1) Monsieur de Saint-Evremond.

Que vous avez toujours porté ?
 Par une seule humanité ,
 Vous pouvez vous rendre adorable :
 Détournez vos funestes coups ,
 Et goûtez le plaisir d'en savoir faire à tous.
 Jupiter sur qui tout se fonde ,
 A qui tout obéit , & la terre & les cieux ;
 Qui gouverne à son gré les hommes & les Dieux ,
 Ne sauroit plaire à tout le monde.
 O Mort , sauvez Horrence , & vous nous ferez
 voir ,
 Ce qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir.
 Du moins épargnez-la tant qu'elle sera belle ,
 Tant que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle seroit donc éternelle ,
 Et tout doit finir ici-bas ?
 Ce que je puis faire pour elle ,
 C'est de différer son trépas.
 Mais pour accorder cette grace ,
 Il m'en faut un autre à sa place ;
 Avec tant de mérite , avec tant d'agrément ;
 N'a-t-elle point d'Amie ? ou d'Ami ? point d'A-
 mant ?

DE SAINT-EVREMOND. 117,

LE VIEILLARD.

Examinons ses connoissances
Pour en tirer nos conséquences ,
Juger mieux , plus nettement voir ,
De qui l'on peut attendre un noble désespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois Amies ,
Avec elle si bien unies :
Madame MIDDLETON aime trop la beauté ,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage ,
Quand on commence à respirer
Le doux & le gracieux air ,
Du premier an de son veuvage ;
Dans le soin renaissant qu'on a de ses appas ,
Dans le plaisir secret d'une nouvelle vie ,
A qui toute autre porte envie ,
Peut-on consentir au trépas ?

LA MORT.

Et votre Mylady CHARLOTTE ?

LE VIEILLARD.

Donneroit sa dernière cotte ;
N'étoit son grand attachement ;
Elle se tueiroit sûrement.

118 O E U V R E S D E M.

LA MORT.

Qui la retient ? qui la retarde ?

LE VIEILLARD.

Elle est presque toujours de garde (1) :

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,

Je perdrois ici mon Latin :

C'est d'elle que je puis répondre.

LE VIEILLARD.

Où , mais où la trouvera-t-on ?

S'il faut jouer , elle est à Londre ,

S'il faut mourir , à Kensington (2)

Laissons en paix ces bonnes Dames ;

Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes ?

LA MORT.

Puisque l'on meurt pour un Époux :

On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artemise (3) est ensevelie :

(1) Mademoiselle Charlotte Beverweert , étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princesse ANNE. Elle est morte le 4. de Décembre 1702.

(2) Madame Fitzharding disoit que *Kensington étoit le Cimetière de Londre*, parce que l'air y étant meilleur qu'à Londre, on y envoie ordinairement les malades, dont la plupart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(3) Artémise Reine de Carie fut si touchée de la mort de

DÉ SAINT-EVREMOND. 119

O Mort, de quoi me parlez-vous ?

LA MORT.

Nous avons des Amis encore :

Le Mylord RANELAGH ?

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lower ?

Il tâtera le poux le soir & le matin ;

Dira que la fièvre est mortelle ,

Etant dans les esprits ; si vous saigniez la belle ;

Mais pour un *Patient* mourir un Médecin !

L'aventure seroit nouvelle ;

Le Docteur me semble trop fin.

LA MORT.

Ce Monsieur de VILLIERS qui la trouve admirable ?

LE VIEILLARD.

Ce Monsieur de Villiers est homme *raisonnable* ;

Il consultera la *Raison* (1) ,

Qui ne conseille point de prendre du poison.

LA MORT.

Il a ses heures de tendresse.....

LE VIEILLARD.

Qu'il passera dans les Romans ,

Mais s'il son mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez son article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(1) Voyez Tom. IV. pag. 440 , 441. & ci-dessus, pag. 61.

A lire d'amoureux tourmens ,
 Sans qu'aucun trait d'amour le blesse ;
 Ainsi , son goût pour la beauté.
 Dont le commerce lui fait plaisir ;
 N'intéressera jamais guère
 Son heureuse tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord GODOLPHIN ?

LE VIEILLARD.

Est personne publique (1) ;
 Et quoiqu'il soit fort obligeant ,
 Desintéressé sur l'argent ,
 (Chose rare en tout Politique ;)
 Quoique sa grande honnêteté
 Pour cette excellente beauté ,
 A toute occasion s'explique ;
 Ce n'est pas un aventurier
 Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore ?

LE VIEILLARD.

Si c'est pour mourir , je l'ignore.

(1) Il étoit alors premier Commissaire de la Trésorerie :
 il a été ensuite grand Trésorier d'Angleterre. Il fut élevé
 au rang de Comte en 1706. & mourut le 26. de Septembre
 1712.

DE SAINT-EVREMOND.

LA MORT.

Allons aux Amans : à ce coup
C'est d'eux que j'espère beaucoup ;

LE VIEILLARD.

Fonder sur eux notre espérance !
Ah ! que je vous plains , pauvre Hortence,
S'il faut le secours d'un Amant ,
Pour vous sauver du monument !

LA MORT.

Quoi ! si proche de la Tamise ;
Qui leur désespoir favorise !
Où l'on vient se noyer à toute heure du jour !

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu , non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'est-il plus de ces belles ames ;
Qui voudroient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'est plus d'Amans à ce prix ,
Ni dans Londres , ni dans Paris.

LA MORT,

Encore avons-nous la ressource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

(1) Deux ou trois personnes s'étoient noyées dans la Tamise peu de temps auparavant , & entre autres un fameux Joueur.

LE VIEILLARD.

Il va faire sa course,

L A M O R T.

Mais au retour de Newmarket,

Je tiens son trépas sûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il fasse,

Il doit se trouver à la Chasse,

Pour faire l'essai d'un Faucon (1) :

Puis aller à Windsor pour meubler sa Maison,

J'aime sa physionomie,

Son air, & sa danse polie ;

Il est agréable à mes yeux ;

Plus regulier, il feroit mieux.

L A M O R T.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de Hesse

SE (2) ,

N'auroit-il pas quelque tendresse ?

Il estime si peu la lumière du jour,

Qu'il n'a pas pour mourir besoin d'un grand
Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'Amour extrême

(1) Le Duc de Saint-Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre.

(2) Le Prince de Hesse-Darmstadt.

DE SAINT-EVREMOND. 123

Que le salut d'Hortence a voulu le devoir ;

S'il n'a pas un beau désespoir

Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major (1) ;

S'il reste parmi vous encor,

Puis-je attendre l'effet d'un Amour héroïque ?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique !

Excusez ; sa Religion

N'en souffre pas la question.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme .

Pure, sans intérêt, digne d'une belle ame (2) ?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards ;

Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de SAISSAC, dont les vives en-
traîles

S'allumerent jadis pour un si bel objet ?

(1) Le Marquis de Ruigny, ensuite Comte de Gallway, devoit aller servir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOR.

(2) Le Marquis de Mirémont.

124 . ŒUVRES DE M.

Le zélé SAINT VICTOR, pour le même sujet
Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérail-
les ?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toujours de Versailles ;
L'autre, va partir pour Anet (1).

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le temps presse.

LA MORT.

Son Effex (2) pour la secourir
Voudra-t-il bien donner sa vie ?

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendrait l'offrir :
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de LA TOUR (3)
Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas du salut d'Hortence

(1) Monsieur de Saint-Victor étoit souvent des parties d'Anet avec M. le Duc de Vendôme , & avec M. le Grand Prieur.

(2) Le Comte d'Effex.

(3) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoie.

DE SAINT-EVREMOND. 125

Qu'il est le plus inquieté ;
Il songe à cacher le Traité,
Qu'a fait son Prince avec la France

LA MORT.

Monsieur de BARILLON s'intéressera fort :

LE VIEILLARD.

Non , Monsieur de Barillon donne
Toutes ses craintes à sa mort ,
Ferme dans le péril de toute autre personne ;

LA MORT.

Un ancien Adorateur (1)
Qui lui garde encore son cœur ;
Me sembleroit avoir envie ,
D'exposer pour elle sa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas,
Sans apprendre le nom de celui qui s'expose ;
Elle est délicate en trépas ,
Aussi bien qu'en toute autre chose ;

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer
L'ennemi de l'indifférence ,
Qui fait haïr , qui fait aimer ;
Qu'on a vu si charmé d'Hortence ?

(1) Mylord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement
 Qui produira mille services ;
 D'un esprit & d'un enjouement
 Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas ?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées ,
 Dont Pyrame a laissé la première leçon ,
 Par Givri , par Humière , au monde redonnées (1)
 Pour honorer leur Siècle & se faire un beau
 nom.....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées ;

A peine on les voit en chanson.

S'il revenoit une Didon ,

(1) Le brave Givri aimoit passionnément Mademoiselle de Guise, fille du Balafre, & ensuite Princesse de Conti; mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au desespoir, & lui fit prendre la résolution d'aller à l'armée & de s'y faire tuer: il en avertit sa Maîtresse par un ballet, & lui tint parole. Il fut tué au siège de Laon en 1617. D'Humière fit la même chose dans une pareille occasion.

DE SAINT-EVREMOND. 127

Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté sans seconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon
choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver,
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurois le trouver

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce passionné, ce fidele Amoureux:

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux suivre,
Si lon ne peut la secourir:
Je consens à cesser de vivre,
Pour la dispenser de mourir.

L iiij

L A M O R T.

Que la voilà bien secourue !
 Je ne vois qu'un pauvre Vieillard ,
 Qui veuille contre moi lui servir de rempart :
 Le froid l'éteint , la toux le tue ,
 Elle est dignement soutenue !
 On court pour elle un beau hazard !
 Lâches amateurs de la vie ,
 Deserteurs d'une illustre amie ,
 De qui les charmes sont si doux ,
 Je suis plus sensible que vous.

L E V I E I L L A R D.

Voir la Mort tendre & pitoyable ,
 Est une chose peu croyable :
 Mais rien ne se défend d'aimer
 Un objet qui peut tout charmer.

L A M O R T.

Bien qu'éloigner sa sépulture ,
 Pour m'être laissée attendrir ,
 Soit plus contraire à ma nature
 Qu'aux malheureux le dessein de mourir ;
 Je sens pour elle une tendresse ,
 Qui ne peut consentir à ruiner tant d'appas :
 Aimable Hortence , je vous laisse ,
 Et m'en retourne sur mes pas.

DE SAINT-EVREMOND. 129

Je vous laisse en convalescence ,
En repos , en pleine assurance ,
Et vous donne quelques avis ,
Qui méritent d'être suivis.
Lorsque vous serez bien guérie ,
Ne cherchez qu'à la Comédie ,
Aux Opera , dans les Romans ,
De vrais & de parfaits Amans :
Evitez tout ce qui traverse ;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur soit content & l'esprit satisfait ;
Aimez ce qui sert & qui plaît ;
Accordez la raison avec la fantaisie ,
Et passez , sans gronder , le reste de la vie.

LE VIEILLARD

Veuille le Ciel ! plaise au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu !

MORTENCE.

Officieuse Mort , à qui je dois la vie ;
Je vous jure que vos avis
Seront exactement suivis :
Voici l'Aste à peu près , que je veux qu'on publie.

» Les vrais & les parfaits Amans ,
» Seront cherchés dans les Romans ;

- » La raison lente , sérieuse ,
- » Et solidement ennuyeuse ,
- » Animera sa gravité ;
- » Et la Fantaisie agissante
- » Reglera son activité
- » Pour n'être pas extravagante :
- » La secrete Diffension ,
- » Qui regne entre l'esprit & le cœur, d'ordinaire ;
- » Trouvera sa confusion
- » Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire ;
- » L'Agrément avec l'intérêt ,
- » Ce qui sert avec ce qui plaît ,
- » Seront en bonne intelligence ;
- » Ce qu'avec peine je promets ,
- » Et qui me fera violence ,
- » Ah ! c'est de se *gronder* jamais :
- » Cependant signons tout. HORTENSE .



S U R

LE MOIS DE MARS.

STANCES IRREGULIERES.

MOIS si cher au Dieu des Hazards ,
Qu'on t'en appelle *Mois de Mars* ,
Pourquoi faut-il que triste & blême
Tu fasses toujours le Carême ?

Auprès du feu le froid *Janvier* ,
Vit de chapons & de gibier ,
Sans offenser sa conscience ;
Et *Février* du Carnaval ,
En bonne chère sans égal ,
Possède la pleine abondance.

Toi seul dans la morte saison ,
De Pois secs , de méchant Poisson ,
Tu fais ta maigre nourriture ,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printemps ,

Tu tiens de l'un & l'autre temps
Une diversité bizarre ,
Qui cent fois le jour se déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien ;
On le trouve incertain à luire ;
Impuissant encore à produire ,
Il émeut , & ne résout rien.

De la sentence épouvantable
Que l'Almanach impitoyable
Prononce contre les Vieillards ,
Sauve-moi, si tu peux , ô Mars !

Mars, pour cette faveur extrême ;
Je te veux tirer du Carême ,
Et te donner un sort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.



Sur ce que Madame Mazarin envoya
un matin demander de ses nouvelles,
& lui fit dire qu'elle avoit songé
qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES,

MALHEUREUSE condition !
Le peu qui me reste de vie
N'est que langueur & maladie !
Notre agréable illusion,
La douce espérance est finie ;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuse fantaisie
Ne fait plus de diversion,
Dans les vieilles gens tout est crainte ;
Et prudence, & dévotion ;
Toute chose en eux sage ou sainte ;
Tout vient de cette passion.
C'est une foiblesse de craindre :
C'est une douceur de se plaindre ;
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne suis plaint de personne.

Cet obligeant secours qu'aux misères l'on donne;

La pitié porte ailleurs ses douloureux appas ;

Chacun à mes maux m'abandonne

Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas,

Je ménage pourtant ma courte destinée,

D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année;

Le tems qui le passoit le plus légèrement,

Semble être retenu par mon attachement,

Une heure, un seul moment autrefois méprisable,

Par mon attention devient considérable.

Mais malgré ce ménagement

Il faut aller au Monument :

Il n'est rien de faux dans le songe

De notre divine Beauté ;

Non ce ne peut-être un mensonge ;

Sa rêverie est vérité.

Je vais mourir sur sa parole,

Puisqu'il lui plaît, je m'en console ;

Aussi-bien, lequel vaut le mieux,

De mourir par le songe, ou mourir par les yeux ;

P R O L O G U E
E N M U S I Q U E.

O U V E R T U R E,
S C E N E P R E M I E R E,
L E C O M P O S I T E U R , T I R C I S ,
L I S I S , D A M O N , C H O E U R ,

L E C O M P O S I T E U R .

UN P R O L O G U E sans louange,
Seroit chose bien étrange !

Les Rois y sont exaltés

Par leur gloire & leur puissance ;

Je veux d'autres qualités :

Permettez, divine Hortence ,

Que je chante vos Attraits ,

Au P R O L O G U E que je fais,

T I R C I S .

Hortence nous touche

De sa belle bouche ;

Quel charme à nos yeux

Est si gracieux !

J'aime ses Fossettes,

Dents blanches & nettes,

Lèvres de Corail ;

Tout son attirail,

L I S I S.

Chacun se partage

A juger des traits,

Qu'en ce beau visage

On voit si parfaits :

De cette meryeille

Il faut tout aimer ;

Jusqu'à son oreille

Tout nous fait charmer.

T I R C I S.

Hélas ! hélas ! dans l'amoureux Empire ;

Hors elle tout languit, pour elle tout soupire.

L I S I S.

Pourquoi fait-on charmer,

Si l'on ne fait aimer ?

L E S V I O L O N S.

(Danse.)

T I R C I S.

Tous les traits de son visage,

Touche

DE SAINT-EVREMOND. 137.

Touchent l'inclination ;

Et pour notre plaisir , comme à son avantage ;

Font sur nous une aimable & tendre impression ;

D A M O N. (*Basse de Récitatif.*)

Otez-en la bouche qui gronde ,

Qui nous exprime ses courroux ;

Bien qu'elle soit donnée au monde

Pour quelque chose de plus doux.

L I S I S.

Qu'elle soit farouche ,

Cette belle bouche ,

Elle n'en sépare pas

La douceur de ses appas.

T I R C I S.

Sa rigueur tire des larmes ,

Où l'Amour mêle ses charmes ;

Et fait nos secrets plaisirs ,

De la tendre douleur qui forme les soupirs.

(*Deux dessus de Violons.*)

L E C H O E U R.

Chantons , chantons la gloire

De ses appas vainqueurs ;

La plus belle victoire

Se gagne sur les cœurs.

(*Une espèce de Symphonie qui change de ton.*)

Tome V.

M

L I S I S.

La plus belle Fleur éclosé,
 Qu'avec soin nature a peint;
 L'Oeillet, le Lis, & la Rose
 N'ont pas l'éclat de son Teint.

T I R C I S.

Ses Yeux inspirent les flâmes
 Qui font l'ardeur de nos vœux,
 Et l'on diroit que nos ames
 S'engagent dans ses cheveux.

L I S I S.

Défaites-vous de vos chaînes,
 Amans ailleurs arrêtés;
 Rien n'est digne de vos peines,
 Que ses charmantes beautés.

T I R C I S.

Et vous, qu'on croit inflexibles,
 Qui méprisez tant l'Amour;
 Vous serez tendres, sensibles,
 Si vous la voyez un jour.

L I S I S au COMPOSITEUR.

Vicillard, quitte à la Jeunesse
 La douceur & la tendresse
 Qu'on voit dans ton Opera;
 Dans ton extrême vieillesse

DE SAINT-EVREMOND, 132

Crois-tu que l'on t'aimera ?

LE COMPOSITEUR

Non ; la saison est finie :

Que je pouvois être aimé :

Mais le temps d'être charmé

Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON

Mais le temps d'être charmé

Durera toute ma vie.

L I S I S.

Tircis, pourquoi tant souffrir ?

Elle est, elle est trop cruelle.

T I R C I S.

Lis, Lis, qu'elle est belle !

Comment peut-on en guérir ?

Soyez, Hortence, un peu moins retenue ;

Moins difficile à croire mes raisons :

PROLOGUE heureux, si je vous trouve ému

En ma faveur par toutes ces Chansons !

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire

De ses appas toujours vainqueurs ;

Hortence veut que sa victoire

S'étende sur tous les Cœurs.

S C E N E I I.

MADAME MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS, CHOEUR.

MADAME MAZARIN.

A Dieu, Messieurs, Adieu, je vous rends grace,
Compositeurs, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes remerciemens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui seul aujourd'hui,
Peut soulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Musique,
Autrefois ce charme unique?
Que dirons de vous les Vers,
Ces amusemens si chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendresse
Pour vos beautés s'intéresse?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'amitié...

DE SAINT-EVREMOND. 141.

Me. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS,

'Après tant de sacrifices !

LES AMIS.

'Après tant de bons Offices !

Me. MAZARIN.

'Après ce qu'il vous plaira,

La Bassette regnera.

(*Chaconne.*)

TIRCI S.

La beauté parfaite,

D'où vient ma langueur,

Donne à la Bassette

Ses yeux & son cœur.

(*Les violons après chaque Couple.*)

L. I S I S.

Des Beautés parfaites

Soyons les vainqueurs ;

Adieu les Bassettes,

Adieu les Tailleurs.

TIRCI S.

O Dieux ! quelle peine,

Quel cruel tourment,

Donne une inhumaine

Au fidèle Amant !

L I S I S.

Un cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il fait desirer,
Il peut espérer.

T R A C I S.

Loin de ce que j'aime,
Absent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je suis.

L I S I S.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puissans charmes :
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

T R A C I S.

Soumis, fidèle, sincère,
Comment peut-on me haïr ?
Comment m'être si contraire ?

L I S I S.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le secret de plaire,
Qu'importuner & servir.

T I R C I S.

Quand je voudrois changer l'ingrate , la cruelle ;
Où trouver un objet qui me rende infidelle ?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver ,
C'est à nous de nous sauver ,

LE CHOEUR.

Fuyons , le Tailleur arrive ,
Dont le charme la captive :
Notre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui ,
Notre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui.



B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

QUOIQUE la Mort paroisse affreuse ;
 Si j'avois Lot pour ma pleureuse ;
 Et qu'Hortence menât le deuil
 Je voudrois bien être au cercueil

Mais si Bowcher est curieux ,
 De voir la lugubre assistance ;
 Adieu l'état triste & pieux ,
 Adieu toute la doléance :
 Dès qu'on le verra dans ces lieux
 La bonne Lot, la belle Hortence ;
 Diront, « Bowcher, d'un ton joyeux »
 « Nous vous suivrons, notre présence »
 « Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITÉ.

Prévoyant les regrets dont nos Morts sont suivies ;
 Quand

DE SAINT-EVREMOND. 145

Quand on est délogé ;

Prenons notre congé

Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT

DE MADAME

MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le tombeau de notre illustre
Belle,

Apprend qu'elle eut l'esprit aussi beau que le corps,

La nature ayant fait pour elle

Comme un partage égal de ses divins trésors.

Jamais, en la fleur de son âge ;

Jamais elle n'eut plus d'appas,

Qu'il en parut sur son visage

Le jour même de son trépas.

Dans une longue maladie ;

Après avoir bien contesté,

Tome V.

N

La Mort vint à bout de sa vie,
Sans pouvoir épuiser le fonds de sa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeste passage,
Hélas! j'aurois donné les miens :
Mais j'en ai simplement l'usage ;
La suprême beauté m'engage
À les considérer comme ses propres biens ;
Elle a le même droit sur eux que sur les siens.

Les ménager pour elle, est mon unique envie ;
Puissent durer mes jours autant que sa beauté !
C'est pousser l'amour de la vie
Aussi loin que, peut-être, on l'ait jamais porté.

Je reviens, Middleton, je reviens à tes charmes,
Un triste souvenir m'impose le devoir
De leur donner toutes mes larmes ;
C'est ce qui reste en mon pouvoir.



E P I T A P H E
 D E M A D A M E
 M I D D L E T O N.

Ici gît Middleton, illustre entre les Belles,
 Qui de notre commerce a fait les agrémens ;
 Elle avoit des vertus pour les Amis fidelles,
 Et des charmes pour les Amans.
 Malade sans inquiétude ,
 Résolue à mourir sans peine , sans effort ,
 Elle auroit pû faire l'étude
 D'un Philosophe sur la Mort.
 Le plus indifférent , le plus dur , le plus sage ,
 Prennent part au malheur qui nous afflige tous ;
 Passant , interromps ton voyage ,
 Et te fais un mérite à pleurer avec nous.



SUR LA SATIRE
DE MONSIEUR
DES PRÉAUX
CONTRE LES FEMMES.

Bien loin d'écrire contre Monsieur Despréaux, le Vieillard Saint-Evremond le justifie, disant qu'il n'a écrit que contre des femmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du sexe que la beauté, doivent se joindre à lui, pour décrier les foiblesses & les autres défauts des Dames, sans en excepter les fidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriser. Si ces Dames-là étoient aussi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient se plaindre à Despréaux de les avoir épargnées.



L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

C'EST OI T assez , Madame , de nous priver de votre Table par votre voyage des Bains , il ne falloit pas m'ôter *Galet* (1) , & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur Villiers , qui est dans une maison enchantée , pourroit s'en passer ; cependant il trouve le repas si nécessaire à la vie , qu'il en fait de bons dans un lieu , où le plaisir de la vûe pourroit dispenser de celui du goût. Jugez , Madame , si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens , où j'ai plus affaire d'un Cuifinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu en perdant Galet : c'est un grand sujet de plainte contre vous ; mais le souvenir de la longe de Veau , que vous m'aviez donnée , répare tout.

Mylord Montaigu , Monsieur Justel , & Monsieur Silvestre l'ont mangée à mon logis.

(1) Cuifinier de Madame Mazarin.

N iij

Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à souffrir le Veau ; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dis qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de sa vie, à moins que vous n'eussiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothécaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un aussi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, & délicieuse pour les gens qui se portent bien. Je me servis des termes de votre Lettre pour faire son éloge ; assurant que le Veau de rivière des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Votre santé fut bûe trois fois : on commença par les approbations ; des approbations on vint aux louanges, des louanges à l'admiration. Comme la tendresse & la pitié se mêlent d'ordinaire avec les louanges, en bûvant on plaignit le malheur de votre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la fille (1) veuve plutôt que la mere. C'est assez parlé de la longe & de ses suites ; il faut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de Saint-Albans.

Un jeune Duc de sa grace,

(1) La Marquise de Bellefond.

DE SAINT-EVREMOND. 151

Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la rime ;
Poète , je les estime ;
Pour un CÔTEAU (1) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure infigne ,
Lui-même les avoit pris ;
Sa peine faisoit leur prix :
Mais tels qu'il me les envoie
Je les reçois avec joie ;
Toujours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

(1) Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'annéc 1654.



A L A M E S M E,

A BOURBON où sont les Bains chauds
 De la qualité de ces Eaux,
 Que vous vous disposez à prendre ;
 Voici ce que me fit entendre,
 De Lorme (1) qui de ses vieux jours
 A cent ans a fini le cours.

- De Fruits, il faut faire abstinence ;
- Observer l'expresse défense,
- De complaire à ses appétits ;
- Les bons repas sont interdits ;
- On y doit suspendre l'envie,
- Du plus doux plaisir de la vie.

Là, Madame de Montbazon,
 Paroissoit à nos yeux charmante ;
 Quelle différente saison,
 De celle où sa Mort surprenante
 Fit le célèbre Talapoin,

(1) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

DE SAINT-ÈVREMOND. 153

Que les Rois vont voir de si loin (1).

Ne vous déplaîse, La Loubere (2),

Tous vos *Talapoins Siamois*,

Sans en excepter ceux des bois,

N'ont point de règle si sévère.

Là, se vit d'honnête Amitié

Le grand & le parfait mérite (3),

Dont la fin digne de pitié

Fit une sainte Carmélite.

Faisons à Marion (4), chef-d'œuvre de beauté,

Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.

Je prenois mes Eaux avec elle;

Et souvent je passois le soir

A l'ouïr chanter, à la voir :

Enfin, je la trouvois si belle,

Que sans égard au Médecin,

Il m'en souvenoit au matin :

D'une si dangereuse idée,

(1) L'Abbé de la Trappe, dont on a parlé dans une Remarque sur le *Tome II. pages 160, 161*. Le Roi Jacques alloit de temps en temps à la Trappe se mettre en retraite.

(2) M. de la Loubere a fait une *RELATION du Royaume de Siam*, où il parle des différens Ordres de *Talapoins*, ou Religieux de ce pays-là.

(3) Mademoiselle d'Epéron, & le Chevalier de Fiéscue.

(4) Marion de Lotin.

L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un **AVANTURIER** (1)
Dont l'habit éclatant au **SOLEIL** faisoit honte :
En grace il étoit singulier ,
En tours d'Amour que l'on raconte ,
Passant tous ceux de son métier :
Heureux , s'il peut finir en **COMTE**
Comme il vivoit en **CHEVALIER** !

Si vous vous trouvez en assez bon état , ne prenez ni le Bain , ni les Eaux : les meilleures Eaux font souvent du mal à ceux qui se portent bien , rarement du bien à ceux qui se portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre , bûvez-les régulièrement.

*Prenez-les , ne les prenez pas ;
Ce sera ouvert par temps. (2)*

Le régime que je vous ordonne , est que vous jouiez un si petit jeu , qu'il ne vous arrache , ni ne vous incommode : l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui prennent.

(1) Le Chevalier de Grammont , ensuite Comte de Grammont.

(2) Voyez **RABELAIS** , Liv. III. Chap. 21.

DE SAINT-EVREMOND. 155
sent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à
Monsieur Milon ; il est assez affectionné pour
vous sauver le préjudice qu'elles vous appor-
teroient. Dieu vous conserve avant toutes
choses. Faites chanter Monsieur Déri , & prê-
cher Monsieur Milon. Revenez le plutôt qu'il
vous sera possible : voilà mon souhait.

L E T T R E
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'ETOIS dans ma chambre toute seule , &
très-lasse de lecture , lorsque l'on me dit :
*Voilà un homme de la part de Monsieur de
Saint-Evremond.* Jugez si tout mon ennui ne
s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le
plaisir de parler de vous , & j'en ai appris des
choses que les Lettres ne disent point ; votre
santé parfaite , & vos occupations. La joye de
l'esprit en marque la force ; & votre Lettre ,
comme du temps que Monsieur d'Olonne

vous faisoit suivre , m'assûre que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie : car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vécu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé , comme moi , vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées , & c'est peut-être pour embellir mon Epitaphe , que cette séparation du corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la *Gloire de Niquée* où l'on ne changeoit point ; car il me paroît que vous m'y croyez des premières enchantées. Ne changez point vos idées sur cela ; elles m'ont toujours été favorables ; & que cette communication , que quelques Philosophes croyoient au dessus de la présence , dure toujours.

J'ai témoigné à Monsieur Turretin , la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque chose : il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lu devant lui votre Lettre avec des lunettes :

(1) M. Alphonse Turretin, présentement (1723) Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique dans l'Académie de Genève.

DE SAINT-EVREMOND. 157
mais elles ne me fient pas mal ; j'ai toujours
eu la mine grave. S'il est amoureux du *Mé-
rite* , que l'on appelle ici *distingué* , peut-être
que votre souhait sera accompli ; car tous les
jours on me veut consoler de mes pertes par ce
beau mot.

J'ai su que vous souhaitiez la Fontaine en
Angleterre : on n'en jouit guère à Paris ; sa
tête est bien affoiblie. C'est le destin des Poë-
tes ; le Tasse & Lucrece l'ont éprouvé. Je
doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour
la Fontaine : il n'a guère aimé de femmes , qui
en eussent pû faire la dépense.

R E P O N S E
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

MONSIEUR Turretin m'a une grande
obligation de lui avoir donné votre
connoissance : je ne lui en ai pas une médio-
cre d'avoir servi de sujet à la belle Lettre que

je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûe ; ces yeux par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coutume , & qui nous faisoient dire ,

Telle n'est point la Cythérée , &c. (1)

Vous êtes encore la même pour moi ; & quand la nature , qui n'a jamais pardonné à personne , auroit épuisé son pouvoir à produire quelqu'altération aux traits de votre visage , mon imagination sera toujours pour vous cette *Gloire de Minerve* , où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents , j'en suis assuré : le plus grand besoin que vous ayez , c'est de mon jugement , pour bien connoître les avantages de votre esprit , qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive N I N O N.

Telle n'étoit point N I N O N ,
Quand le gagnant de batailles (2),
Après l'expédition

(1) Malherbe , dans l'ODE à la Reine Margde Roi , sur sa bienvenue en France.

(2) Le Duc d'Enguien. Voyez l'ELEGIE à Mlle de l'Enclos , Tome I. pag. 132.

DE SAINT-EVREMOND. 159

Opposée aux funérailles ,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion ;

Votre esprit à son courage
Qui paroissoit abattu ,
Faisoit retrouver l'usage
De sa première vertu ;

Le charme de vos paroles
Passeoit ceux des Espagnols ,
A ranimer tous les sens
Des Amoureux languissans.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune , un aimable Garçon (1)
A qui Vénus fut rarement propice ,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée ,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Eson ;
Que votre Art seroit beau , qu'il seroit admirable !
S'il me rendoit un Jason ,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toison !

(1) Le Comte de Guiche.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

JE vous supplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus sensible que je suis à l'honneur qu'elle me fait de se souvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il est, craignant qu'on ait à me plaindre de celui où je suis. A son âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la raison, mais qu'on la conserve. Sa conservation n'est pas un grand avantage : c'est un obstacle au repos des vieilles gens ; une opposition au plaisir des jeunes personnes. La Fontaine ne se trouve point dans l'embarras qu'elle fait donner, & peut-être en est-il plus heureux. Le mal n'est pas d'être fou, c'est d'avoir si peu de temps à l'être (1).

(1) M. de la Fontaine mourut le 13. de Mars 1695.

LETTRE

L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON,
SOUS LE NOM
DE MADAME MAZARIN.

IL me semble, ma chere sœur, que je me suis expliquée tant de fois, & si nettement sur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel éclaircissement. Je vous proteste donc, ma chere sœur, que je n'ai aucun dessein de m'éterniser en Angleterre; tout mon but & mon souhait, c'est de me revoir en France avec ma famille: mais je vous dis avec la dernière sincérité, qu'il me seroit autant possible de partir d'ici sans payer mes dettes, que de voler. Je suis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je croyois recevoir de quoi acquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux personnes de qualité parmi mes créanciers, qui ne s'oppo-

Tome V.

O.

seroient pas à mon départ ; les autres ne souffriroient non plus ma banqueroute , que les Marchands. Croyez , s'il vous plaît , que j'ai plus d'envie de me voir libre , qu'on a de regret de me savoir dans une espece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en sortir , pour aller passer le reste de mes jours avec les personnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien , ma chere sœur , que mon frere & vous en êtes les principales. Voilà mes véritables intentions : je ne me déguise point. Il est bien vrai que je choisirois plutôt la mort , que de retourner avec Monsieur Mazarin ; & que je n'aurois guères moins d'aversion à passer le reste de ma vie dans un couvent ; & en effet , ce sont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'usage de ma Lettre , que vous jugerez devoir faire , pour mes intérêts. Adieu , ma chere sœur , aimez-moi toujours , & continuez à vouloir servir la personne du monde qui est le plus à vous.



B I L L E T
A MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

L'ami du genre humain ne fut jamais mon fait.

VOUS avez raison de parler de la sorte ;
car vous pouvez réduire tous ceux qui
vous voyent à la nécessité de n'aimer que vous.
Nos conditions sont bien différentes.

L'ami du genre humain sera toujours mon fait.

Car à moins que je ne trouve des gens qui
puissent aimer tout le monde, je ne puis être
aimé de personne ; nos sentimens sont con-
traires en ce point-là, & c'est la seule chose
en quoi je ne veux pas convenir avec vous.
Laissez-moi quelque légère satisfaction dans
cette bonté générale de ceux qui s'accom-
modent de tout, & ne me réduisez pas tout-
à-fait à mes Chiens, ni à mes Canards.

SUR LA MORT DE LA REINE. (1)

On fait parler le Roi.

J'Avais des ennemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des temps plus heureux à la fin j'ai soumis
J'ai résisté moi seul à toute la puissance
De deux Rois, pour me perdre, étroitement unis;
Depuis, toujours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur & montré ma constance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défense:
Mon cœur contre la crainte est toujours assuré,
Mais contre sa tendresse il fut mal préparé;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.

Cependant il faut vaincre un si cruel malheur,
Opposons, opposons la gloire à la douleur;
Voici venir le temps destiné pour les armes,
Le sang des ennemis nous doit payer nos larmes.

(1) Marie II. Epouse du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1695.

E P I T R E
DE MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU
A MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythère,
Et qui fait, comme vous, par cent moyens de plaire,
Séduire & l'esprit & le cœur ;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée ;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet Homme si fameux,
De qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui plus galant qu'Ovide

Est, comme lui, malheureux.
 Ce Sage qui se confie
 Au seul secours du bon sens ;
 Et dont la Philosophie
 Bravant l'injure des ans,
 Pour surprendre la Vieillesse
 Par de doux enchantemens,
 Y fait rejoindre sans cesse
 Mille & mille amusemens,
 Et même les enjoûmens
 De la plus vive jeunesse.
 Ce Critique tant vanté,
 Qui pour sa délicatesse
 Des beaux Esprits de la Grece
 Auroit été redouté ;
 Ne saura jamais, peut-être,
 Que ces Vers m'ont peu coûté ;
 Enfans de l'oïiveté
 L'Amour seul les a fait naître,
 Et sans vous la vanité
 Leur défendrait de paroître.
 Daignez donc, divine Hortence,
 Par un regard de ces yeux,
 Qui désarmeroient des Dieux
 La colère & la vengeance,
 Obtenir quelque indulgence ;
 Et d'un accueil gracieux
 Payer mon obéissance.

R E P O N S E
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point, comme censeur,
Examiné votre Ouvrage ;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits
Qui nous viennent de Paris ;
Disons qu'on ait vûs en France ;
Et Voiture , & Sarasin ,
Vous cèdent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajouterons qu'Hortence
Notre SAPHO MAZARIN ,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que
j'ai pensé ; car vous mettre au dessus de Voi-

ture & de Sarasin dans les choses galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaison qui ne vous désoblige : il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. *Ovide* étoit le plus spirituel homme de son temps, & le plus malheureux : je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des barbares, où il faisoit de beaux Vers ; mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le Pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours ; je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans vers, mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësie. J'ai trop peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a : d'ailleurs il manque avec la vie, & la considération d'un plus grand mal, est un espece de remède contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur *Ovide*. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londres avec HORTENCE : mais les faveurs de Julie furent cause de sa misère ; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

Je

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres ;

Et j'ai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre , quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous , Monsieur , que je voudrois bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir.

Apostille de Madame MAZARIN.

» Je ne fais point de Vers ; mais je m'y
» connois assez pour pouvoir dire sûrement ,
» Monsieur , que les vôtres sont les plus agréa-
» bles qu'on puisse voir. Au reste , on me
» compare à SAPHO mal-à-propos : je ne
» suis point née à Lesbos , je ne veux point
» mourir en Sicile.



A

MADAME LA DUCHESSE
M A Z A R I N.

BE A U T É', des mortels chérie,
De moi bien plus que ma vie;
Moins d'Eaux fortes, de Vins blancs;
Vous irez jusqu'à cent ans:
Mais que le Ciel vous envoie
Double rate & double foie;
L'Eau de Madame Huet (1)
Vous les séchera tout net.
Contre Eau d'Anis, Eau d'Absynte,
Qu'on boit en tasse de pinte;
Contre tous vos *Usquebacs* (2),
Les poumons ne tiendront pas:
Et votre Cœur doux & tendre
Qu'ont fait les Dieux pour se rendre
Aux services des amans,
Périra par vos Vins blancs (3).
Gardez, si vous êtes sage,

(1) Eau Cordiale fort estimée en Angleterre.

(2) Eau-de-Vie extrêmement forte, qui vient d'Irlande.
Elle est distillée du *Malt* (ou grain germé) d'Avoine, &
assaisonnée avec de l'anis, de la réglisse, du safran, de la
schœcnille, &c.

(3) Vins de la Montagne de Malaga.

DE SAINT-EVREMOND. 171

Ce cœur pour un autre usage ;
Employez mieux votre temps.
Vous avez tout l'avantage
De la fraîcheur du visage,
Que donne le beau printemps ;
Dans la saison de vos roses
Si vives , si bien écloses ,
N'usurpez rien sur les ans
Qui demandent vos Vins blancs.
Trêve de galanterie ,
Madame , je vous en prie ,
Songez à ce que j'ai dit ,
Et donnez moins de crédit ,
En faveur de votre foie ,
Aux Eaux que l'on vous envoie ;

Je finis mon entretien :
Si je parlois davantage ,
J'entendrois ce beau langage :
C'est un fou qui ne fait rien.
Pourtant , si je ne me flatte ,
Je connois fort Hippocrate ,
Je connois fort Galien ;
Je connois Celse de vûe ,
Dire que je l'ai tout lû ,
Ma Foi n'en seroit pas crue ;
Et je veux être pendu
(Expression bien connue ,)

Seroit un Serment perdu :

Reste le Diable m'emporte (1),

Ne buvez jamais d'Eau forte.

L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARQUIS,
DE MIREMONT,

IL est permis à un Auteur de dire des Sentences ; en voici une que vous ne désapprouverez pas : *On ne connoît bien le prix des choses qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuse expérience sur votre sujet. Depuis votre départ la conversation languit, la dispute est morte, les rangs sont confondus : il n'y a plus de distinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Assez de gens à la Savoye

Vont entendre les saints Discours,

Qui du Ciel enseignent la voye :

Chez les Grecs on prêche toujours :

(1) *Ma foi, je veux être perdu ; le Diable m'emporte.*
Sermons reprochés à l'Auteur

Mais de Religion brillante ;
 Vive , animée , & disputante
 D'un air préférable aux raisons ;
 On n'en voit plus dans les maisons :

Nous ne sommes pas moins sensibles à la perte des expressions, qu'à celle des choses mêmes. Nous regrettons ces *Fi , Fi* , qui donnoient les exclusions si à propos : nous regrettons ces *Bon , Bon* , qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi* ; cette noble confiance , qui en inspiroit aux autres ; qui ne laissoit pas douter des Propositions hardies que vous avanciez généreusement ; tout cela est perdu en vous perdant , & à peine conservons-nous l'espérance d'en revoir l'usage à votre retour.

Par votre exemple , je me passois aisément des choses superflues , & bien souvent des commodités : votre éloignement m'ôte l'exemple , & me laisse à ma Philosophie seule , qui ne suffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon usage de l'abondance ; & que vous changerez nos soupers d'œufs frais en repas de bisques , & autres essais de vos officiers.

Madame Mazarin ne se consoleroit pas de votre absence , n'étoit la raison que vous avez de vous consoler de la sienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi , qui a la déli-

174 O E U V R E S D E M.
catesse du goût pour les plaisirs , & la force
des vertus pour les grandes choses.

O ! quel avantage pour toi ,
Miremont d'être auprès d'un Roi ,
Qui va du plaisir à la gloire ;
Qui goûte en sage le repos ,
Et fait des exploits en Héros ,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puisse-t-il , selon nos desirs ,
Jouir d'une Victoire pleine ;
Et comme il fait aller du repos à la peine ,
Revenir promptement de la peine aux plaisirs !

Mylord Galway ne se contente pas de vouloir corrompre votre Cœur : le dessein de sa corruption s'est étendu jusqu'à Madame Mazarin & à moi ; à Madame Mazarin par de l'Usquebac , & à moi par de la Frise d'Irlande. On peut être fidèle sans être incivil ; nous avons reçu les présens , mais nous sommes demeurés fermes dans l'intérêt de la vertu ; & quelque tentation que nous ait fait Mylord Gallway des délices de Dublin , de l'abondance du Pays , & de la bonté des Poissons , nous ne servirons point d'exemple aux Réfugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monsieur, j'ai voulu égayer des vérités sérieuses : il n'y a rien de si vrai que le regret de votre absence , & l'envie de vous revoir.

L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

MONSIEUR Bérégani (1) n'est pas en peine de s'acquitter de la commission que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des nouvelles sérieuses en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la scène de la galanterie. Toute la difficulté est d'entrer en matière, & d'en sortir : les commencemens & les chûtes font son embarras. J'ai été consulté, comme savant sur l'exorde ; & nous avons voulu nous insinuer agréablement, (ce qu'on appelle en latin *captare benevolentiam* ;) nous avons voulu plaire, gagner l'esprit de trois manières différentes.

Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a besoin : voilà la première.

Si la République m'avoit donné le Comman-

(1) Noble Vénitien, qui étoit à Londres.

P iiij

dement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterelle j'eusse emporté d'assaut Négrepont : voilà la seconde.

Si elle m'avoit fait Procureur de Saint-Marc, elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçu, quand il vous a plu, Madame, de m'établir votre Procureur, pour vous procurer des nouvelles tous les Ordinaires : c'est la troisième.

L'Exorde est fini ; la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point. Vous m'avez défendu les contes, Madame, je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que M. Bérengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danser la *Furlane* au Bal de Monsieur Colt : il a changé ; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaisseaux Vénitiens qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu : il est peu satisfait de la réception que ses gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à votre retour ; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa maison, comme le Comte de Villa Médiana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite :

Sus Amores son mas que reales.

B I L L E T

A L A M E S M E.

SI vous avez eu dessein de reconnoître combien vous êtes nécessaire au monde, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans votre petite absence. Il y a un *Concetto* Espagnol que je vous appliquerois si je ne haïssois trop le stile figuré; *Quand le Soleil s'éclipse*, dit l'Auteur du *Concetto*, *c'est pour faire connoître au monde combien il est difficile de se passer de lui.* Votre Eclipsé fait sentir aux Mylords Montaigne, Godolphin, Arran & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans votre lumière. Je défie tous les Espagnols & tous les Italiens, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à Londres depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en est pas de même à Chelsey, où votre Philosophie vous fait goûter la retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos amis par des intervalles de présence :

Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole.

Montrez-vous de temps en temps, ou du moins laissez-vous voir à Chelsey. *TU TO
hasta la muerte.*

A M O N S I E U R LE C H E V A L I E R C O L T.

C O M M E N T payer les Taxes ordonnées (1) ?
 Comment sortir d'un si grand embarras ?
 Payons pourtant & ne nous plaignons pas :
 Que puissions-nous les payer dix années !
 On me dira , vos revenus sont courts ;
 Mal-aisément vous pourrez satisfaire :
 Mais je crains moins pour eux que pour mes
 jours ;
 Vivre est pour moi la plus pressante affaire.
 J'ai vécu quatre-vingt-quatre ans
 Sans connoître le Mariage ,
 Heureux sans femme & sans enfans ;
 Et voici qu'au bout de mon âge ,
 Il faut payer pour une & pour trois descendans ;
 Sans avoir jamais eu ni femme , ni lignage.
 Mais la Taxe a son fondement ,
 Quand on y pense mûrement.

(1) Le Parlement venoit d'imposer une taxe sur les hommes qui n'étoient pas mariés , sur les veufs , les veuves , les mariages , les baptêmes , & les enterremens. M. Colt étoit un des Commissaires des Taxes pour la Paroisse de S. Jamais , où demouroir M. de Saint-Evremond.

DE SAINTEVREMOND. 179

Comment ! vous n'avez point de femme ,
Exemt du domestique bruit ,
Exemt des soupçons dont une ame
Est travaillée & jour & nuit ;
Exemt de la vaine dépense ,
De la folle magnificence ,
Du luxe aux maisons introduit :
Acquittez-vous de bonne grace ,
Vous qui n'êtes point mariés ,
Payez sans en être priés.
Pour se trouver en votre place
Les Maris paioient de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
Un discours ennuyeux de Modes ,
D'Engageantes , & de Commodes ,
D'Habits ou commandés , ou faits ,
Ne vous importune jamais.
Chez vous , Madame à la Toilette ,
N'a jamais sa beauté refaire ,
Ni composé nouveaux appas :
Payez , & ne vous plaignez pas.
Un Epoux n'assiste guère
Au Théâtre de Moliere ,
Sans trouver des incidens
Qui font rire à ses dépens.
Vous riez en sa présence
De sa grave confiance ,
Ou de son morne chagrin :

Vous jouissez de sa peine
 A chaque mot d'une Scène ;
 Que vous fournit Arlequin.
 L'air libre d'une Coquette ;
 D'une Galante indiscrete
 Les appétits naturels ,
 Ne vous donnent point d'atteinte ;
 Qu'on fasse mille Noël's ,
 Vous les chanterez sans crainte ;
 On Taxe votre bonheur ;
Payez , payez de bon cœur.
 Vous n'êtes dans aucun Conte
 Qui vous puisse faire honte ;
 Tandis qu'un Mari jaloux
 Est , ou se croit être en tous :
 Il s'entend sans qu'on le nomme
 Le sujet de l'entretien ;
 Sil ne s'en applique rien
 Il n'est pas fort habile homme :
 Payez , gens non mariés ,
Payez sans en être priés.
 Avoir une Epouse éternelle ;
 Pour les autres tant qu'elle est belle ;
 Et seul en être dégoûté
 Quand chacun est enchanté ;
 Cependant jaloux & sévère ,
 Avec chagrin la regarder ,
 Et plus on a soin de lui plaire

DE SAINT-EVREMOND. 181

Plus en prendre pour la garder ;
C'est-là , c'est le charmant usage ,
C'est la douceur du Mariage ;
Vous qui n'êtes point mariés
Payés sans en être priés.

Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que sévérité ;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté ;
Mal-à-propos rude , & facile ,
Il ôte ou perd la liberté :
Et vous serez toujours tranquille
Dans une sage égalité ;
Et vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines ;
Ha ! payez , payez de bon cœur
La taxe de votre bonheur.

On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari souhaite un Garçon ,
Qui voudra la mort de son Pere
Pour ~~le~~ trouver plutôt maître de la maison :

Je ne parle point d'une Fille ,
De ce sexe discret & doux ;
Mais je conseille à la famille
De lui vouloir choisir promptement un Epoux ;
Acquittez-vous de bonne grace ,
Gens qui n'êtes pas mariés ;
Payez sans en être priés ,

Que de Maris vendroient payer en votre place !

Epoux rassurez vos esprits :
 Despréaux n'a pu dans Paris
 Trouver qu'à peine trois fidèles (1)
 Qui devoient leur fidélité
 Peut-être à leur peu de beauté ;
 Et montrer ici vingt cruelles
 Egaleinent jeunes & belles ,
 N'est pas une difficulté.
 C'est assez parler d'Hyménées ;
 Venons aux Taxes ordonnées.
 Monsieur Colt , Monsieur Colt , pensez
 Que quatre-vingt-quatre ans passés
 Sont comme la fin de la vie ,
 Qui de l'éternelle est suivie ;
 Et qu'ainsi vous n'aurez pas tort ,
 Dans les Taxes que l'on impose ;
 De vouloir me traiter de mort ;
 Un mort ne paye aucune chose.
 Quand je demande, un débiteur
 Pour mon paiement veut qu'on réponde.
 Que je dois être hors du monde ,
 Et l'on me traite d'imposeur.
 Une très-vertueuse Dame (2) ;
 Plus dévote s'il se pouvoit ,

(1) Voyez la *Satire* de M. Despréaux contre les Femmes

(2) Madame la Maréchale de Créqui,

A fait prier Dieu pour mon ame
De l'argent qu'elle me devoit,
Par cette pieuse assurance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je suis, ou je ne suis pas,
A mon âge ce n'est pas vivre,
Monfieur Colt, mes sens sont perdus;
Effacez-moi de votre Livre,
Et dites que je ne vis plus,

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

VOUS me reprochez ma négligence de
n'avoir pas fait des Lettres pour vous ;
je vous reproche avec plus de raison votre pa-
resse, de n'en pas faire pour vous - même.
J'ai vû un temps que la construction ne vous
manquoit pas moins que l'orthographe. Vos
pensées valoient toujours mieux que les mien-
nes; j'en entendois mieux que vous la liaison,
& je vous étois en quelque façon nécessaire.

Présentement , il n'y a rien que vous ne sachiez ; & c'est une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monsieur de Miremont , & à Mylord Effex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus simples complimens. J'ai mal réussi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce stile : je réussirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelque imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque misérable reste. Je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieillesse qu'à votre absence , qui a terni mes esprits. Je ne vais pas plus loin en Prose , je vous parlerai en vers de ma mort.

Non, non , ma peine est trop dure ;
 Je sens bien qu'il faut mourir ;
 Mais ce n'est pas la nature
 Pour m'avoir fait trop vieillir
 Qui m'ouvre la sépulture ;
 C'est le mortel déplaisir
 Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaignu revient aujourd'hui de la maison que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin est à Windsor. Madame Harvey ne parle que de vous : aussi doit-elle être

DE SAINT-EVREMOND: 185
être bien satisfaite des complimens que je lui
ai faits de votre part. Ne soyez pas surprise de
ne voir ni *Duchesse*, ni *Madame* même dans
ma Lettre, vous êtes au dessus des Tîtres, &
il me semble qu'on ôte à votre mérite tout ce
qu'on donne à votre qualité.

Vous savez que la Discorde aux crins de
serpent s'est glissée dans la Société des Jésui-
tes, & que le Pape est bien empêché à faire
l'accommodement du Général avec les Pro-
vinciaux, à réunir le chef & les membres.
Per que quis peccavit, per eadem punitur. Il
faut avouer pourtant que cette noire Déesse
est bien ingrate, de troubler des sujets qui
l'ont toujours si avantageusement servie.

A L A M E S M E.

Les Lettres sont venues : les nouvelles
font que la Tranchée de Casal est ouve-
re ; celle de Namur l'est assurément, Mon-
sieur de Boufflers est dedans : les uns veulent
qu'il s'y soit jetté à dessein de soutenir le Sié-
ge, les autres qu'il n'a pû en sortir. Cette
Lettre est d'un Lacédémonien, la première
fera d'un Citoyen d'Athènes. *Hasta.*

A L A M E S M E.

JE vous envoie un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choses que vous avez déjà vûes; mais qui ne laisseront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Buffi, que vous n'avez point vûs : celui du Roi de France, de Monsieur le Cardinal Mazarin, de Monsieur de Turenne, &c. Je ne pense pas que celui de M. de Turenne plaise fort à la maison de Bouillon. Le plus ressemblant est celui de Monsieur le Prince de Conti; mais il est trop court : celui du Roi; mais il est trop long. Les louanges le mieux méritées, doivent être plus resserrées qu'étendues.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerfet-House; de Mademoiselle Beverweert, qui revint avant-hier de Windsor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comtesse d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne fai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiselle de Malauze. *Hasta.*

(1) LE PORTEFEUILLE de Monsieur L.
D. E*** imprimé en 1695.

A LA MESME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes : je n'ai point encore les nouvelles à la main ; mais l'impatience que j'ai de vous obéir m'a empêché de les attendre. Je vous envoie par le petit Sénateur (1) le second Tome du MÉ-NAGIANA, assez curieux. Il me satisfait beaucoup davantage que le premier. Nous espérons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu ; Mylord Godolphin s'y attend : mais ce qui est plus, que tout cela, Monsieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit se rendre au monde que par vous. Vous lui êtes &c que le Maréchal de Clerambaut, & le Maréchal de Crequi m'ont été, tout LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez résolu de lui écrire votre Lettre sublime, votre Lettre est à Versailles ; car le Paquebot a été pris, la Mâle prise, portée à Dunkerque, & de Dunkerque envoyée à Versailles. Pour la mienne, cela est sûr : il y a deux Paquebots pris. Voilà des aventures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine :

(1) C'est ainsi que M. de Saint-Evremond nommoit un de ses Valets qui avoit l'air grave.

Q ij

pour mon particulier , je ne m'en soucie pas.

A L A M E S M E.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaisir , que la vôtre , Madame , m'en auroit fait , si elle avoit été écrire à quelque autre. Les imaginations y sont vives , les applications heureuses : par malheur , pour moi , tout cet esprit - là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéissante Servante* laisse voir un chagrin ingénieux , qui met au désespoir son très-humble & très-obéissant Serviteur. J'aurois pû supporter une colère brusque & impétueuse ; ma patience a été souvent à l'épreuve de ces sortes de mouvemens : mais une colère spirituelle & méditée me déconcerte , & me met inutilement en peine d'en deviner le sujet. Je m'examine , & plus je m'étudie à découvrir ma faute , plus je trouve de raisons à devoir espérer vos bonnes grâces. Si Parménion a failli , à qui peut-on se fier ? S'il est innocent , que peut-on faire , quelle conduite nous peut assurer ? Je vous répons , Madame , que Parménion n'est coupable en rien. De Parménion on passe aisément aux Généraux. Je ne blâme

DE SAINT-EVREMOND. 189

point ceux qui vivent : mais je n'ai loué que les morts , & l'on s'apperçoit déjà qu'ils étoient louables. La prise de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production : mais depuis que mon étoile s'est cachée , & que ses influences m'ont manqué , mes talens se sont évanouis. Voilà bien des discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres , signée DULCINE'E ; & qu'il me fût permis de signer les miennes comme autrefois ; *El Cavallero de la triste figura* ; quelle joie !

Hasta la muerte , ne me peut-être défendu ; car il dépend de moi d'être toujours , comme je le serai sûrement , ou *Chevalier de la triste figure* , ou votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A L A M E S M E.

LE bon Air de Chelfey , & le repos de la Solitude , ne laissent douter ni de votre Santé , ni de la tranquillité de votre Ame. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe , écrite à un plus grand Philoso-

(1) Namur fut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

phe que lui. Il ne peut soutenir sa Philosophie plus long-temps : le souvenir de votre chagrin contre lui l'a démonté. Il espère néanmoins que son innocence & votre équité lui permettront de finir par *Tujo basta la muerte , El Cavallero de la triste figura.*

On m'a parlé d'un Moineau , le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il siffle , qu'il est privé au-delà de tout ce qu'on vit jamais , qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoutumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curiosité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit , hors la rareté de siffler , qu'on remit à une autre fois qu'il seroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit shillings : trop peu pour un Moineau-Rossignol , trop pour un Moineau simple , quelque privé qu'il soit.



A

MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIREMONT.

O N a fini la Campagne
Et de Flandre & d'Allemagne ;
Tout est en paix ; mais hélas !
Mon Héros ne revient pas.
Il faisoit toute ma joie :
De ce bon Thé qu'il m'envoie
Sans lui , je fais peu de cas ,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Et quand le Vin de Champagne ,
En tous lieux qui l'accompagne ,
Au Thé joindroit ses appas ,
Ma douloureuse tendresse
Me feroit dire sans cesse ,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Je sai , quand le Roi commande
Je sai qu'il faut demeurer ;
Que la peine la plus grande
Alors se doit endurer ;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans services ;

291 O E U V R E S D E M

Mais d'une commune voix ,
 On dit que c'est par ton choix ;
 Et que ton esprit de guerre
 Te retient en cette terre.
 Le respect des Officiers
 Est sans doute quelque chose ;
 Les soldats , les cavaliers ,
 Dont un Général dispose ;
 Les Magistrats les bourgeois ;
 Qui sont comme sous tes loix ;
 L'éternelle révérence
 Qu'on fait à son Excellence ;
 Peuvent bien flatter un cœur
 Destiné pour la Grandeur.
 Vous pourriez bien dire **ALTESSE** ;
 Dit l'Avocat de Duras ;
 D'où vient cette hardiesse

A vos Messieurs de Gand de ne la donner pas !

Laissons-le dans sa colere ,
 C'est un zèle qui doit plaire ,
 Et Dieu veuille que le mien
 Te plaise autant que le sien.

Songe à l'état déplorable
 De ta Cour inconsolable
 Qui soulageoit son destin .
 En te voyant le matin.
 Songe à des beautés divines
 Qui souhaitent ton retour ;

Tu

DE SAINT-EVREMOND. 193

Tu n'as là que des beguines
A qui porter ton Amour.
Toutes choses compensées,
Tourne vers nous tes pensées,
Et quitte Messieurs de Gand
Au plus tard le jour de l'An.

SUR LE MAL DES YEUX DE MADAME MAZARIN.

IL n'est qu'un Soleil dans les cieux,
Dont les astres soumis reconnoissent l'empire ;
Qu'avez-vous besoin de deux yeux ?
Un seul peut sous vos loix tout le monde réduire.
Les plus beaux qu'on vente aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des feux éteints cesseroient de paroître :
Pour établir l'égalité
De quelque autre visage avec votre beauté,
La nature devoit sans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'esprit sans les yeux étoit juge de nous !
Vous guérissez, le mal vous quite ;
Adieu mon prétendu mérite,
Quelqu'un dira, « vos Cheveux blancs,

Tome V.

R

« Ce triste ouvrage de vos ans,
 « Ne s'aperçoit point sans lumière ;
 « Et la nuit ne vous nuira guère
 Plus que le jour comme je croi.
 La nuit n'est plus faite pour moi ;
 Le jour on trouve peu son compte ;
 La nuit on trouveroit sa honte.

DES AVANTAGES. DE L'ANGLETERRE.

JE soutiens à Monsieur Chardin,
 Que jamais en sa compagnie
 La Princesse de Mingrelie (1)
 Ne mangea semblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée,
 De rage d'amour possédée
 Livrât au moderne Jason
 Tout l'Or de sa riche Toison ;

Elle n'eut pourtant à sa Table
 De tous les Phaisans de Colchos ;

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Chardin,

DE SAINT-EVRÉMOND. 195

Aucun dont le fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

Roche-guyon, Bène, Verfine,
Ne vantez plus votre Lapin !
Windsor en fournit la cuisine,
D'un fumet encore plus fin.

Oui, si je trouve en cette terre ;
Telle Perdrix dans la saison ;
Oui, je pardonne à l'Angleterre,
Tous ses Pâtés de Venaïson.

Je lui pardonne sa Poularde,
Malgré toute sa dureté ;
Et son Brawn (1) avec la moutarde,
Se verra toujours respecté.

Petit Cochon, Beurre & Corinthe,
Vous aurez la même faveur ;
Bien que j'aimasse mieux l'absynthe,
Que votre parfaite douceur.

Bon Dieux ! je vous rends mille grâces,
De m'avoir toujours préservé,

(1) Le Brawn est fait de la chair d'un Verrat engraisé
exprès, que l'on apprête d'une manière particulière.

Du goût de Canards & Beccasses,
Plus sauvage que relevé,

Tristes piseaux de marécage;
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Colieux, sur le rivage;
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majestueux Cignes,
Qui sur l'eau pouvez nous charmer;
Gardez, gardez-vous des cuifines,
Le faux goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Allouettes, & beccassines,
Est-il besoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre,
Par nos Huitres qu'on vante aux deux bouts de
la terre;
Par le Veau de Windsor, & le Mouton de Bath (1);
En faveur des Phaisans qui ne manquent jamais;

(1) Petite Ville dans le Comté de Somerset, fameuse non-seulement par la bonté de ses Bains & de ses Eaux Minérales; mais par son Mouton, ses Lapins, &c.

DE SAINT-EVREMOND. 197

Vieux amis du *Chrifmas*, *Mincepye*, & *Plompore-*
ge (1),

On vous laiffe jouir de votre privilège:

Plum-porridge, on consent à Noël de vous voir
Infecter les maifons de votre bouillon noir ;
Mais le *Chrifmas* fini, fongez à difparoître,
Et retournez à Sparte où l'on vous a vu naître (1).

Arrêtons ce difcours, & paffons des faux goûts
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous
Les Pays fortunés où regne l'abondance,
Demandent fur le goût un peu de complaifance ;
Pour ne manquer à rien,
Il faut louer leur goût, & contenter le fien.

Le foleil brûlera l'Italie & l'Efpagne ;
Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne ;
La Hollande verra fes commerces ceflés,
Par des monceaux de glace en fes Ports entaffés ;
Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature,
De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

(1) Le *Mincepye* eft une efèce de Pâté, & le *Plumporridge* une efèce de Soupe: on les mange régulièrement au *Chrifmas*; c'eft-à-dire, à Noël.

(2) Voyez *Plutarque* dans la Vie de Lycurgue, & *Athénée*.

Dans un Climat si doux nous n'avons de chaleurs ;
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les
Fleurs :

Laisant à l'étranger une ardeur incommode ,
Mais nécessaire aux Vins dont il nous accompagne.

Portugais , Espagnols , & François qu'êtes-vous ,
Que des hommes gagés à travailler pour nous ?
Dans chaque nation nous avons nos Domaines ,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs pei-
nes ;

Esclaves achetés , bûvant l'eau des ruisseaux
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Cô-
teaux.

Qu'on ne se plaigne point de l'air de l'Angle-
terre :

Où vit-on plus long - temps qu'on vit en cette
terre ?

On tombe doucement de l'automne à l'hiver ;
On voit sans y penser le printemps arriver :
D'une saison à l'autre un passage insensible ,
Rend ici de nos ans le cours long & paisible.

Ici nous ne souffrons aucune extrémité ;
Il gèle seulement pour boire frais l'été :

DE SAINTE-VERMOND. 199

Et ceux qui des CÔTEAUX (1) ont la froide
grimace,
Pour assommer leur Vin auroient trop peu de
glace.

Qui veut un Climat temperé,
Exemt d'ardeur & de froidure ;
Demeure où je suis demeuré,
Pour y vivre en repos jusqu'à la sépulture.

Finissons par un avantage,
Qui ne peut être contesté ;
C'est dans les hommes le courage ;
Et dans les femmes la beauté,

Anglois, N A M V A rend témoignage :
De votre inséparable fierté ;
S T O W A R T (2) ; monerez votre visage
Pour prouver l'autre vérité ;
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laissez l'autorité ;
Mais prenez le temps du Nage (3)
Hâtez-vous , le Soleil va prendre sa clarté.

(1) Voyez ci-dessus , page 151.

(2) Madame Stowart , ensuite Comtesse de Renelagh.

(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.

A U R O I ,
Sur la découverte de la Conspiration
de sa Personne. (1)

STANCES IRREGULIERES.

R E N D O N S grace à la Providence
 Qui nous a si bien conservés ;
 Par une divine assistance
 Nous vivons , puisque vous vivez.

Mais de fonder notre assurance
 Sur des miracles arrivés ,
 Ce seroit trop de confiance ;
 Nous devons , grand Roi , vous deve
 Même soin , même prévoyance ,
 Pour assurer des jours que le Ciel a sauvés.

A la grandeur de la Couronne
 Vous songez éternellement ;
 Mais au salut de la personne
 Qui la porte , pas un moment.

(1) En 1696.

Que sert une belle mémoire ?
N'être rien , avoir tout été ;
Héros de Roman & d'Histoire ,
Alors c'est même vanité.

A conduire un Dessen , toujours prudent & sage ;
A gouverner l'Etat , politique toujours ;
Mettez ces beaux talens pour vous-même en
usage :
Aurez-vous soin de tout excepté de vos jours ?

F R A G M E N T

SUR LE MESME SUJET.

POUR bien connoître l'importance de la vie du Roi , il faut considérer que l'Espagne a fondé sur lui la première espérance d'une ressource à ses malheurs ; que les ETATS lui ont donné le pouvoir qu'il a en Hollande , pour les avoir sauvés ; que les Confédérés lui ont établi comme un Empire dans la Confédération , par le besoin qu'ils ont eu de ses forces , & par la confiance qu'ils ont prise en sa vertu. On voyoit un Prince toujours disposé à entreprendre , tou-

jours prêt à exécuter ; capable de réussir dans les plus grands desseins par la conduite , de vaincre les plus grandes difficultés par la vigueur ; aussi modéré dans les prospérités , que ferme & constant dans les disgraces ; aimé & estimé dans son Armée , estimé & craint dans celle des ennemis : plus sensible à la gloire qu'à son intérêt particulier , plus touché de l'intérêt général que de la gloire.

L E T T R E

A

MONSIEUR BARBIN. (1)

JE vous suis fort obligé , Monsieur , de la bonne opinion que vous avez des bagatelles qui me sont échappées , & qu'on a la bonté de nommer O U V R A G E S. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles , telles qu'elles pourroient être , je ne manquerois pas de vous les envoyer ;

(1) Le fleur Barbin , Libraire de Paris , avoit écrit à M. de Saint-Evremond , pour le prier de lui envoyer ses Ouvrages ; ou du moins de lui marquer les Pièces qui étoient de lui , dans ce qu'on avoit imprimé sous son nom , &c.

la beauté de l'Impression les seroit valoir, Mais le peu d'esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses même qui sont nécessaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul intérêt, c'est de vivre. Vous me demandez que je vous fasse savoir les choses qui sont de moi dans les petites Pièces qu'on a imprimées sous mon nom. Il n'y en a presque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *grosses Cloches de Saint-Germain des Prez*, que *Luigi* admiroit (1) ne m'appartiennent sûrement pas. C'est la première Addition qui me vient dans l'esprit. LES CHARMES DE L'AMITIE; la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoiselle, les REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE, & quelques autres, dont il ne me souvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre: mais c'est faire un mauvais présent au lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine image d'un homme

(1) On avoit fourré cette sottise-ci dans les *REFLEXIONS SUR LES OPERA*: *Luigi* fut ravi d'entendre la première fois les *grosses cloches de Saint-Germain-des-Prez*.

164 - ŒUVRES DE M.

de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent ; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine : vous m'excuserez si je ne saurois vous donner une connoissance plus exacte de ce que vous me demandez.

E P I T A P H E

*De M. le Comte de GRAMMONT, (1)
avec le PORTRAIT de l'AUTEUR.*

PASSANT tu vois ici le Comte de Grammont,

Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond ;

Suivre CONDE' toute sa vie ,

Et courir les mêmes hazards

Qu'il couroit dans le champ de Mars ;

Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie ;

Veux-tu des talens pour la Cour ?

Ils égalent ceux de la guerre :

Faut-il du mérite en Amour ?

Qui fut plus galant sur la terre ?

(1) M. le Comte de Grammont étant revenu d'une dangereuse maladie, cela donna occasion à M. de Saint-Evremond de faire son EPITAPHE.

Railler , sans étr^e médisant ,
 Plaire , sans faire le *so* laisant ;
 Garder son même caractère ,
 Vieillard , Epoux , Galant , & Pere ;
 C'est le mérite du Héros
 Que je dépeins en peu de mots ,

Alloit-il souvent à Confesse ?
 Entendoit-il Vêpres , Sermon ?
 S'appliquoit-il à l'Oraison ?
 Il en laissoit le soin à la Comtesse.

Il peut revenir un Condé ,
 Il peut revenir un Turenne ;
 Un Comte de Grammont en vain est demandé ,
 La nature auroit trop de peine.

APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du
 Comte de Grammont , si tu as la curio-
 sité de connoître celui qui l'a faite , je t'en
 donnerai le Caractère. C'est un Philosophe
 également éloigné du superstitieux & de l'im-
 pie : un Voluptueux qui n'a pas moins d'a-
 version pour la débauche , que d'inclination
 pour les plaisirs ; un homme qui n'a jamais
 senti la nécessité , qui n'a jamais connu l'a-
 bondance. Il vit dans une condition méprisée

de ceux qui ont tout, envie de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font confister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation ; persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie : Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie ; croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature ; il ne se plaint point de la fortune. Il hait le crime ; il souffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de Livres, & charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement : il ne s'attache point aux Ecrits les plus savans pour acquérir la Science, mais aux plus sensés pour fortifier sa raison : tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût ; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'Amitié, & dans la Religion. En l'Amitié, plus constant qu'un Philosophe ; plus sincère qu'un jeune homme

DE SAINT-EVREMOND. 207
De bon naturel sans expérience : à l'égard de
la Religion;

De justice & de charité,
Beaucoup plus que de pénitence ;
Il compose sa piété :
Mettant en Dieu sa confiance ,
Espérant tout de sa bonté ;
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos , & sa félicité.

L E T T R E

A MADemoisELLE .

D E L' E N C L O S .

J'Ai reçu la seconde Lettre , que vous m'avez écrite , obligeante , agréable , spirituelle , où je reconnois les enjouemens de *Ninan* , & le bon sens de *Mademoiselle de l'Enclos*. Je savois comment la première a vécu ; vous m'apprenez de quelle manière vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce , & à désirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me trans-

porter en France , & vous y avez des agrémens , qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes , & je serois un ingrat , si je n'avouois moi-même , que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris , avec beaucoup de plaisir , que Monsieur le Comte de Grammont a recouvré sa première santé , & acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien ; il faut faire quelque chose de plus , & je n'attens que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un Pays , où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guère moins opposé à la mode qu'à la vertu : pécher , c'est ne savoir pas vivre , & choquer la bien-séance autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant , il faut être de plus mal-honnête homme , pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie , sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matière , où la conversion de Monsieur le Comte de Grammont m'a engagé : je la croi sincère & honnête. Il sied bien à un homme , qui n'est pas jeune , d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici ; au contraire , du souvenir de mes jeunes ans , de la mémoire de ma vivacité

passée

passée , je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge , c'est que l'espérance est perdue ; l'espérance , qui est la plus douce des passions , & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais , est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelquefois , pour entretenir une amitié , qui a résisté à la longueur du temps , à l'éloignement des lieux , & à la froideur ordinaire de la vieillesse. Ce dernier mot me regarde ; la nature commencera par vous , à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer Monsieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles services , & de savoir si Madame la Maréchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés ; on me l'a écrit il y a long-temps , mais je n'en suis pas trop assuré.



FRAGMENT D'UNE LETTRE
À MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS
& moi votre PHILOSOPHE; nous par-
tagions l'un & l'autre ces rares qualités;
présentement tout est pour vous, vous m'a-
vez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être
mort; & avoir dit en mourant ce que vous
avez dit dans l'agonie: *Comtesse, si vous n'y*
prenez garde, Dangeau vous escamotera ma
conversion (1). On parle de ce beau Dit dans
toutes les Cours de l'Europe ***.

(1) M. le Comte de Grammont étant malade;
le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du
Roi, pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu; le
Comte se tournant alors du côté de Madame la
Comtesse sa Femme, lui dit le bon mot dont M. de
Saint-Evremond le félicite.



SUR L'AMOUR DE LA VIE.
STANCES IRREGULIERES.

POUSSA' de son humeur guerrière ;
Un Prince étendra sa frontière ,
Par des travaux , par des faits éclatans ;
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes sur le Temps ;
C'est tout mon but, c'est toute mon envie ;

Qu'un autre vante son crédit ;
Ou sa valeur & sa conduite ;
Je ne connois plus de mérite ;
Que santé, bon goût, appétit.

La santé que le Ciel nous donne ;
Est le plus cher présent qui nous en soit venu ;
Un Roi quitteroit sa couronne.
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vécu.

Les discours que la Mort fait faire ,
Se pratiquent utilement ;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à son heure dernière ?
 Approche-t-on du monument ?
 Pour le Consolateur , ce n'est pas une affaire ;
 Un trépas en éloignement
 Fait une impression légère ;
 Mais le mieux consolé regarde tristement
 Le passage fâcheux autant que nécessaire.

On a beau lui représenter
 Les sottes vanités du Monde ;
 Rien ne sauroit l'en dégoûter :
 Des vrais biens dont le Ciel abonde
 Aucun ne sauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laisser prendre
 Le bonheur qu'on lui vient offrir
 A celui qui le fait entendre,
 Et fait si bien en discourir.

Un Pere de ma connoissance
 Prêchoit qu'il falloit tout souffrir ;
 Ne refuser croix , ni potence ,
 Etre toujours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre ,
 Par où le vent de Nord sur lui pouvoit venir ;

DE SAINT-EVREMOND. 213

H maudit mille fois le traître ,
Le malheureux qui l'avoit fait ouvrir ,

J'ai vu mourir plus d'une Sainte
Qui sentant la mortelle atteinte ,
Demandoit de bon cœur à Dieu ,
Quelque temps pour pleurer ses péchés en ce lieu ,

D'une vapeur simple & légère ,
Un célèbre Docteur croit mourir aujourd'hui ,
Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui ,
Au moment qu'il en fait sa plus grande misère .

J'ai vu souvent de braves gens
Exposer follement leur vie ;
Qui mourant avoient bien envie
De vivre sages & prudents .

Vivre près de cent ans est une belle chose ;
Il est certain respect que le long âge impose :
J'ai l'âge ; & du respect , en tout pays reçu ,
Je ne me suis pas aperçu .

Toute personne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux ;
C'est un beau poste dans le monde

{ 1 } Madame Mazarin .

XXIV . O E U V R E S D E M.
Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux

Sans besoin du secours de la Philosophie ;
Dont on fait trop d'honneur aux vieux Saint-Evre-
mond ;
Il seroit fort content s'il achevoit la vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont

L E T T R E
A MONSIEUR LE MARQUIS
D E S A I S S A C ,

Au nom de Madame la Duchesse
M A Z A R I N .

IL faut commencer ma Lettre par des re-
mercimens , & vous dire en peu de pa-
roles , que je vous suis extrêmement obligée
du soin que vous prenez de mes intérêts.
Cela mérite bien que je vous déclare avec
franchise les véritables sentimens que j'ai sur
mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toujours
eus ; c'est de pouvoir payer mes dettes , pour
avoir la liberté de sortir d'Angleterre. Voilà
mes intentions pour le retour. Si vous aviez

tu la curiosité de savoir l'état de mes affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été si mauvais qu'il est présentement. Je continue à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'est que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je sai bien qu'il ne tiendrait pas à vos diligences que je ne fusse soulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait, vous m'en laissez l'obligation, sans que j'en reçoive le soulagement.

L'Avocat de Monsieur Mazarin (1) manque de bonnes raisons : mais il répare la foiblesse de son discours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avouer qu'il est délicat en raillerie. Notre ami commun Monsieur de Saint-Evremond aime tant le ridicule, qu'il se plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne fait pas, dit-il, si l'Avocat a eû plus de plaisir de le donner, que lui de le recevoir; étant aussi ingénieusement tourné qu'il est.* Toute malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui est agréable, beau naturel, qui s'est maintenu dans sa pureté quatre-vingts-ans!

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je serai toute ma vie sensible à votre amitié, & reconnoissante des plaisirs que vous m'avez faits.

(1) M. Erard.

L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Vous m'avez commandé d'écrire à Monsieur de Saissac ; & j'ai écrit : vous m'avez commandé d'écrire *en Normand* ; je m'en suis si bien acquitté , que je défie Monsieur de Saissac de connoître si vous vous louez de ses diligences , ou si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des soins inutiles , quand vous pouviez attendre des effets de ses promesses. Mille complimens ; s'il vous plaît , à Monsieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit C O N C E R T est achevé : s'il le croit digne de son Cabinet , je le ferai copier , à ses dépens , s'entend. Je suis le premier Auteur en Prose , Vers , & Musique , qui se ruine en Copistes. Il faut que mes Ouvrages ne valent pas grand'chose.

A

A L A M E S M E.

LE Mouton de Windsor cède au Mouton de
 Bath ,
 C'est la décision d'Hortence ;
 Bath aura donc la préférence ,
 Windsor ne le sauroit disputer désormais :
 Et la chose en est si certaine ,
 Que Monsieur le Duc de Nevers
 Pourroit vous nommer dans ses Vers ,
 Des bons-goûts d'aujourd'hui, la Métropolitaine.

Votre Mouton sera donc servi à l'exclusion de tout autre. Mes dîners sont dîners d'avanture , qui ressemblent fort à ceux des Théatins , qui se mettent à table sans savoir s'ils auront de quoi manger. Ces repas de la Providence ne laissent pas quelquefois d'être bons , par le soin de ceux qui apportent. Si vous voulez du fruit , apportez-en : du vin , j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choses : les Conviés seront trop heureux de vous voir ; & moi le premier , qui mets tout mon bonheur dans une vûe si précieuse. Il ne pleut que PARODIES (1). La dernière que

(1) Après que le Roi Guillaume eut repris Na.
 Tome V.

je vous ai envoyée est peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proscrire* : vous savez assez les Anciens & les Modernes, pour entendre ce Dit-là, & en faire l'application.

mur en 1695. plusieurs personnes se divertirent en Angleterre, aussi-bien qu'en Hollande, à parodier l'Ode que M. Despréaux avoit faite sur la prise de cette Place par le Roi de France en 1692.



R E' P O N S E
AU PLAIDOYER
DE MONSIEUR ERARD,

*Pour Monsieur le Duc MAZARIN ,
contre Madame la Duchesse
son Epouse. (1)*

P R E' F A C E. (2)

IL n'est pas honnête d'entrer dans le secret des Familles ; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une Femme & un Mari. Mais puisque Monsieur Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand-Conseil, & Monsieur Erard, son Avocat, le faire imprimer, il n'étoit pas juste que le monde n'écoutât qu'une partie : & la REPONSE AU PLAID-

(1) On trouvera le PLAIDOYER de M. Erard dans le ME'LANGE CURIEUX des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond.

(2) Cette PRE'FACE n'est pas de M. de Saint-Evremond ; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle est d'ailleurs assez curieuse, on a jugé à propos de la conserver. Voyez la Vie de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1689.

DOYE' m'étant tombée entre les mains, j'ai crû le devoir donner au Public pour le faire Juge des raisons. J'espère qu'après les avoir examinées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre sort, & d'un autre Epoux.

Si Monsieur le Duc Mararin s'en étoit tenu aux froideurs, aux sécheresses, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret; espérant de le pouvoir ramener par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une dissipation qui ruinoit entièrement la Famille, elle a cherché des remèdes qui pussent conserver son bien, & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés, l'Autorité du Roi est intervenue, rien n'a pu persuader, rien n'a pu réduire Monsieur Mazarin: falloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausses révélations de l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Erard a soutenu avec autant d'injures que de calomnies: voici quelques passages du Plaidoyer, qui feront connoître l'esprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venues à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londre. Si Madame Mazarin, ajoute-t'il, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jacques), & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés; si elle avoit seulement eu les sentimens d'honneur, & de Religion qu'elle devoit avoir pris auprès d'eux; auroit-elle pu voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de notre Foi, établir sa tyrannie sur les débris de leur Trône légitime, & sur les ruines de la véritable Religion?

DE SAINT-EVREMOND: 221

Dans un autre endroit :

A moins qu'un beau zèle ne fit chercher à Madame Mazarin une glorieuse palme, & ne lui fit concevoir une sainte ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire servir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuser l'évasion & l'absence de Madame Mazarin..... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit ; mais avec tant de bassesse & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les révéler.

Et à la fin de son Plaidoyer :

Quelle excuse peut avoir à présent Madame Mazarin ? Le Prince d'Orange est-il son parent ? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Episcopaux, ces Trembleurs ; en un mot ces gens de toutes Religions, hormis la bonne, dont sa maison est remplie, sont-ils ses parens ?

Il faudroit transcrire le Plaidoyer, si on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieusement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloise.

Monsieur Mazarin ne sauroit nier qu'il n'ait fourni un sujet de séparation légitime : mais il se vante de n'avoir rien oublié pour procurer la réunion ; & il est certain qu'il en a envoyé même les Articles. Le premier, & sur quoi roulent presque tous les autres :

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de survenir, l'éclaircissement aussi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume ; modèle sur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de nos affaires domestiques : encore moins aux curieux

ce qu'il y a de plus secret ; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'est bien passé.

Monsieur Mazarin ne se contentant pas d'avoir réglé l'Epouse & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens qui fussent observés dans toutes ses Terres, sans considérer la Jurisdiction des Evêques, ni l'autorité des Gouverneurs. Il a commencé par les Affaires Ecclesiastiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces Articles sont imprimés, on en parlera en gros seulement.

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'est glissé, dit-il, beaucoup d'abus.

Il prescrit aux Curés leur devoir dans les Messes Paroissiales, & particulièrement dans les Prônes : Vêpres & Complices ne sont pas oubliées ; il touche légèrement le Sermon.

Passant de-là à quelques Régles pour les Séculars ; il veut qu'un Apoticaire ou son Garçon qui portera un Remède soit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer aux Rouet, à cause d'un exercice des doigts, & d'un mouvement du pied, qui peuvent donner des idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduisent les Moutons ; plus grande aux Bergers qui gardent les Chèvres

Pour les Pastres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'expédition ; après laquelle on procédera au payement, selon la taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes Terres en plusieurs Provinces, il y va lui-même pour faire observer ses Réglemens ;

DE SAINT-EVREMOND. 223

Et comme ils sont mal reçus par tous, il achete bien cherement l'obéissance à ses ordres. L'attirail de ses Confrairies, l'équipage de ses Dévots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Séculiers, feroient en Asie une Caravane assez nombreuse; Et ce n'est pas la manière de se ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela suffiroit pour justifier la séparation de Madame Mazarin; ne laissez pas d'entendre son Avocat.

R E P O N S E

A U P L A I D O Y E R

DE M. ERARD, &c. (1)

C'EST une chose assurée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de soutenir les grands mensonges. La vérité n'a besoin ni d'instructions, ni d'essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous : à moins que de corrompre son naturel, on est véritable. Jugez, Messieurs, combien il a fallu d'art, d'étude,

(1) Monsieur de Saint-Evremond fit cette RE'PONSE sur les Memoires que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1689.

d'exercice à Monsieur Erard, pour arriver à la perfection du talent qu'il s'est donné. Que de vérités déguisées, de suppositions, de faits inventés il a fallu, pour former la capacité de ce grand homme !

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier relais ; ce qu'il ne fit point : que Madame Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaisselle d'argent ; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, si vous en exceptez un simple Collier qu'elle portoit ordinairement en France ; dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Espagne, où elle ne fit que passer en pleine paix par la nécessité du voyage : qu'elle a scandalisé tous les Couvens où elle a été, quoiqu'on l'ait vûe chérie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieurs des Maisons où elle a vécu : que sa Pension en Angleterre a été donnée en conséquence d'un argent dû à Monsieur le Cardinal ; Dette, que les deux Rois ont toujours traitée de chimérique, & de ridicule : inventer cent faits de cette nature-là, déguiser, feindre, supposer, ont été comme les degrés par où M. Erard a monté à la hardiesse de son Eloge pour Monsieur le Duc, à l'impudence de ses calomnies contre Madame la Duchesse Mazarin.

DE SAINT-ÈVREMÔND. 225

Si tant de louanges, tant d'opprobres ne sont pas formés dans votre esprit, dites-nous, Monsieur Erard, qui a pû vous instruire des vertus de Monsieur Mazarin ? Est-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de si belles notions ? Qui vous a instruit des méchantes qualités de Madame Mazarin ? Est-ce à Paris, à Rome, à Vénise, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumières sur tous les deux ; & pour empêcher que vous ne tombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monsieur Mazarin se fait mépriser où il est, & où il n'est pas ; que Madame Mazarin est estimée par tout où elle a été, par tout où elle est.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obscurité passiez-vous la vie, pour ignorer comment se fit le mariage de Monsieur Mazarin ? Monsieur le Cardinal, au commencement de sa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtisans, pour en trouver un à son gré, digne d'épouser sa belle Nièce ; & capable de soutenir l'honneur de son nom. Comme il lui restoit encore quelque vigueur, il n'eut pas de peine à résister aux vertus qui se trouvoient avec peu de bien ; mais son mal augmentant tous les jours, & son jugement diminuant avec ses forces, il ne résista point à la fausse opinion qu'on avoit des richesses

de Monsieur Mazarin. Voilà, Monsieur Erard, voilà ce noble & glorieux choix de M. le Cardinal ; choix, à parler sérieusement, qui faillit à ruiner sa réputation, malgré tout le mérite de sa vie passée. Là, se perdit le respect des Courtisans ; là, les plus retenus se laissèrent aller aux railleries ; & des Ministres étrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne falloit plus compter sur son Eminence, après le mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque aversion que vous puissiez avoir pour les vérités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monsieur Mazarin. Vous ne sauriez avoir plus de répugnance pour les vérités, que j'en ai pour les mensonges ; cependant il m'a fallu écouter ceux que vous avez dits sur le sujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la mort de Monsieur le Cardinal, les Courtisans, qui ne connoissoient pas encore la délicatesse du goût du Roi, appréhenderent que Monsieur de Mazarin ne fût héritier de la faveur, comme des biens & du nom de son Eminence. On a ouï-dire à Monsieur de Turenne, que » s'il voyoit cette indignité-là, il quitteroit la France avec la même » facilité qu'il l'avoit quittée autrefois, pour » aller servir Monsieur le Prince ». Le Ma;

Maréchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le discernement de Sa Majesté, pour avoir été son Gouverneur, ne laissoit pas d'avoir ses appréhensions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit signalé à rendre ce mariage ridicule, fut allarmé: Mais Monsieur Mazarin, plus dans leurs intérêts que dans les siens, demeura seulement à la Cour autant de temps qu'il lui en falloit pour se décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conservé pour sa personne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans son temps le premier poste à la guerre, ne servît d'exemple à son fils pour s'y donner la plus grande considération. Monsieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laisser le monde dans cette erreur. Il renonça à la guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avouerez, Messieurs, que ce ne fut pas la chose la moins sage de sa vie.

Il ne lui restoit que trop de quoi se faire considérer. Les Charges, les Gouvernemens, les richesses, en quoi il surpassoit tous les sujets de l'Europe, lui attiroient assez de respect; mais il s'en défit, comme de choses superflues, en Philosophe; ou comme de vanités dangereuses au salut, en Chrétien. De quelque manière que ce fût, il ne se laissa

rien d'un amas si précieux à l'égard des hommes. De mille raretés , que l'opulence & la curiosité avoient amassées ; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës , de Tapisseries, il n'y eut rien qui ne fût défiguré (1), ou vendu :

(1) M. Mazarin , dans un transport de son fanatisme , mutila les Statues du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramassées de tous côtés avec des dépenses & des soins immenses. Voyez le *Faëtum pour Madame Mazarin* , &c. dans le *Mélange curieux des meilleures Pièces attribuées à M. de Saint-Evremond* , M. Ménage fit à cette occasion une Epigramme Latine qui n'a point vu le jour , & qui mérite d'être conservée. La voici.

Phœdiacas toto Statuas collegerat orbe

Cui paces fecit Julius , orbis Amor :

Et dudum has Juli servabat porticus ingens

Invidiosa tuis , Regia , porticibus.

Mancina conjux , hæres Armandus Juli ;

Dùm nullis testas vestibus esse videt :

Frangendas mandat famulo qua parte renellat

Ad venerem mentes posse movere putat.

Marmore frigidior , Statuis taciturnior ipsis

Horret ad hæc famulus jussaque dura fugit ,

Iratâ Armandus dextrâ capis ociùs ensẽ ,

Nec mora , quod fieri jusserat , ipse facit :

Ense , pedes Thetidis , Junonis brachia , dextram

DE SAINT-EVREMOND. 219

de toutes les Charges, Monsieur Mazarin n'en conserva aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alsace, où il savoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Messieurs, de vingt millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reste; & la seule raison qu'il en a donnée, c'est qu'en conscience il ne pouvoit pas garder des biens mal acquis. ~~Us~~ n'étoient pas *mal acquis*, Messieurs; ils ne l'étoient pas: la Couronne défenduë contre tant de forces au-dedans, & tant de puissance au dehors, en avoit fait l'acquisition, que la justice & la libéralité du Roi ont confirmée; mais ces avantages-là ont été aussi mal laissés, que mal gardés. La mémoire de Monsieur le Cardinal est responsable du mauvais choix qu'il fit de Monsieur Mazarin; & Monsieur Mazarin, du méchant usage qu'il a fait de ces grands biens.

Épargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long discours sur cette dissipation: épargnons à Monsieur Maza-

Palladis, & totam dedecoras Venerem;

Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miscet,

Non parcit formæ, parve Cupido, tua.

Et tu privignum Phædra, Mancina, movere

Quæ potes, Armandi ad testâ redire velis ?



rin le honteux souvenir de la manière dont il à tout dissipé. Triste condition à Madame Mazarin d'avoir à souffrir la dissipation de ses richesses; plus triste d'avoir toujours le dissipateur devant les yeux ! Voilà comment se passaient les malheureuses journées de Madamne Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne se refuse pas aux misérables, pour suspendre le sentiment de leurs maux; mais ce soulagement n'étoit point pour elle. A peine ses beaux yeux étoient fermés, que Monsieur Mazarin, qui avoit le Diable présent à sa noire imagination, que cet aimable Epoux éveilloit sa bien-aimée pour lui faire part..... vous ne devineriez jamais, Messieurs; pour lui faire part de ses Visions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans son lit. Sa Majesté fut traitée plus obligeamment : elle eut la confiance des Révélations, des lumières divines que le commerce ordinaire de Monsieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde est pleinement informé des révélations; & puisque Monsieur l'Avocat a tant fait valoir la dévotion qui a mérité cette grace, je vous supplie, Messieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets, ils sont singuliers & dignes de votre attention.

DE SAINT-EVREMOND. 231

Dans le temps que Monsieur Mazarin recherchoit Mademoiselle Horrence , il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monsieur de Fréjus (1) , à condition qu'il le serviroit dans ce mariage , qu'avec raison il sollicitoit si ardemment. Le Mariage se fit , où Monsieur de Fréjus eut beaucoup de part : mais comme il n'étoit ni facile , ni honnête à un Prélat de se faire payer d'une promesse de cette nature-là , il la rendit à Monsieur Mazarin , se fiant plus à sa parole qu'à son Billet. Quelque temps après cette générosité , Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent , pour l'établissement de ses neveux , & en demanda à Monsieur Mazarin , qui faisant violence à son bon naturel , refusa de le payer ; instruit par son Directeur , qu'acheter le Sacrement de mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui , que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez , Messieurs , la bonne & délicate conscience de Monsieur Mazarin : Monsieur de Fréjus , tout Evêque qu'il étoit , eût reçu l'argent sans avoir égard à la Simonie ; Monsieur Mazarin simplement Laïque , fit scrupule de le donner , & religieusement ne le donna pas !

Voici un autre exemple qui confirmera l'o-

(1) Zongi Ondedei , Evêque de Fréjus , créature du Cardinal Mazarin.

pinion qu'on a de sa piété. Monsieur Mazarin avoit un Procès très-important, dont il pouvoit sortir avec avantage par accommodement ; il répondit à ceux qui le proposoient, que *notre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix ; que les controverses, les disputes, les procès étoient de Droit divin, & les accommodemens d'invention humaine : que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais pensé aux Arbitres ; ainsi qu'il étoit résolu de plaider toute sa vie, & de ne s'accommoder jamais ; parole, qu'il a chrétiennement gardée, & qu'il gardera toujours.*

La pudeur ne me permet pas, Messieurs, de vous expliquer le sujet de son Voyage en Dauphiné, pour consulter Monsieur de Grenoble : je vous dirai seulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de conscience si extraordinaire, ni d'un scrupule si tendre & si délicat (1).

(1) Après ces mots : *ni d'un scrupule si tendre & si délicat*, M. de Saint-Evremond avoit ajouté à la marge de mon Exemplaire : *Il n'eut pas moins d'horreur de l'inceste, qu'il en avoit eu de la simonie : Cas de conscience, inconnu jusqu'alors aux Casuistes les plus éclairés* : ensuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. Et en effet, comme on plaide ici la Cause de Madame Mazarin devant ses Juges, il n'étoit guères possible d'expliquer ce nouveau genre d'inceste ; mais, peut-être, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un

Mais

DE SAINT-EVREMOND 233

Mais voici le chef-d'œuvre de Monsieur Mazarin en dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de Richelieu, avec défense expresse à la nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis , pour lui faire succer au lieu de lait , le saint usage des mortifications & des jeûnes.

Voilà , Messieurs , la dévotion de Monsieur Mazarin , dont son Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge ; Dévotion , qui sert aux Réfugiés pour s'opiniâtrer dans leur créance : mais les Catholiques se moquent aussi bien

Commentaire. Voici donc le fait en deux mots. Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de M. Mazarin, celui-ci se ressouvint qu'étant jeune, il avoit eu des habitudes de non-conformité avec le Duc de Richelieu son pere, & s'imagina que leurs enfans se trouvoient par-là dans un degré de consanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouser. C'est sur un Cas de conscience si singulier, qu'il alla consulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trappe, &c. Mais sa fille n'attendit pas que ses doutes fussent éclaircis. *Le Marquis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny au Comte de Buffry dans une Lettre du 23. Décembre 1682. *a enlevé Mademoiselle de Mazarin. Elle court avec son Amant, qui, je croi, est son Mari, pendant que son Pere va consulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier sa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme !* Voyez les LETTRES du Comte de Buffry Rabutin : Tome IV. p. m. 173.

Tome V.

V

qu'eux d'une piété ridicule ; & vous, Messieurs, qui en avez une si solide, ne la désapprouvez pas moins que les Protestans.

Le premier malheur de l'homme ; c'est d'être privé du sens, dont il a besoin dans la société humaine : le second, c'est d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux calamités se sont trouvées pleinement dans le mariage infortuné de Monsieur & de Madame Mazarin. Monsieur Mazarin a de sa nature un éloignement si grand de la raison, qu'il lui est comme impossible d'être jamais raisonnable : seule excuse que ses amis, s'il en a, pourroient nous donner de sa conduite. Madame Mazarin a reçu de sa mauvaise fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort, n'est pas plus cruel que celui du sage lié nécessairement avec son contraire ; & c'est la cruauté que Madame Mazarin a été obligée de souffrir pendant cinq ans. Obsédée le jour, effrayée la nuit ; fatiguée de voyages sur voyages faits mal-à-propos ; assujettie à des ordres extravagans & tyranniques ; ne voyant que des observateurs, ou des ennemis ; & ce qui est le pire dans les conditions infortunées, malheureuse sans consolation. Toute autre se seroit défendue de l'oppression, par une résistance déclarée : Madame Mazarin voulut échapper seulement à ses

malheurs , & aller chercher au lieu de sa naissance avec ses Parens , la sûreté , & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome , on l'a vûe honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre & de grand; revenue en France , elle obtint du Roi une Pension pour subsister , & un Officier de ses Gardes pour la conduire sûrement hors du Royaume , où elle ne pouvoit , ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations , elle établit sa retraite à Chamberry , où elle passa trois ans tranquillement dans les Réflexions & dans l'étude ; au bout desquels elle vint en Angleterre , par la permission de Sa Majesté. Tout le monde fait la considération que le Roi Charles & le Roi Jacques ont eu pour elle : tout le monde fait les graces qu'elle en a reçues ; graces purement attachées à sa personne , sans aucune relation à la dette de Monsieur le Cardinal. C'est donc aux seuls bienfaits de leurs Majestés que Madame Mazarin a dû les moyens de subsister ; car son Epoux , aussi juste & charitable que dévot , lui a fait ôter la Pension que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agissiez peu chrétiennement , Monsieur Mazarin , vous qui ne parlez que de l'E V A N G I L E ! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal ; vous laissez

mourir de faim une femme qui vous a apporté plus de bien en mariage , que toutes les Reines de l'Europe ensemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait ; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une persécution en attire une autre ; par une humeur qui s'aigrit , par un esprit qui s'irrite en faisant le mal , vous augmentez la persécution à mesure que vous persécutez. N'étoit-ce pas assez de laisser Madame Mazarin sans aucun bien pendant votre vie ? Falloit-il songer à la rendre misérable après votre mort ? Falloit-il chercher des précautions contre la fin de ses malheurs , quand vous ne serez plus en état d'en pouvoir jouir.

Ne pensez pas qu'il suffise à votre Avocat d'avoir toujours à la bouche , *l'auguste & vénérable nom d'Epoux , le sacré nœud de Mariage ; le lien de la Société Civile :* nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux ; nous avons ses méchantes qualités contre ses belles & magnifiques expressions. Notre premier engagement est à la Raison , à la Justice , à l'Humanité ; & la qualité d'Epoux ne dispense point d'une obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant , injuste , inhumain , il devient TYRAN , d'Epoux qu'il étoit , & rompt la Société con-

tractée avec sa femme. De droit la séparation est faite : les Juges ne la font pas ; ils la font valoir seulement dans le public par une solennelle déclaration. Or que Monsieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce divorce , il n'y a personne qui en puisse douter. Son humeur , son procédé , sa conduite ; toutes ses actions le prouvent. La difficulté seroit d'en trouver une qui ne la prouvât pas ; & Monsieur Erard a beau la chercher , Messieurs , il ne la trouvera point. Il dira que Monsieur Mazarin est dévot ; je l'avoue : mais sa dévotion fait honte aux plus gens de bien : il dira qu'il jeûne , qu'il se mortifie ; il est certain : mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur , que son austérité ne lui fait de peine. S'abstenir de nuire , s'empêcher de faire du mal , seroit une abstinence agréable à Dieu , & utile aux hommes. Mais la mortification de Monsieur Mazarin en seroit trop grande , & sans une grace extraordinaire du Ciel , il ne la pratiquera jamais.

Monsieur Erard descendra peut-être de la Religion à la Morale , & parlera de sa libéralité ; nous opposerons son avarice en toutes les choses honnêtes , à sa prodigalité en ce qui n'est pas permis. Pour mieux dire , il ne donne point , il dissipe ; il ôte à sa femme , à ses enfans ce qu'il abandonne aux étrangers.

Les vertus changeroient de nature entre ses mains , & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Messieurs, que nous eussions besoin de faux vices, comme en *M. Erard* de fausses vertus ! Pour notre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voisins ; des inimitiés sans retour avec les Proches ; un traitement tyrannique aux Enfans ; une persécution éternelle à la femme , sont les funestes & incontestables preuves de ce que nous soutenons.

Pour Monsieur Erard , après avoir négligé toutes vérités comme basses , grossières , indignes de la délicatesse de son esprit ; après avoir usé sa belle imagination à inventer & à feindre ; à donner la couleur des vertus aux vices , l'apparence de vices aux vertus ; rebuté enfin du mauvais succès de ses artifices , il a recours à des Loix éteintes , dont il veut rétablir l'autorité ; il a recours à la vieille & ridicule nouvelle de Justinien : belle ressource à un Avocat de si grande réputation !

La voici, Messieurs , cette Loi menaçante & redoutable à la Société humaine ; cette nouvelle qui ôte aux honnêtes-gens la plus douce consolation de la vie , par la punition d'un commerce tout raisonnable , & tout innocent :

Si une femme mange avec des hommes , sans

la permission de son mari , elle déchoit de ses Droits ; elle n'a plus de part à ses Conventions matrimoniales.

Heureusement la nouvelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit présentement : il n'y auroit point de femmes aux Pays-Bas , en France & en Angleterre , qui ne perdissent leur Dot , si la bonne Loi avoit conservé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande connoissance de l'Antiquité , Monsieur Erard ne nous ait menés du temps de Justinien à celui de Romulus , où les maris & les peres ne revenoient jamais à la maison sans baiser leurs femmes & leurs filles , pour sentir à leur haleine si elles avoient bû du vin ; & en ce cas , on punissoit le mal que le vin pouvoit causer , encore que le mal ne fût pas fait.

J'avoue que les Loix autorisent fort les Maris , mais il n'y avoit pas de MAZARINS lorsqu'on les fit : s'il y en avoit eu , toute l'autorité seroit du côté des femmes. La raison des Anciens a fait des Loix justes , ou nécessaires pour régler leur temps ; la vôtre , Messieurs , ne perd rien de ses droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'est à vous qu'il appartient de juger souverainement , & par vos propres lumières , de nos intérêts.

Les Maris seroient trop heureux ; si l'entêtement de Monsieur Erard étoit suivi ; les

femmes trop malheureuses , s'il avoit quelque influence sur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excusé de toutes fautes ; justifié de tout crime , pour être loué de tous défauts. Il ne faudroit qu'être femme pour être condamnée ; innocente , pour être méprisée avec du mérite , décriée avec de l'honnêteté. Que Monsieur Mazarin gâte ; ruine , dissipe tout ; il en est le maître ; c'est le mari : que Madame Mazarin soit laissée dans la nécessité ; qu'on l'abandonne à la misère , à la tyrannie des Créanciers ; quel droit a-t-elle de se plaindre de Monsieur Mazarin , dit son Avocat ? c'est sa femme. Aussi-tôt une coutume des Grecs , une Loi des Romains , quelque Nouvelle de Justinien , viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des hommes sans la permission de Monsieur Mazarin ; elle perd sa dot ; elle perd ses Conventions matrimoniales ; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Modérez-vous , Monsieur Erard , modérez-vous , autrement je formerai votre caractère , de ce qu'a dit Salluste dans l'Eloge de Catilina ; ELOQUENTIA SATIS , SAPIENTIA PARUM : *Assez d'éloquence , peu de sens.*

Venons à la révolution extraordinaire , dont l'image ne se présente point à l'esprit sans l'étonner : c'est-là , dit Monsieur Erard , que Madame Mazarin devoit sortir d'Angleterre ;

d'Angleterre ; & là - dessus il exagère la honte d'y demeurer , après que la Reine , à qui elle avoit l'honneur d'appartenir , en étoit sortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon , & Madame Mazarin n'eussent accompagné la Reine avec plaisir ; mais le secret de quitter son Royaume étoit si important , qu'elle ne le communiqua à personne : ainsi les Dames furent laissées par nécessité dans un trouble , que la seule présence du nouveau Prince put appaiser. Depuis ce temps-là , il n'a pas été possible à Madame Mazarin de quitter un Pays , où ses Créanciers la tiennent comme assiégée ; où proprement Monsieur Mazarin la retient , l'ayant obligée à contracter des dettes inévitables , qu'il ne veut pas payer. Il demande , avec cet empire de mari , si cher à son Avocat , qu'elle retourne à Paris , & il en nécessite l'éloignement ; il entretient la séparation dont il se plaint. Il semble vouloir la personne , & ne veut en effet que le bien , pour en achever la dissipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chasser Madame Mazarin , je l'avoue ; mais elle n'a pas eu besoin d'implorer la protection du Roi qui régné ; sa justice a prévenu la grâce qu'elle eût été obligée de demander,

Mais dites-moi , Monsieur l'Avocat ; qui vous a poussé à déclamer si injurieusement

contre ce Roi ? Vous le nommez le Destructeur de notre foi bien mal-à-propos. Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire votre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la gloire ; un Prince si éclairé, connoît le grand mérite par tout où il est. Ses lumières & ses affections ne sont pas toujours concertées ; être généreux dans l'infortune de son Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux vertus de son ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin ; il ne me reste à la justifier que de trois accusations, qui ne me feront pas beaucoup de peine. La première, c'est qu'il y a chez elle une *Banque* ; la seconde, qu'elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* ; la troisième, qu'elle converse avec des Mylords.

Ecoutez Messieurs, écoutez tonner votre Orateur. Jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philippe ; que l'Erard des François lance les siens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une *Banque* chez elle ; quel dérèglement ! une *Bassette* en sa maison ; quelle honte ! Elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* ; quelle impiété à une Catholique ! à la femme de Monsieur Mazarin, appliqué sans relâche au bien des Congrèga-

tions & des Confrairies ! Elle parle à des *My-lords* ; quelle dépravation de mœurs ! *O Tempora ! O Mores !*

Revenez , Monsieur l'Orateur , de la chaleur de votre éloquence au sang froid. Les grands Génies sont sujets à l'emportement ; permettez-vous un peu d'attention ; donnez-vous le loisir de considérer un peu les choses. Pensez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuses , s'il y en eût jamais ; que la Reine Catherine , la Reine Marie qui est en France , que la Reine regnante en Angleterre , que la Princesse sa sœur , qui a tant de régularité ; pensez-vous qu'elles eussent eu des Bassettes publiques à la Cour , si la Bassette n'étoit pas un divertissement honnête , un jeu innocent ?

L'accusation de voir des *Episcopaux* & des *Presbyteriens* est ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londres des Protestans ; c'est la même chose que reprocher à un Protestant qui seroit à Rome , d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Protestans en Angleterre , n'y en a-t-il pas davantage à les épouser ? Cependant une fille de France , & une Infante de Portugal , n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans , leurs Dames d'Honneur étoient Protestans. La Reine Marie avoit ses principaux Officiers de cette Religion-là : comment est-ce que

Madame Mazarin eût pû aller à la Cour sans les voir ? Les yeux de la Reine s'en accommodoient , pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offensés ? Mais si jamais zèle pour la Religion Catholique s'est signalé , ç'a été celui du Roi Jacques , & de la Reine Marie ; ces Princes véritablement zélés , n'ont pas laissé de se faire couronner à Westminster , de prier avec les Evêques , & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Cantorberi. La Société a des loix indispensables , des loix également ennemies de l'impiété , & des difficultés scrupuleuses.

Enfin , nous voici arrivés aux MYLORDS ; aussi peu connus de Monsieur Erard , que les *Bachas* & les *Mandarins*. Je lui apprendrai que les MYLORDS sont les Pairs du Royaume d'Angleterre , les sujets les plus considérables de la Nation. Madame Mazarin avouera qu'elle en connoît beaucoup , qu'on estime autant par leur mérite , qu'on les considère par leur rang & leur dignité ; elle avouera qu'elle en a reçu de grands services en des temps fâcheux , & de grandes assistances dans ses besoins. Après cette confession , il me semble que j'entends Monsieur Erard s'écrier ; *Quelle dépravation de mœurs ! O T E M P O R A ! O M O R E S !* Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raison : O

INEPTIAM INAUDITAM ! *O Impertinence inouïe ! Sotise achevée !*

Eh quoi ! Messieurs , il sera permis à Monsieur Mazarin de deshonorer dans tous les villages le nom qu'il porte : il lui sera permis de régler l'honnêteté nécessaire à conduire les moutons ; d'ordonner le juste paiement dû aux Pastres , pour les expéditions de leurs Taureaux ; de prescrire la bien-séance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement ? il lui sera permis de défendre aux femmes de tirer les Vaches , & de filer au Rouet ; & Monsieur l'Orateur ne pourra souffrir que Madame Mazarin soutienne la dignité de son Nom dans toutes les Cours , & chez toutes les Nations où elle se trouve ?

Vous êtes éloquent , Monsieur Erard , vous parlez bien : mais les choses déraisonnables dites éloquemment , ne font aucune impression sur un bon esprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec son mari , pour entrer dans la Congrégation des Bergers , des Pastres , des Garçons d'Apoticaire ; qu'elle retourne avec Monsieur Mazarin , pour trouver de nouveaux REGLEMENS sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer ; c'est ce que toutes vos belles paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguiez devant un peuple igno-

rant, vous pourriez l'éblouir ou l'émouvoir ; mais, pour votre malheur, vous avez affaire à des Juges éclairés, à des hommes sages, précautionnés contre toutes les fausses lumières & contre toutes les vaines exagérations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame Mazarin parussent devant vous à une Audience. Vous liriez leur séparation sur leurs visages. Tous les traits de Monsieur Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroit ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impostures de Monsieur Erard. Le Ciel les a déjà séparés par la contrariété des humeurs ; par l'opposition des esprits ; par les bonnes & les mauvaises inclinations ; par la noblesse des sentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre : la Nature les a séparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins délicieux à la vûe. Un Astre funeste avoit fait des Nœuds infortunés, dont la raison de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainsi, Messieurs, vous avez la cause du Ciel, de la nature, de la raison, soumise à vos jugemens. Que votre sagesse donne la dernière forme à ce grand ouvrage, qu'elle assure cette séparation pour jamais ; & qu'ôtant à Monsieur Mazarin l'administration de ses biens, elle sauve aux enfans le peu qui reste de l'amas prodigieux qu'il a dissipé.

R E G L E M E N S

D E

MONSIEUR LE DUC

M A Z A R I N.

N Ous, Mazarin le Pieux ;
Et le Député des Cieux
Pour les Villages de France ;
A tous nous faisons savoir :
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à notre prudence,
Nous avons formé des Loix,
Dont ne prendront connoissance
Evêques, Papes, ni Rois.

» Qu'un bon Apoticaire en qui chacun se fie,
» Ait ses provisions de tout médicament,
» Potions, cordiaux, pour chaque maladie ;
» Portez par un Garçon habillé décemment ;

» Qu'un Patient discret tourne avec modestie
» Ce que je ne saurois nommer modestement,
» Si d'un air précieux je ne dis, la Partie

X iij

» Où le bouillon des sœurs est donné proprement ;

- » Le Pasteur ajustera dans la verte prairie
- » De vaches & taureaux l'utile Accouplement ;
- » Mais de peur que son ame en demeure sâlie ,
- » Ou l'appétit du moins ému brutalement ,
- » Il doit fermer les yeux aux temps de la saillie ;
- » Et quand le coup est fait demander son paiement ,

- » La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie ;
- » Mènera ses moutons aux champs innocemment ;
- » Et le Berger , contraire aux Bergers d'Italie ,
- » Ses chèvres gardera toujours honnêtement .

- » De flûtes , chalumeaux de champêtre harmonie ,
- » De chanson aux échos dite amoureusement ,
- » De danses sous l'ormeau , soit la mode abolie ;
- » De tous plaisirs , ôtez le Procès seulement ,
- » (Car quel Saint peut quitter sa passion chérie !)
- » De tous plaisirs soit fait un prompt retranchement ,

» Et d'ennis vertueux l'habitude établie ,



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

QUAND Monsieur le Comte de Grammont m'accuse de n'avoir pas fait de réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été bûe solennellement par Madame Mazarin, par Mylord Montaigu, même sans rancune par son Philosophe, si la compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire : un homme aussi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit besoin pour cette solemnité-là ? Un Galant auroit pu s'excuser autrefois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en Vin que sa maîtresse : mais depuis que les Dames prennent du Tabac ; qu'elles vendent leurs bagues pour acheter des Tabatieres ; qu'elles font leurs agréments de boire & de manger de bonne grace ; comment rétablir l'honneur de son intelligence, à moins que de

250 O E U V R E S D E M
comprendre & de suivre notre première in-
tention ? Cependant , rien ne m'empêchera de
lui donner une partie des louanges qui lui
sont dûes.

Quand on trouve aux jeunes-gens
Les chagrins de la Vieillesse,
Qu'ils sont mornes & pésans,
Qu'ils ont un air de tristesse ;
Le Comte a sur ses vieux ans
Tous les goûts de la Jeunesse.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ses derniers jours
Les plus beaux jours de sa vie.

Apostille de Madame MAZARIN

» Monsieur de Saint-Evremond écrit pour
» lui & pour moi : j'ai les mêmes intentions.
» Je croi que vous aurez l'intelligence plus
» fine que vous n'avez eu à l'autre Lettre que
» vous a écrite.



B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

TROIS mots de votre Lettre valent trois volumes : *Je ne me suis jamais mieux portée : je n'ai jamais été plus belle.* Je suis ravi de ce qui regarde la santé ; je ne suis pas surpris de ce que vous dites de la beauté ; vous ne nous apprenez rien. Il est vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne sauroit exprimer. J'en étois si pénétré que je n'ai pu m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. *Jamais, ont-ils dit, confiance n'a été si noble, si juste, & si bien fondée.* Mylord Sunderland a ajouté, que tous les Dits des anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'absence ; mouton de Bath, lapins, douceurs dans les

(1) Ensuite Duc de Buckingham & Normanby.

Lettres ; quelques chagrins que j'aie à effuyer
sur mon inquiétude , sur mes chiens , & les
oiseaux , à votre retour , je ne laisse pas de
le désirer passionnément. Mylord Montaigu
s'attend d'être averti du bienheureux jour de
votre passage.

A LA MESME

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poste
fût arrivée , pour vous mander quelque
nouvelle : mon impatience ne peut souffrir
aucun retardement ; il faut que j'apprenne
des nouvelles de votre santé par vous même.
Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les
Anciens commençoient les leurs ; *si vous*
vous portez bien , je me porte bien ; le bon état
où vous êtes peut bien me soulager dans le
méchant où je suis ; mais qu'il ait la vertu
de me donner autant de santé que vous en
avez ;

Ah ! c'est un influence ;
Bel astre de mes jours ,
Dont mon expérience
Ignore le secours !
Vous voir à table , & vous entendre ;
A quelque chose de bien doux ;

DE SAINT-EVREMOND. 25.

C'est le plus grand plaisir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre ;
Mais ayez à votre logis ,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'anis ;

Hasta la Muerta

A LA M E S M E.

VOTRE Lettre, Madame, vaut mieux
que tout ce que je vous ai écrit. L'Or-
thographe n'est que trop exacte : il n'est pas
de la dignité d'une personne si considérable
de bien orthographier. Il faut laisser cela aux
Auteurs, que je défie de placer une ARCA-
BONNE & un AMADIS, si bien que vous avez
fait. Vous pouvez être Arcabonne ; un peu
moins méchante ; mais plus capable d'en-
chanter le monde, que celle de vos Ama-
dis. Le personnage d'Amadis me convient
par la pénitence que votre éloignement me
fait faire.

Mais l'Inconnu si généreux

Qui ne parut que trop aimable,

Dont il revient sans cesse une image agréable ;

Hélas ! ne convient point au Vieillard malheu-
reux.

LES DOUCEURS DE LA VIE
D'UN VIEILLARD,
STANCES IRREGULIERES,

CH O I X d'agréable compagnie
Que j'ai chéri toute ma vie ;
Mets exquis , vins délicieux ,
Mêlez-vous au plaisir que donnent de beaux yeux

Pourquoi ces Huîtres , ce Visage ,
Ces bons Mets , ces excellens Vins ;
Et ces Attraits plus que divins ?
Pourquoi cet étrange assemblage ?
Je rendrai vos esprits contents ;
C'est que les Iris de ce temps
Sont propres à plus d'un usage ;
Les attraits furent leur partage ;
Et maintenant leur vanité
Est pour le goût comme pour la beauté.

Le Dieu qui donne de la tendresse (1) ;
En recevroit de leurs appas ;
Le Dieu qui donne l'allegresse (2) ;

{ 1 } L'Amour,
{ 2 } Bacchus.

DE SAINT-EVRÉMOND. 253

Les rend de son humeur à l'heure du repas,

De vieux restes de la nature,
Par une flatteuse imposture,
Voudroient quelquefois m'animer
A passer les bornes d'aimer.

Est-ce à vous, nature importune,
De songer à bonne fortune?
Considérez mieux le danger
Qui suivroit l'heure du Berger:

Mais contre vous, petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes intérêts:
Vous ne verrez que des cruelles;
Et je me sauverai par elles
De vos appétits indiscrets,

Choix d'agréable Compagnie,
Plaisir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
Fattens de vous la douceur de ma vie,



LE CONCERT DE CHELSEY;

*Sur le bruit qui avoit couru de la mort
de M. le Duc MAZARIN.*

LISIS, HORTENCE, DAMON;

LISIS, un dessus;

SI vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux!

Le Bas dessus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revpir, de revoir vos beaux yeux!

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence,
Votre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France!

Hélas! quel caprice du sort

Tenoit ma vie attachée à la sienne;

Hélas! quand on vouloit sa mort;

Sans y penser on desiroit la miènnne!

HORTENCE!

DE SAINT-EVREMOND. 257

H O R T E N C E.

Je pars, s'il est bien vrai, qu'il ait perdu le jour ;
Mais soyez assuré, Lifis, de mon retour.

L I S I S.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie !
Que la juste douleur du départ a ravie !

Vous partez, vous quittez ces lieux ;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux ?

Une Basse.

Vous partez, vous quittez ces lieux ;

Un Bas dessus.

Vous partez, vous quittez ces lieux ;

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux ?

D A M O N *entre.*

Je reviens vous dire, belle Hortence ;
Que votre Epoux est en pleine santé ;
Pour vous, Lifis, soyez en sûreté
Contre les maux que peut faire l'absence.

H O R T E N C E.

Peut-être que par son trépas ;
J'aurois eu beaucoup d'embarras ;

D A M O N.

Bien souvent ce que l'on souhaite
S'il est obtenu ne plaît pas ;
Et souvent en ce qu'on rejette
On devrait trouver des appas.

H O R T E N C E.

Une Femme sage & discrète
 Sans se louer, ni se plaindre du sort;
 Quand elle apprend que son Epoux est mort;
 Dit au Seigneur: *Ta volonté Sois faite....*

D A M O N.

Et goûte dans le fond du cœur
 De son nouvel état la secrète douceur.

H O R T E N C E.

Ce plaisir déclaré choque la bienfiance;
 Suffit de la soumission
 Aux ordres de la Providence;
 La joie a trop d'émotion:
 Mais j'aurois eu l'obéissance
 Que nous devons au Ciel en cette occasion.

D A M O N.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il
 fasse,

On obéit de bonne grace.

L I S I S.

Mais que dit-on de son Epoux;
 Damon?

D A M O N.

Le bruit est parmi nous;
 Qu'il vit, qu'il a sauvé sa vie
 Par miracle d'un incendie.

L I S I S.

S'il n'est sauvé, c'est fait de moi,

DE SAINT-EVREMOND. 259

S'il ne périt, elle est perdue ;

Etrange état où je me voi !

S'il faut que son absence, ou son malheur me tue !

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien.

Une Basse.

Non, non, ne craignons rien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien.

LE CHOEUR.

Non, non, ne craignons rien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien ;

Non, non, ne craignons rien ;

Si ce n'est qu'il se porte bien.



B I L L E T

A

MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

VOTRE Lettre seule eût suffi : une Lettre & d'excellent Vin (1) est trop pour la reconnoissance d'un Philosophe, qui n'a que de la raison & de la sagesse à offrir ; choses ennuyeuses , & qui ne sont d'aucun usage pour ceux qui conservent encore le goût des plaisirs. Il faudroit d'ailleurs être bien présomptueux , pour offrir de la raison & de la sagesse à celui qui donne un exemple de courage aux Philosophes , & un exemple de vie aux Courtisans.

(1) Du Vin de Bourgne.



B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monsieur Villiers, qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner Lundi chez vous à Chelsey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant ouï dire que vous viendriez à Londre. J'envoie savoir ou la vérité, ou la méprise de la chose, pour me conformer à vos intentions, & les faire savoir à Monsieur Villiers. Moyse m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle manière, que de huit cens femmes ou maîtresses de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de votre esprit, de votre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il est le maître de la boutique, nous pourrons faire de belles amplettes.

Tuyo, Hasta la Muerte;

A L A M E S M E.

JE ne me consolerois pas, Madame, du dérèglement de votre visite, si je ne croyois que la maison de Monsieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment est-ce qu'un homme infecté des ordures de ses chiens & des siennes, peut être souffert par deux malades de propreté ? Je crains plus encore M. Villiers que vous : cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir ; étant assuré que Monsieur Milon ne vous suivoit pas avec l'exhortation funeste, dont il me menace depuis long-temps. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la discrétion de mes chiens : eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs respects. Je les avois instruits ; & c'étoient plutôt les miens que les leurs ; qu'ils vous rendoient.

A LA M E S M E.

LE s Vieillards ne dorment guère : quand ils vous voyent partir à dix heures du soir , ils ne dorment point du tout. La nuit se passe avec des inquiétudes extraordinaires qu'il ne vous soit arrivé quelque désordre. Ne pouvant , & voulant moins me donner de bonnes nuits , je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaises ; c'est-à-dire , que vous marchiez toujours à la clarté du Soleil , sans vous commettre aux voleurs , aux yvrognes , aux insolens. En Italie, Mustapha partageroit le danger avec vous : en Angleterre , vous êtes seule à courir le risque. Le rétablissement du *Chevalier de la triste figure* me donne des idées toutes nouvelles : quand je verrai DULCINE'E au bas de vos Lettres , ce sera bien autre chose.



A L A M E S M E :

IL m'arrive aujourd'hui ce qui m'est arrivé une autre fois après les repas de Mylord Montaigu. Il me souvient bien que je devois aller à Chelsey, Lundi ou Mardi ; mais je ne sai si c'est aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être , puisque je n'entendis pas nettement une permission , dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit : tout me semble bien lié , il ne reste qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre jusqu'à la Mort* , qui ne seroit pas éloignée , si j'avois d'aussi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triste figure

A P O S T I L L E :

Môn petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled , mais frottant , lavant , nettoyant avec Mustapha , dont vous me permettrez de me dire serviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit sur son joli petit cheval , vous ne le gronderiez pas si souvent.

LETTRE

L E T T R E
A M A D E M O I S E L L E
D E L' E N C L O S :

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. Monsieur de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'Amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fausseté de la dernière nouvelle, me fait douter de la vérité de la première. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les Amans & les Joueurs ont quelque chose de semblable; *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pû croire. C'est passer d'une passion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation: mais ne pas aimer, est une espèce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien;
C'est trouver sans mourir l'état où l'on est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre
Tome V. Z

santé, de vos occupations, de votre humeur, & que ce soit dans une assez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont est mort, ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une Pièce contre le P. Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'estime plus que lui : notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, sans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont soit fausse (1), & celle de votre santé véritable. La Gazette de Hollande dit que *M. le Comte de Lauzun se marie* : si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris ; outre cela Monsieur de Lauzun est Duc, & le nom de COMTE ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monsieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de

(1) Cette nouvelle étoit en effet fausse. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres du Roi, mourut le 10. de Janvier 1707, âgé de 86 ans.

Paix & de Guerre , je ne vous en demande pas. Je n'en écris point , & je n'en reçois pas davantage. Adieu , c'est le plus véritable de vos serviteurs ; qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'Amans ; car il seroit le premier de vos amis , malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

C H A N S O N

Sur l'Air

A M I N T E tout ce que les Dieux , &c.

A M A D A M E

M A Z A R I N. (1)

ON dit que le premier des foux
Est cet Epoux

Qu'on prit pour vous ;

Vous en avez la liberté ;

Un Mari sage

Est l'esclavage

D'une beauté.

(1) Cette Chançon fut faite dans le temps qu'on sollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France , & qu'on lui promettoit toute sorte de sûreté , si elle vouloit se retirer à Saint-Germain sous la protection de la Reine Marie , Epouse de Jacques II.

Vous seriez en toutes saisons
 Dans la maison,
 Comme en prison ;
 Où seriez, avec gravité,
 Votre mérite
 D'une visite
 De parenté.

A Saint-Germain vous seriez voi-
 Matin & soir
 En saint devoir,
 De vertu l'exemple parfait ;
 De la Sophie (1)
 Qui toujours prie
 Le vrai Portrait,

Vous trembleriez au sacré nom
 De Maintenon,
 Pour le Sermon
 Trop heureuse de la servir,
 Dame suivante,
 Ou gouvernante
 De son Saint-Cyr.

Qu'on auroit vu de propreté,

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faisoit la Prude, & affectoit de paroître Dévote, quoiqu'elle ne fût point ennemie de la galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & suivit la Reine Marie en France.]

DE SAINT-EVREMOND. 269

De netteté,
Qu'on eût frotté!
On auroit vû dans ce saint lieu;
Mieux qu'à la Trape,
Par *Brosse & Mappe* (1).
Honoré Dieu.

A peine finit le sommeil,
A peine l'œil
Voit le soleil,
Que bannissant aise & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

- » Pour nous exempter du desir
- » Du gros plaisir,
- » Point de loisir:
- » Que chacune ait la *Brosse* en main;
- » Frottons, mes filles,
- » Frottons, pupilles,
- » Jusqu'à demain.

Mais si l'Usquebac, l'Eau-d'anis;
Dans ce logis
Ne sont fournis:

(2) Madame Mazarin aimoit si fort la propreté, qu'elle faisoit assez souvent *mapper & brosser* son Appartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois fois le jour.

Quoi que l'emploi soit bon & beau ,
 La condu&rice
 Remet l'office
 Et le troupeau.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

JE n'ai rien oublié pour chercher Paifible ;
 & lui faire favoir vos volontés. Le ha-
 zard a plus fait que mes soins & mes dili-
 gences : je l'ai rencontré , & lui ai dit ce que
 vous desiriez de ce grand & paresseux Mu-
 ficien. Il m'a dit qu'il ne souhaitoit rien da-
 vantage que les occasions de vous pouvoir
 témoigner son obéissance ; avec des manières
 qui sentent un *homme bien nourri* , comme
 on dit en Espagne , & des termes qu'il peut
 avoir appris dans sa petite Bibliothèque. Le
 résultat , c'est qu'il va aux Bains dans peu de
 jours , & qu'à son retour il n'oubliera rien
 pour vous consoler de la perte de votre
 Boulé.

Votre absence fait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monsieur Villiers. Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné son déplaisir de n'avoir pas l'honneur de vous avoir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il souhaiteroit que vous lui fissiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus estimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles sont sur votre absence; mais cela *verba & voces*, voix & paroles. Sir Robert est essentiel. *Hasta.*

A L A M Ê S M E.

SI vous continuez dans le dessein d'honorer votre serviteur de votre présence Mercredi, vous donnerez ordre s'il vous plaît, que linge & assiettes soient fournis dans une maison qui manque de tout, hormis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'est pas simplement un épisode pour embellir la pièce, elle est de l'essence du sujet dans le repas poë-

(1) Ensuite Duc d'Hamilton.

272 O E U V R E S D E M.
tique , où vous avez bien voulu vous convier.
L'Auteur vous fournira tant de métaphores
& d'autres figures qu'il vous plaira.

Qui veut du fruit en apporte ;
Mon repas est fait de sorte ,
Que pour le vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté , vous la
trouvez-entière.

Sus petit Sénateur Romain ,
Sus France , & fille
De la famille ,
La Brosse en main.



R E' P O N S E
A U J U G E M E N T
D E M O N S I E U R
L' A B B E' R E N A U D O T ;
S U R
L E D I C T I O N N A I R E
H I S T O R I Q U E E T C R I T I Q U E
D E M . B A Y L E . (1)

On fait parler Monsieur BAYLE.

A P R E' s avoir exercé ma crititique sur toutes sortes de gens, je m'attendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi , que j'en avois pris à parler

(1) Aussi-tôt que le Dictionnaire de Monsieur BAYLE parut en France , les Libraires de Paris , qui avoient dessein de le réimprimer , s'adresserent à M. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilège ; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renaudot

des autres. Mais je suis agréablement surpris que Monsieur l'Abbé Renaudot , qui n'oseroit louer en France un Protestant , prenne le détour ingénieux d'une Censure apparente , pour favoriser tous mes sentimens. En effet ; il me blâme exprès d'une manière à me faire louer de tout le monde. Ce n'est pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger ; il faut avoir l'esprit de Monsieur l'Abbé , pour donner tant de réputation à mon DICTIONNAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhonisme* : & peut-on traiter plus obligeamment un homme accusé de détruire tout , que de lui faire établir quelque chose ? C'est ruiner adroitement son accusation lui-même ; c'est me justifier avec beaucoup d'art , du crime qu'il fait semblant de m'imputer.

dot de l'examiner , pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat , ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit , qui fut bientôt imprimé , & que M. Bayle trouva si rempli de bévues , de faussetés. Et d'impertinences , qu'il déclara , que si jamais il le réfutoit , ce ne seroit qu'après avoir su que l'Auteur le reconnoissoit pour sien , tel qu'on venoit de le publier. M. de Saint-Evremond , qui a toujours eu une estime particulière pour M. Bayle , & qui lisoit alors (1697.) avec beaucoup de plaisir son DICTIONNAIRE , voulut bien le défendre contre Monsieur Renaudot. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond , sur l'année 1697.

DE SAINT-EVREMOND. 275

Vous passez légèrement , Monsieur , du Pyrrhonisme aux *Obsenités* , dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les belles-Lettres pour ne lire pas avec plaisir Catulle , Pétrone Martial : cependant leurs Ecrits sont pleins d'ordures & de saletés ; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de simples enjoûmens , que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zèle des Peres : je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. *Les Peres sont bonnes gens* , disoit Scaliger , *mais ils ne sont pas Savans*. Saint AUGUSTIN étoit un Novateur sur la Grâce , au sentiment du Pere Simon : Vossius ne l'admiroit pas : Hobbes ne l'estimoit point (1) ; & vous permettrez aux François , qui ont souffert la persécution , de n'approuver pas un Africain , qui la conseille.

Me voici au *changement de Religion* , qu'on me reproche , & que je confesse sans peine (2). J'ai emporté de la *Catholique* ce qu'el-

(1) Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OUVRES DE SAINT AUGUSTIN : *cela ne se peut* , reprit Hobbes ; *pour peu qu'elles vous coûtent , vous les avez achetées plus qu'elles ne valent*.

(2) Voyez la CHIMERE de la Cabale de Rotterdam. démontrée (pag. 139.) où cela est éclairci.

le a de bon , quand j'en suis sorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur ; quand j'y suis rentré ; & par-là je me trouve en état présentement , de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet , quelque estime que j'aye eu pour Monsieur Jurieu , je suis d'ordinaire du sentiment de Monsieur de Meaux contre le sien ; & quoique j'estime beaucoup Monsieur Arnauld , je me trouve souvent contre lui pour Monsieur Claude.

Je ne veux pas finir , Monsieur , sans vous rendre graces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos J U G E M E N S sur mes Ouvrages.

B I L L E T DE M. SILVESTRE.

CE que Monsieur de Bauval vous écrit sur mon sujet , est la chose du monde la plus obligeante ; & je vous prie , Monsieur , de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus sensible que je le suis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la *CRITIQUE* de ce qu'on

& rectifiez par-là les erreurs du *MENAGIANA* ;
Tom. I. pag. 293. 294. de l'édition de Paris 1715.

appelle mes *Ouvrages* (1) Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui sont de moi , beaucoup plus qui n'en sont pas ; & dans ceux qui en sont véritablement , on ne sauroit croire combien il y a de choses ajoûtées ou retranchées. Je n'apprehende point la critique: où elle est juste , je me corrigerai ; où elle ne l'est pas , je me contenterai que le Censeur n'ait pas raison. Ce que je crains , c'est l'Apologie , dont vous me parlez. Comme Monsieur du Bauval a des amis & des intelligences par tout , & que son mérite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres , il m'obligera infiniment d'empêcher l'impression de cette Apologie zélée.

Les louanges des ennemis sont à craindre ; celles des amis davantage : je n'ai pas sujet d'apprehender les vôtres. Monsieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais si bien , si agréablement , qu'un homme moins Philosophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

(1) Voyez la *VIE* de *M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1698.



J U G E M E N T
D E M O N S I E U R
D E S A I N T - E V R E M O N D ,
*Sur la CRITIQUE de ses Ouvrages ;
& sur leur APOLOGIE.*
A M. S I L V E S T R E .

JE vous renvoye la *CRITIQUE* de mes Ouvrages ; je l'ai lûe avec attention , & après l'avoir lûe , je ne sai si je dois me plaindre ou me louer de son Auteur. Vouloir détromper les hommes abusés , dit-il , cinquante ans durant de mes Ecrits , c'est avoir un zèle pour le Public , qui n'est pas fort obligeant pour moi : mais c'est me faire une espèce d'Enchanteur ; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années , qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes expressions embarrassées : je pourrois prendre la censure pour un bon conseil ; car j'ai intérêt qu'on entende mes pensées. Je lui dois conseil pour conseil ; qu'il mette moins

de netteté dans les siennes ; on a trop de facilité à les connoître. Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire ; celles qui sont finement pensées , donnent à un Lecteur délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

J'avoue que je me contredis quelquefois ; Je loue la constance à une Demoiselle dont je crois être aimé ; je conseille l'infidélité à celle qui aime un autre Amant : je ne suis pas de même humeur , de même sentiment à trente ans qu'à soixante , à soixante qu'à quatre-vingt ; autre contradiction.

Après tout , je trouve beaucoup de choses dans cette Critique fort bien censurées ; beaucoup de diversions à propos de ce qu'il dit , sur ce qu'il fait dire à Monsieur de Meaux , à Monsieur de Nîmes , à Monsieur Despréaux , au Pere Bouhours , à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien : mais son zèle pour la Religion , & pour les bonnes mœurs passe tout ; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le sien , que ma conscience contre la sienne.

J'estime fort son exactitude dans la Critique. Il s'attache à censurer des Traités même , qui ne sont pas de moi ; des fautes dans ceux qui en sont , que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de louanges quelquefois : tout bien compensé , la faveur passe

la sévérité du jugement ; & je puis dire avec sincérité que j'ai plus de reconnoissance de la grace , que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir déjà la satisfaction de voir le profit que je tire de ses leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien ; pas les Philosophes , pas les Saints : tout ignorant , tout profane que je suis , je ne pardonne pas seulement à Monsieur Dumont ; je lui fais bon gré de sa Critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui feroit mon A P O L O G I E : je hais l'indiscrétion du zèle ; plus prêt à désavouer le bien que le mal qu'on diroit de moi.

A P O S T I L L E.

Il vient de me tomber entre les mains l'A P O L O G I E de ce qu'on appelle mes *Ouvrage*. Je l'ai parcourue , & j'ai trouvé le D I S C O U R S S U R L E S C R I T I Q U E S fort bon. L'Auteur écrit bien , mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins , il m'auroit moins défiguré : je ne laisse pas de lui être fort obligé de son zèle , & de ses soins. Je pourrois m'exempter de la reconnoissance , en disant qu'il a écrit pour une autre personne que pour moi.

BILLET

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

SI je suis utile à votre service ; si ma vieillesse a quelque agrément pour une Duchesse Philosophe , qui préfère les Priams & les Nestors à des Adonis impertinens ; je prendrai un carosse pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'intérêt , & mon désagrément pour le commerce me dispense de mon devoir ordinaire , je demeurerai auprès de mon feu jusqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A L A M E S M E.

LE plaisir de vous voir est le plus grand que l'on puisse désirer ; celui de vous attendre n'est pas médiocre , & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint-James. Je

Tome V.

A a

pars pour faire les commissions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'est ordonnée : j'ai trop d'intérêt à n'y manquer pas.

A L A M E S M E.

COMME tout le monde vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me servir du mot de Cœur : ce mot-là ne doit non plus sortir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais sans Cœur, sans Santé, je suis *Hasta la Muerte.*



*Sur ce que Madame la Comtesse de
SANDWICH avoit envoyé à Ma-
dame MAZARIN du Mouton &
des Lapins de Bath.*

VOULEZ-VOUS au Mérite élever des au-
tels ,

Et rendre justement des honneurs immortels

A quelque personne divine ;

Prenez Sandwich ou Mazarine.

Ne les divisons point , faisons avec ardeur ,

Faisons pour toutes deux le même Sacrifice ;

Le Docteur Morelli (1) reprendra son office

De Sacrificateur.

Le Mouton sera la Victime ;

Le fumet sûr & légitime

Des Lapins exquis que je sens ;

Pourra bien nous servir d'Encens.

(1) M. Morelli, ou plutôt Moralez, Médecin fort habi-
le, étoit né au Grand Caire. Son pere, qui étoit Juif, le me-
na à Amsterdam, où il commença ses études. Il alla ensuite
en France & en Italie. Il étoit savant & possédoit bien les
Poètes anciens & modernes. Sa conversation vive & en-
jouée le faisoit rechercher des personnes du premier rang.
Il professoit extérieurement la Religion Romaine ; mais
dans le fond c'étoit un des plus déterminés esprits forts de
son temps. Il conserva sa vivacité & son enjouement jusqu'à
la fin. Il mourut à Kensington, au mois de Mars de l'année
1715.

A a ij

Seroit-ce la voix du grand Prêtre ?

Oui ; notre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter ;
Silence, il le faut écouter.

M O R E L L I *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du Møre,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faisant personnages divers :

Dans les Indes , G Y M N O S O P H I S T E ;
A Constantinople , M O U F T I ;
Dans Jerusalem , R A B I N I S T E ,
A la Cabale assujetti :

Je serois ici S P I N O S I S T E ;
Mais comment prendre ce parti ,
Quand je voi deux objets d'une beauté divine
Marquer si clairement leur celeste origine ?

S'il est encor des Spinosas ,
Ne songeons point à leur répondre :
Beau couple , vos rares appas
Nous suffiront pour les confondre.

De ces esprits audacieux
L'incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos yeux ;

DE SAINT-EVREMOND. 285

Devant vous il n'est pas d'impie :
On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du Maître qui les a faits

Mais j'oubliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins ;
Il faut reprendre mon office :
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'Inde n'a plus cette allegresse
Qu'autrefois lui donna Bacchus ;
J'en abandonne la sagesse
Puisquelle a quittté le bon jus.

Je renonce au Mahometisme ,
Y voyant le Vin défendu ;
Et pense que le Judaïsme
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inspire le courage ,
Comme il anime le desir
Il est d'un merveilleux usage
Pour la gloire, & pour le plaisir.

Beau couple , recevez nos Cœurs en Sacrifice ;
Et mangez avec nous d'un appétit propice
De ces Lapins, de ce Mouton ,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Westphalie ,
De Bayonne , de Portugal ;
Nous avons des Vins d'Italie ,
Et d'un Champagne sans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous unisse !
Et que cette union de cent cent ans ne finisse.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

IL est arrivé un Exprès, qui dit que le Maréchal de Boufflers & Mylord Portland se sont parlés entre les deux Camps par une espèce d'entrevûe. Raifonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me suis dévoué aux Evénemens ; je laisse au L A R D O N les discours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des visions aux spéculatifs.

A U R O I ,

S U R L A P A I X

D E R Y S W I C K .

STANCES IRREGULIERES.

T A N D I S que nous parlons à Londre de la
Paix ,

Qu'on dit par tout qu'elle est signée ,
On ne fait que parler à Paris des hauts faits ,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'est point aux Ambassadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage ,
Il a fallu d'autres acteurs ;
La fermeté du Roi , sa vertu , son courage ,
Sont les véritables auteurs
De cet important avantage.

Vous le dire , c'est vous fâcher ;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le monde ,
Par une modestie à nulle autre seconde ,
Vous ne songez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la terre ,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre ;
Veulent sans cesse en discourir :
En vain vous imposez silence ;
Excusez une violence ,
Que vous méritiez de souffrir.

Si vous louer , c'est vous déplaire ,
Ce chagrin aisément pouvoit être évité ;
Pour nous obliger à nous taire ,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non , ce moyen de ne rien faire ,
Qu'en tout autre on auroit pû voir ,
Nous a paru la seule affaire
Qui fût hors de votre pouvoir.

O Paix si long-temps attendue !
Le Ciel vous accorde à nos vœux ,
Et vous êtes enfin venue ,
Pour rendre les peuples heureux !

Par vous , tout fleurit , tout abonde ;
Par vous , reviennent dans le monde
Les plaisirs qu'on avoit perdus ;
Et le Roi (bien , que je préfère
A tous ceux que vous pouvez faire ;)
Et le Roi ne s'expose plus.

Des

DE SAINT-EVREMOND. 289

Des périls il passe aux Affaires .

A notre repos nécessaires ;

Chaque jour ce sont nouveaux soins ,

Qui sur le brillant de sa gloire ,

Laissent emporter la victoire ,

A l'intérêt de nos besoins ,

Que puisse Bellonne enchaînée ,

Murmurer inutilement ,

Et de la paix qu'elle a donnée ,

Etre esclave éternellement !

C'est assez fait par le courage ;

Assez d'ennemis abattus ;

GRAND ROI , vous avez cent vertus ;

Dont nous vous demandons l'usage ,

Il n'est pas toujours à propos ;

De passer un fleuve à la nage ;

En Guerre , j'aime le Héros ,

Dans la paix , je suis pour le Sage :

Etre des ennemis recherché dans la Paix ,

Après s'en être vu redouté dans la Guerre ;

C'est le plus grand des biens qu'un Prince sur la
terre ,

Puisse goûter jamais ,

Tome V.

B b



L E T T R E
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'APPRENS avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps , & que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps , à la vérité , n'est plus digne d'attention , & l'ame a encore quelque lueur qui la soutient , & qui la rend sensible au souvenir d'un ami , dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux Contes où Monsieur d'Elbene , Monsieur de Charleval , & le Chevalier de Rivière jouissent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits : mais comme vous êtes moderne aussi , j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un PROLOGUE en Musique (1) , que je vou-

(1) Ci-dessus , page 135.

drois bien voir sur le Théâtre de Paris. La beauté qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toujours les Déeses de la beauté. Me voici bien haut : comment en descendre ? mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage ? Je vous assure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philosophie. Madame la Duchesse de Bouillon est comme à dix-huit ans : la source des charmes est dans le sang Mazarin. A cette heure que nos Rois sont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce seroit pour moi le plus grand succès de la Paix,

LES POULES DE LESBOS;

FABLE ALLEGORIQUE.

DEUX Poules vivoient en paix ;
 L'une amante, l'autre aimée ;
 Ce qu'on n'eût deviné jamais,
 Autre Poule survient ; la guerre est allumée ;
 J'avois bien lû touchant deux Coqs
 Telle chose dans la Fontaine (1) ;
 (1) Voyez la FABLE de la Fontaine, *Deux Coqs vivoient en paix, &c.*

Mais de ces Poules de Lesbos
 Ici la recherche étoit vaine ,
 Quel moyen de les accorder ?
 Dit la Poule, des deux également chérie ;
 La nouvelle me plaît , & l'autre est mon amie
 Q'avec raison je dois garder :
 Quitter pour un temps ma patrie
 Est l'unique moyen de les raccommo-der ;
 Je vais partir , & vous ordonne
 (Sur peine de désobéir
 En rebelles à ma personne ,)
 De vous voir & vous réunir :
 Poules , obéissez à l'ordre que je donne ;

L E T T R E

A MADemoiSelle

DE L'ENCLOS.

JE prends un plaisir sensible à voir de jeunes personnes , belles , fleuries , capables de plaire , propres à toucher sincèrement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût , entre votre humeur , entre vos senti-

miens & les miens , je croi que vous ne ferez pas fâchée de voir un jeune Cavalier , qui fait plaîre à toutes nos Dames. C'est Monsieur le Duc de Saint-Albans , que j'ai prié , autant pour son intérêt que pour le vôtre , de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec Monsieur de Tallard du mérite de notre temps , à qui je puisse rendre quelque service ; ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien ami Monsieur de Gourville. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires : s'il est mal dans sa santé , je le plains.

Le Docteur Morelli , mon ami particulier , accompagne Madame la Comtesse de Sandwich , qui va en France pour sa santé. Feu Monsieur le Comte de Rochester, Pere de Madame Sandwich , avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monsieur son Pere : aussi généreuse que spirituelle ; aussi aimable que spirituelle & généreuse. Voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le Médecin que sur la malade.

Sept Villes , comme vous savez , se disputent la naissance d' H O M E R E : sept grandes Nations se disputent celle du M O R E L L I ; l'Inde , l'Egypte , l'Arabie , la Perse , la Turquie , l'Italie , l'Espagne. Les Pays froids , les Pays tempérés même ; la France , l'An-

gleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il fait toutes les Langues, il en parle la plupart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il est né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Musique passionnément, il est fou de la Poésie : curieux en Peinture, pour le moins ; connoisseur, je ne le fais pas : sur l'Architecture, il a des amis qui la savent célébrer sérieusement dans sa profession : capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos Illustres : s'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux ; vous ne lui sauriez faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que vous. Il me semble qu'Epicure faisoit une partie de son souverain-bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain-bien pour un homme de cent ans comme moi : mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, & de tout ce que je vous ai ouï dire, est une des plus grandes.

Je vous écris bien des choses dont vous ne vous souciez guère ; je ne songe pas qu'elles vous ennuyent. Il me suffit qu'elles me plaisent : il ne faut pas à mon âge croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter ; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monsieur de Gour-

DE SAINT-EVREMOND. 295
ville. Je suis logé avec Monsieur de l'Hermi-
tage, un de ses parens ; fort honnête hom-
me, réfugié en Angleterre pour sa Religion.
Je suis fâché que la conscience des Catholi-
ques François ne l'ait pû souffrir à Paris, ou
que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sor-
tir. Il mérite l'approbation de son Cousin
assûrément.

R E P O N S E
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

A Quoi songez-vous de croire que la vûe
d'un jenne homme soit un plaisir pour
moi ? Vos sens vous trômpent sur ceux des
autres : j'ai tout oublié hors mes amis. Si le
nom de *Docteur* ne m'avoit rassurée, je vous
aurois fait réponse par l'Abbé de Hautefeuille,
& vos Anglois n'auroient pas entendu
parler de moi. On leur a dit à ma porte que
je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre

Bb iij

qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin ! & que je suis malheureuse de ne pouvoit vous répondre du succès ! Monsieur de l'Hermitage vous diroit aussi bien que moi , que Monsieur de Gourville ne sort plus de sa chambre : assez indifferant pour toutes sortes de goûts ; bon ami toujours , mais que ses amis ne songent pas d'employer , de peur de lui donner des soins ! Après cela , si par quelque insinuation , que je ne prévois pas encore , je puis employer mon savoir faire pour le Vin , ne doutez pas que je ne le fasse. Monsieur de Tallard a été de mes amis autrefois : mais les grandes affaires détournent les grands-hommes des inutilités. On m'a dit que Monsieur l'Abbé du Bois iroit avec lui : c'est un petit-homme délié , qui vous plaira , je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer ; & que vous êtes sage , si vous ne vous souciez plus que de vous : non pas que le principe ne soit faux pour vous , de ne pouvoir plus plaire

(1) M. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secrétaire de M. de Tallard , Ambassadeur extraordinaire de France. Il est mort Cardinal & premier Ministre , le 10 d'Août 1723.

DE SAINT-EVREMOND. 297
aux autres. J'ai écrit à Monsieur Morelli :
si je trouve en lui toutes les Sciences dont
vous me parlez , je le regarderai comme un
vrai Docteur.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N

MY LORD Godolphin a fait passer un
Melon par mes mains , pour être mis
dans les vôtres. J'y ajoute un peu de Pois sans
parchemin , comme on les appelle en mon
pays. On m'a dit que vous étiez hier à Lon-
dre : je devois bien en être averti. Vos règles
sont générales : si quelqu'un en devoit être
exempt , ce seroit le *Chevalier de la triste fi-
gure*.

Votre absence a fait ses loix

Egales & nécessaires :

Rien ne l'en a su parer ,

Apprenez , amis vulgaires ;

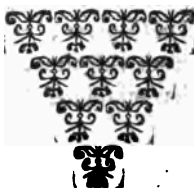
A souffrir sans murmure (1) :

Hasta la Muerte.

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV,
page 252.

A LA MESME.

Vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du temps du Marquis de Créqui. Vous y verrez un petit espace couvert d'herbes de senteur. Il me semble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande: je confesse mon ignorance pour le fruit, & je suis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux si je n'ai pas oublié celles que j'avois apprises. Honorer votre grace est ce que fait & fera toujours *hasta la Muerte el Cavallero*, &c.



L E T T R E
DE MADÉMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'AI envoyé une réponse à votre dernière Lettre, Monsieur, au correspondant de Monsieur l'Abbé du Bois ; & je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je ferois fort en peine de votre santé, sans la visite du bon petit Bibliothécaire de Madame de Bouillon (1), qui m'a comblé de joie, en me montrant une Lettre d'une personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui

(1) Monsieur l'Abbé de Hauteville.

me l'avez attirée. Je vous prie que je sache par vous-même si vous avez rattrapé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains temps. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie. Que j'envie ceux qui passent en Angleterre ! & que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois avec vous. N'est-ce pas une grossièreté que le souhait d'un dîner ? L'esprit a de grands avantages sur le corps : cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réitérent, & qui soulagent l'ame de ses tristes réflexions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois : je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoique vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale : portez-vous bien ; voilà à quoi tout doit aboutir.



SUR LE QUIÉTISME.

ON voit aujourd'hui deux Systèmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine semblent autoriser.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement ;
A ces ames empressées
Saintement intéressées ,
Qui font leur fortune aux Cieux ;
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine ,
Prennent de la Madeleine .
Le mérite d'aimer bien :
Aimer , est leur récompense ;
Aimer , est leur jouissance ;
Pour eux le reste n'est rien ,

Telle de qui la tendresse
Fut une humaine foiblesse ,
En fait une passion
Qui de jour en jour s'épure ;
Change à la fin de nature ,
Et devient Religion.

La GRACE du *Janséniste* ,
 Les OEUVRES du *Moliniste* ;
 Qu'on vit régner tour à tour ;
 Des hommes sauvoient les âmes :
 Mais pour le salut des femmes ,
 Il a fallu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agissante ;
 Suivent l'humeur intrigante ,
 Serviront Dieu dans les Cours ;
 Je le fais aimer aux Dames ;
 Changer l'objet de leurs flammes ;
 C'est les faire aimer toujours.

SUR LE MESME SUJET.

STANCES IRREGULIERES.

L'AMOUR Divin , à sa naissance ;
 Ne se produit qu'avec timidité ;
 Mais à mesure qu'il avance
 Il se défait de son humilité ;
 Et bien-tôt avec confiance
 Il croit s'unir à la Divinité.
 Dans une si haute alliance ;

DE SAINT-EVREMOND. 307

L'ame au dessus de notre humanité,
Se fait comme une jouissance,
Un avant-goût de la félicité,

Mais craignez un peu que la rate ;
Dans vos divines unions ,
De quelque vapeur délicate
Ne forme des illusions,

Craignez dans un transport extrême
Où la raison n'a pas de lieu ;
Craignez d'être plus à vous-même ;
Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enflammée ;
Dans la passion renfermée ,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet , sans amant , seule avec son Amour.



D I A L O G U E

S U R L E Q U I É T I S M E

L E D O C T E U R , L A M È R E , L A F I L L E . (1)

L E D O C T E U R ,

TA N t q u ' o n v o u s v o i t j e u n e s & b e l l e s ;
V o u s n e v o l e z q u ' e n c e s b a s l i e u x ;
Q u a n d l e t e m p s v o u s a p p e l l e a u x c h o s e s é t e r n e l l e s ,

V o u s e m p r u n t e z l e s a î l e s
D ' u n a m o u r t o u t n o u v e a u , d o n t l e v o l g l o r i e u x
V o u s p o r t e d a n s l e s C i e u x .
L à , d e l ' a m o u r h u m a i n o n f a i t u n s a c r i f i c e ;
E t s ' i l n ' a t e n u v o s a p p a s
A s s e z l o n g - t e m p s à s o n s e r v i c e ;
L ' a m o u r d i v i n n e v i e n d r a p a s .
O n a b e a u v o i r f e m m e s & f i l l e s ;
Q u i t t e r b i e n s , m a i s o n s , & f a m i l l e s :
A m o i n s q u e d ' a v o i t e u l e s p r i n c i p e s d ' a i m e r ;
C ' e s t i n u t i l e m e n t q u e l ' o n p a s s e l a m e r .

(1) M o n s i e u r l e F é v r e ; M a d a m e & M a d e m o i s e l l e J u s t e l .

L A

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre ,

Les moyens précieux dont on vient de parler ?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir sû dans votre propre terre :

Autrement vers le Ciel vous ne sauriez voler.

LA MERE.

Que faisiez-vous , Judith , quand vous 'étiez en France ?

LA FILLE.

J'accommodois mon cœur avec ma conscience.

LA MERE.

Si je m'en souviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans ; *mais aux âmes bien nées*

L'Amour n'attend jamais le nombre des années.

Un mérite élevé ne dépend point du temps :

Si jeune que j'étois , je sentoís en mon âme

Ce principe d'aimer , qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne sais quoi*

LA FILLE.

Sans doute ; mais réglé , mais soumis à la foi.

Parlez sincèrement à votre tour , ma mere ;

N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une affaire* ?

L A M È R E.

J'aimai fort mon mari.

L A F I L L E.

Vous aimiez un Epoux !

Ne dites point cela devant d'autres que nous.
 Je le repèterai sans craindre qu'on me gronde,
 Ce n'est point un discours à tenir dans le monde.
 Vous aimiez un mari ! voyez le beau degré
 Pour monter à l'amour de Monsieur de Cambray
 C'est-là , c'est justement l'amour intéressée.

L A M È R E.

Judith, connoissez mieux le fonds de ma pensée,
 De Meaux l'intéressé chez moi n'a point de lieu,
 Et je suis plus que vous en état d'aimer Dieu.
 On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aimable

Je ne vous défens point votre je ne fai quoi ;
 Mais au plus curieux soyez impénétrable,
 Cachez-vous aussi bien que moi.

L A F I L L E.

On se cache avec trop de peine :
 Pour moi , j'aime tout franchement :
 Et je fais quelquefois la vaine
 D'aimer J'entens honnêtement.
 Je fai qu'une galante antique,
 Faisant la bonne Catholique,
 Dira ; = mes Dames de Sion,
 = Dans le zèle qui vous dévore

« Vous vous feriez brûler pour la Religion,

« Mais vous faites l'amour encore... »

LA MÈRE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un sort plus doux,
Que ne fut celui d'Holopherne,

LA FILLE.

Il est vrai que je me gouverne ;
Par un esprit moins inhumain :
La Judith du temps où nous sommes ;
De ses yeux, non pas de sa main,
Voudroit faire mourir les hommes,
Pourquoi reprochez-vous d'aimer ?
Ce n'est point ce qui nous divise ;
Autrefois on vous fut charmer,
Sans troubler la paix de l'Eglise :

Pourquoi vous animer contre une passion ;

Où nous pouvons trouver notre réunion ?

Quand Monsieur de Condom dans sa Foi CA-

THOLIQUE (1).

Voulut se rapprocher de nous ;
Il étoit jeune, tendre, doux,
Et maintenant Prélat antique ;
Sous le nom de Monsieur de Meaux ;
Il nous fait mille & mille maux :
Il nous déteste, il nous abhorre ;

(1) EXPOSITION de la Doctrine de l'Eglise Catholique
sur les matieres de Controverse.

Hélas ! que n'est-il jeune encore !
 Mais tel qu'il est , sa gravité
 Se soumettroit à la beauté.
 Nous avons gâté nos affaires
 En faisant raisonner nos mères ,
 Avec leurs appas surannés ,
 Avec des Docteurs raffinés :
 Il falloit prendre en nos familles
 De belles & de jeunes filles ,
 De qui les charmes tout-puissans
 Eussent quitté l'esprit , pour attaquer les sens :
 Pour moi , j'aurois su les conduire
 A m'aimer , au lieu de m'instruire ,
 A nous accorder don pour don ;
 J'en avois un pour Charenton ,
 Et si je l'avois fait , je pense
 Que nous serions encore en France.
 Ah ! que n'employoit-on l'Amour ,
 Au lieu de nos Controversistes ;
 Il eût mis d'accord en un jour ,
 Cent Huguenots & cent Papistes.
 Mais s'agit-il de notre Foi ;
 C'est une dispute éternelle ,
 Division perpetuelle ,
 Entre , *vous croyez* , & *je croi* ,
 Vouloir jurer sur la parole ,
 D'Arnauld , Jurieu , Claude , Nicole ;
 C'est s'obliger par un serment ,

A se haïr mortellement.

La chaleur de leur CONFERENCE (1);

L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;

Communique à nos esprits,

Secretement leur violence.

L A M E R E.

Eh! qui vous en a tant appris?

D'où vous vient tant d'intelligence?

L A F I L L E.

Ce n'est pas avec des Maris,

Qu'on peut apprendre ma sciences

L A M E R E.

Vous n'avez encor que vingt ans,

Que de savoir! d'expérience!

Vous ne pouviez pas mieux employer votre temps.

L E D O C T E U R.

Judith, parlez en conscience,

Etes-vous en état de voler vers les Cieux?

L A F I L L E.

Je fais pour cela de mon mieux:

Je me prépare au sacrifice

De l'Amour humain immolé;

Mais je suis attachée encore à son service,

N'ayant pas terre à terre assez long-temps volé.

(1) Voyez la CONFERENCE avec Monsieur Claude Ministre de Charenton sur la matiere de l'Eglise, par Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, & la RE'PONSE de Monsieur Claude.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

MY LORD Devonshire a dit à Brûnet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa maison de Campagne; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses, & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tièdes; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se feroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune Lacédémonien, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler: on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire.

Votre résolution est bonne , de vouloir vivre sans dettes & commodément. L'argent & le mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble , c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans la perfection : je souhaite que la fortune vous donne l'autre. Personne n'en feroit un si bon usage.

Je vous envoie un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entière la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Titre de *Manifeste du Roi sur son Divorce*, je l'estimerois beaucoup.

A LA M E S M E.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser , & ne pouvant se trouver à la Pêche , la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir ; & en tout cas, pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Laps pour vous faire tenir : on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le paquet est

gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'avis. Je voudrois que tous les donneurs d'avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens : un pour six n'est pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans votre Lettre ; il se dit malheureux en amour, peu avancé en mariage, reculé en Politique ; & que le Roi Jacques n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans votre maison. Comme je ne suis pas heureux en chute à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement *Hasta*.

A L A M E S M E

C'EST trop que d'être deux jours sans savoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à Saint-James sans en apprendre : vous aurez la bonté d'en faire dire au petit Sénateur. Si vous vous portez bien, je ne saurois me porter mal. Votre santé a fait jusqu'ici la mienne : je souhaite que cette influence-là dure long-temps. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du Soleil que celui

DE SAINT-EVREMOND. 315

celui de Montiel vous donnent de petites Fèves , vous contenteriez un appétit qui se peut nommer une fantaisie , tant il est déréglé. Le Champ de Montiel vous est assez connu , sans que j'aie besoin de vous l'expliquer. J'y laisse Don Quichotte , & ne prens de lui que *Hasta la Muerte* , fin ordinaire de mes Lettres.

A

MYLORD MONTAIGU

ON admire avec raison
Votre superbe Maison ;

A tous Etrangers ouverte ;

On admire d'un miroir

Le plus grand qu'on puisse voir .

La nouvelle découverte ;

Aux meubles , aux jardins , on trouve mille appas ;

Mais je n'en vois pas un , lorsque je ne vois pas

La Bourse verte (1).

Que Baptiste avec ses Fleurs

Retourne bien-tôt en France ;

Que les divers Professeurs

(1) Mylord Montaigu payoit une rente viagere de cent livres sterling à M. de Saint-Evremond , pour une somme de cinq cens livres sterling , qu'il lui avoit donnée à l'âge de soixante & quelques années.

Tome V.

D d

De bel Art , belle Science ;
Que tous nouveaux destructeurs
De l'ancienne opulence ,
Portent leur dégât ailleurs :
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inspecteurs ;
Ils ne font point de dépense
Si ce n'est en projets de Maisons & Jardin ,
Qu'à chaque bel aspect ils font sur les chemins
Tantôt Mansards ils bâtissent ,
Et puis après démolissent :
Tantôt Nôtres & Dégoirs
Ils coupent bois à propos ,
Pour faire une belle vûe
Et donner au Jardin une juste étendue.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands bâtimens ,
J'aime leurs escaliers , salons , appartemens ;
Ils les font en carrosse ; & ce qui m'en fait plaisir
On revient au logis sans qu'il en coûte guère.
Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du nom de Rivière ,
Dont ils ont fait des pièces d'eau ;
D'une beauté fort singulière ,
Quarrés , octogones , canaux ,
Ouvrages trop chers & trop beaux ,
Ennemis de la Bourse verte ,
Sans vous , je la verrois ouverte ,
Je la verrois comme autrefois

DE SAINT-EVREMOND. 315

Grosse & pleine s'ouvrir de six mois en six mois.

Comment seroit la Bourse pleine,
Après les jets d'eau de Boughton (1) ?
On parle de meubler Ditton (2),
De velours, de damas de Gênes ;
Au Cockpit (3) autres Bâtimens ;
Et logemens sur logemens,
A la Campagne comme à Londres ;
C'est assez de quoi me confondre :
Mais si Mylord par ce métier
N'est pas confondu le premier ,
Je pense que la Bourse verte
Pourra se voir encore ouverte.
Mais Mylord entre ; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux ans !
Que la réflexion est triste !
Combien de Tableaux de Baptiste ;
Que de Miroirs j'eusse acheté
De la maudite *Annuité* !
Auroit-on crû que la nature
Eût suspendu pour lui la rigueur de sa Loi
Aux climacteriques si dure ?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi ?
Non , non ; c'est une chose sûre
Que tout autre y seroit attrappé comme moi.

(1. 2) Maisons de campagne de Mylord Montaigu.

(3.) Près de White-Hall , où Mylord Montaigu avoit un appartement.

S A I N T - E V R E M O N D.

Le nombre des ans, je l'ignore :
 Que sert-il de le retenir ?
 Payez, Mylord, payez encore,
 Et du passé perdez le souvenir.
 Ce Vers heureux que vous avez su faire,
Bâtissez moins, & ne me devez rien (1),
 Soit du Mylord la leçon ordinaire,
 Pour son profit autant que pour le mien.
 Que les Eaux de Boughthon où les Mangars, les
 Philes,
 Ont trouvé des Brochets faisant les Crocodiles (2) !
 Que parterres, jardins, potagers à finir
 Obtiennent peu de chose à les entretenir ;
 Et que du bâtiment la face irrégulière
 Au soin de l'héritier se laisse toute entière,
 Tel que sous l'oncle fut Ditton,
 Qui manquoit un peu de lumière,
 Que telle reste la Maison
 Dans son obscurité première,
 De bon fruit de loin apporté,
 De poissons mis dans la rivière,

(1) Parodie de ces Vers de la BERENICE de Racine.

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.

(2) Mangar & Phile, Valets de M. le Marquis d'Henrouët & de M. de Saint-Evremond, étant allés pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets si gros, qu'ils crurent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuirent de peur d'en être dévorés.

DE SAINT-EVREMOND. 317.

D'oiseaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,
De magnifique canardiere
Que le Mylord soit contenté.
Palais d'une grandeur immense,
Bornez enfin votre dépense;
Fixez la curiosité
Qui n'a déjà que trop coûté.

L E T T R E

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu
votre Lettre, Monsieur, & m'a dit autant
de bien de votre estomac que de votre esprit. Il
vient des temps où l'on fait bien plus de cas
de l'estomac que de l'esprit; & j'avoue à ma
honte, que je vous trouve plus heureux de jouir
de l'un que de l'autre. J'ai toujours crû que vo-
tre esprit dureroit autant que vous; on n'est pas

Dd iij

si sûr de la santé du corps , sans quoi il ne reste que de tristes réflexions. Insensiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre Chapitre. Il regarde un joli garçon , qu'un desir de voir les honnêtes-gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente sans congé. Peut-être blâmez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il fait beaucoup de choses : il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai crû digne de vous voir , pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frere aîné , qui est particulièrement mon ami , d'aller savoir des nouvelles de Madame la Duchesse Mazarin & de Madame Harvey , puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.



R E P O N S E
DE MONSIEUR
DE SAINTEVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vu de Lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre : vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement, qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à Monsieur l'Abbé du Bois, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des Huitres tous les matins ; je dîne bien, je ne soupe pas mal ; on fait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on aie plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit ;
Qu'un autre me passe en mérite

Dd iiij

Sur le goût & sur l'appétit,

C'est l'avantage qui m'irrite.

L'estomac est le plus grand bien ;

Sans lui les autres ne sont rien.

Un grand cœur veut tout entreprendre ;

Un grand esprit veut tout comprendre :

Les droits de l'Estomac sont de bien digérer ;

Et dans les sentimens que me donne mon âge ,

La beauté de l'esprit , la grandeur du courage ,

N'ont rien qu'à la vertu l'on puisse comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'esprit ; moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être : aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu, ou par l'usage que j'en fais , ou par l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse ; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'esprit : je ne sais pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu ; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté : quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis , les impressions que font sur eux les objets qui plaisent , me trouvent bien plus sensible , & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'est peut-être une ja-

lousie de l'esprit , qui trouve leur partage meilleur que le sien.

« Monsieur Bernier , le plus joli Philosophe que j'aie connu , (*joli Philosophe* ne se dit guères ; mais sa figure , sa taille , sa manière , sa conversation , l'ont rendu digne de cette épithete-là :) Monsieur Bernier en parlant de la mortification des sens , me dit un jour ,
 » Je vais vous faire une confidence que je
 » ne ferois pas à Madame de la Sabliere , à
 » Mademoiselle de l'Enclos même , que je
 » tiens d'un ordre supérieur ; je vous dirai en
 » confidence que *l'Abstinence des Plaisirs me*
 » *paroît un grand Peché* ». Je fus surpris de la nouveauté du Système ; il ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. S'il eût continué son discours , peut-être m'auroit-il fait goûter sa Doctrine. Continuez-moi votre amitié , qui n'a jamais été altérée ; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.



B I L L E T

DE

MONSIEUR JULIEN, (1)

A

MONSIEUR SILVESTRE

J'E C R I S à Monsieur de Saint Evremond :
 que j'ai sué à faire cette Lettre ! Je l'ai
 méditée six jours , & enfin il se trouve que
 je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité.
 Je n'envoye point l'EDIT DE PRATO (2) un
 seul mot en est la cause ; mais seulement le
 NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR (3). Je vous
 l'envoye par indivis avec Monsieur de Saint-
 Evremond. Corrigez , Messieurs , augmen-
 tez, diminuez, faites ce qu'il vous plaira ; mais
 surtout disculpez-moi envers les Dames , que
 j'aime beaucoup , mais d'une amour qui ne

(1) Monsieur Julien Scopon , Gentilhomme de
 Languedoc.

(2) Conte de Bocace , que M. Julien avoit mis
 en Vers.

(3) Autre Piece en Vers de M. Julien.

DE SAINT-EVREMOND. 323.
va pourtant pas jusqu'à l'excès ; comme dit
très-bien Monsieur Leti dans ses L O T E -
R I E S , parlant des Théologiens. J'ai grand
regret d'avoir quitté Londres ; je voudrois y
être , quand ce ne seroit que pour jouer à
l'Hombre avec Monsieur de Saint-Evremond
& vous. Mais comme on apprend toujours ,
je voudrois perdre pour avoir le plaisir de
manger à la fin une salade d'Asperges , &
boire une bouteille de vin de Bourgogne , ce
qu'on ne fait pas quand on gagne. Je suis ,
Ec.

L E T T R E
D E
MONSIEUR JULIEN,
A M O N S I E U R
DE SAINT-EVREMOND.

VOUS m'avez fait la grace de me de-
mander l'EDIT DE PRATO , & le
NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR : c'est
seulement le dernier de ces Ouvrages que je
vous envoie ; il y a dans l'autre une expression
qui me déplaît , je la veux corriger. Vous sa-

vez, Monsieur, que quelquefois ces corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une pièce. Au moins c'est uniquement par obéissance que je me résous à ce que je fais : je sai qui est Monsieur de Saint-Evremond, & qui je suis. Cette pensée n'a pas besoin d'explication ; on la comprend assez. Mais, Monsieur, si quelque Dame voit ce Système ; que dira-t-elle ? Quelle hérésie en amour, quel renversement des Notions les plus générales ! Qu'on lise tous les Romans, qui sont les Livres qui établissent avec le plus de solidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quiétiste. A cela, je vous avoue que je n'ai rien à répondre.

Au reste, si j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'est pas pour m'attirer une réponse de votre part : il seroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je suis toujours en garde contre l'orgueil : pourrois-je m'en défendre si je recevois une de vos Lettres ? Déjà en ce pays-ci je n'ai pu m'empêcher de dire, à propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouer à l'Homme avec vous ; & quand je m'examine, je voi bien que mon dessein secret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye le 14. de Juillet 1698.

R E P O N S E
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND

A

MONSIEUR JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR, Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monsieur Silvestre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne soit très-agréable. La manière de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus prudes: c'est leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont besoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne sont imitées.

Il me sembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans votre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le

voir avec ses graces naturelles , sans attendre
 ce qu'auront mis ou retranché les soins de
 l'art. Vous êtes dans le pays du monde où
 l'on écrit le mieux. La Hollande ne se con-
 tente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de
 bien écrire en Latin , elle ne laisse pas à la
 France celle de mieux écrire en François.
 Vous êtes venu en ce Pays-là augmenter le
 nombre de ceux qui écrivent si bien en no-
 tre Langue. Pour moi , Monsieur , je ne mé-
 rite aucune des louanges que vous me don-
 nez. Conserver un peu de santé , ou pour
 mieux dire, me rendre la vie supportable, est
 tout mon soin. J'en aurai toujours un fort
 grand pour vous persuader qu'on ne peut être
 avec plus d'estime que je suis, &c.



B I L L E T

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

L'AFFREUSE retraite dont vous me parlez ne la sauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous êtes contente, je suis satisfait : quand vous avez à vous plaindre de votre condition, c'est un sujet de me plaindre de la mienne. J'attens de votre fermeté, que vous souffrirez encore quelque temps le méchant état de vos affaires ; & de votre bon sens ; que l'illusion des faux biens imaginés, ne prendra aucun pouvoir sur votre esprit. Espérez, Madame ; vos embarras finiront. Quittez la biere, buvez votre vin, & faites venir à Mustapha ses inspirations ordinaires quand il a bu. Cela vaut mieux contre la mauvaise fortune, que la CONSOLATION de Sénèque à Marcia.

L E T T R E
DE MADemoiselle
DE L'ENCLOS;
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un sensible plaisir en me disant que vous songiez à moi : j'en suis digne par l'attachement que je conserve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie , & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je suis lasse quelquefois de faire toujours la même chose, & je loue le Suisse qui se jetta dans la rivière par cette raison. Mes amis me reprennent souvent sur cela , & m'assurent que la vie est bonne tant que l'on est tranquille , & que l'esprit est sain. La force du Corps donne d'autres pensées. L'on préféreroit sa force à celle de l'esprit : mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer ; il vaut autant s'éloigner des réflexions , que d'en faire qui ne servent

à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaisirs; par le bonheur que j'ai eu de lui plaire: je ne croyois pas sur mon déclin, pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte c'est un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particulièrement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des repas dignes du temps passé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commission de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont, par Madame la Comtesse de Grammont. Il est si jeune que je le croi aussi léger que du temps qu'il haïssoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Duchesse Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de Bellefond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur; pourquoi n'est-ce pas un bonjour? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.



A MADAME
HERVART.

C E ne fut point par un hazard
Que Geneve fut conservée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a sauvée (1),
Ainsi la moderne Sion
Lui doit sa conservation;
Et depuis ce jour salutaire,
On fait que tous ses habitans
La regardent comme une mère,
Qui les voit comme ses enfans.
Quelqu'un pour rimer à Geneve
La traite d'une nouvelle Eve;
Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du fruit défendu.

(1) Madame Hervart naquit à Genève le 12. de Décembre 1602. jour même de l'ESCALADE. Sa mere sentant les premieres douleurs de l'accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les rues, donna l'alarme: c'est ce qui a fait dire à Monsieur de Saint-Evremond que Madame Hervart avoit sauvé Genève.

DE SAINTE-EVREMOND. 331

Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin séducteur :
Pour le genre humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle !

Puisse Madame Hervart dix ans
Etre encor parmi les vivans !

De notre Faculté François,
Généreuse en sa fonction ;
Ayons la pure affection ;
Point de commerce avec l'Angloïse ;

Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.

Laiſſons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Angloïſes,

Et que jamais aucun François

Ne ſoit malade en cette Terre,

S'il n'eſt pas ſûr de l'amitié

De ſon Docteur réfugié.

Le Médecin François eſſuye

Vent de Nord, neige, grêle, pluies,

Pour une petite vapeur,

Pour un commencement de rhûme,

On fait quitter au bon Docteur

Son mince matelas, & ſon gros lit de plume,

Et quand il eſt venu, d'un air tout gracieux,

La malade lui dit, « on ſe porte un peu mieux.

« On ſe trouve aſſez ſoulagée,

« Et l'on vous eſt bien obligée ;

« Mais il n'en faut pas abuser ;
 « Docteur, allez vous reposer.
 On le reconduit ; on l'éclaire ;
 A peu près voilà son salaire ,
 Que le magnanime Docteur
 Semble recevoir de bon cœur.

L'Anglois croit que les nuits aux Docteurs sont
 données

Pour attendre en repos le retour du soleil ,
 Laisant tranquillement jusques à leur réveil
 Le malade inquiet au soin des destinées.

Une basse assiduité ,
 Une servile diligence
 Feroient tort à la suffisance
 D'un Médecin par tout vanté.

Son nom fait pour lui son office ,
 Sa réputation lui tient lieu de service ;
 Encore s'il ne coûtoit rien

On pourroit être son malade ;

Maïs le Docteur se persuade

Qu'on ne sauroit jamais le payer assez bien.

Nous avons des Docteurs de notre connoissance,
 Gens d'esprit , de savoir , de grande expérience,
 D'un soin pour le malade exact & diligent,
 Et d'un procédé noble à l'égard de l'argent.

C'est-là que nous devons porter nos maladies,
 C'est-là qu'honnêtement elles seront guéries ,
 Et si l'on nous en croit , Madame Hervart & moi ,

DE SAINT-EVREMOND. 333

Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'emploi.

Pour éviter l'apoplexie ,

Prévenir toute l'éthargie ,

Qu'elle ait toujours auprès de soi

Les meilleures gouttes du Roi :

Que le douzième de Decembre

Elle descende de sa chambre ,

Pour faire la solemnité ;

De sa vieille Nativité.

Pour pouvoir entendre à son aise

La CHANSON de Monsieur de Beze (1) ,

Et donner dans un long festin

Assez largement son bon vin.

Qu'elle soit toujours regardée

Comme la mere des Croyans ,

Et qu'à Genève tous les ans

Sa fête puisse être gardée.

(1) La Chançon qu'on chante tous les ans à Genève, le jour de l'ESCALADE, a été faite par Théodore de Beze.



S U R

LE ROI D'ESPAGNE. (1)

JE maintiens la paix dans le monde :
 Il est certain que par ma mort (2) ;
 On verroit la rage du fort ,
 De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde :

Que d'autres vantent leur pouvoir ,
 Ou leur vertu , ou leur conduite :
JE V I S : j'ai le plus grand mérite
 Que dans l'Europe on puisse avoir.

L E T T R E
 D E M O N S I E U R
 S I L V E S T R E

MA D A M E Mazarin est assez indisposée
 pour ne vous écrire pas de sa main ;
 elle emprunte la mienne , & m'ordonne de

(1) Charles II.

(2) Ce Prince mourut le premier Novembre 1700.

DE SAINT-EVREMOND 339

vous dire que vous lui avez fait un fort grand plaisir de lui donner de vos nouvelles , & de celles de toute votre petite Caravane. Elle a été sensible à la misère où vous vous êtes trouvés à Anvers , de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire ; point de Biere , point de Vin de Moselle , de Vin de Bourdeaux : elle a plaint votre malheur. Mylord Montaignu a eu les sentimens d'un vrai pere qui fait voyager son fils. Pour moi qu'on accuse d'indifférence & quelquefois de dureté , j'ai été bien-aîsé que Mylord Monthermer s'accoutumât de bonne heure à la fatigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane sans apporter ni Singes ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amsterdam une Guenuche si petite & si délicate qu'elle n'auroit jamais passé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux , dont on ne vouloit pas se défaire. Il n'y a point de ville qui n'ait eu sa rareté , & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit faire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons , qu'on s'adresse à des marchands : vous voyagez en curieux , & je ne doute point que votre Journal ne soit bien rempli.

(1) Voyez dans le II. Tome la Comédie de
SIR POLITICK WOULDBE, Acte III. Scene 2.

Depuis ma Lettre écrite , Madame Mazarin a sù que Monsieur Pujolas a eu un accident assez facheux : elle en a été fort touchée aussi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas si-tôt : d'inspecteur de jardins & de bâtimens , vous deviendrez pour quelque temps encore inspecteur de vie & mœurs.

Si vous revènez ,

Apportez des guenons
Avec des perroquets :

Si vous allez à Rome ,

Apportez des pardons.
Avec des Chapelets.



SUR LA MORT

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

ENFIN le Ciel l'a retirée ,
Cette beauté tant adorée ;
Celle qui causa tant d'amour ,
Hélas ! vient de perdre le jour (1) !

Que l'on apprenne de nos larmes ;
Quel fut le pouvoir de ses charmes ;
Et que par notre desespoir ,
Un mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente ;
Chacun lui porte ses douleurs ;
Et l'on ne voit personne exemte ,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699.
Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond.

Ah ! MAZARIN, morte, vivante,
Que tu nous as coûté de pleurs !

Précieux souvenir de sa gloire passée,
De ses beaux yeux, si chers encore à la pensée ;
Eternel entretien que fournit l'amitié ;
Plus triste sentiment qu'inspire la pitié ;
Douleur, juste douleur, si tendre, si fidelle,
Montrez ce que nos cœurs ont conservé pour
elle.

Mais pourroient-ils ne le conserver pas ?
Quel autre objet eût notre ame charmée !
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

De son esprit on étoit enchanté
Quand on l'avoit entretenue ;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûe,
Ne pouvoit plus souffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, se disputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu ;
Et l'on a vû durer leur jalouse querelle,
Jusqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Falloit-il être inexorable ;

DE SAINT-EVREMOND. 339

Lorsqu'on vous conjuroit de prendre soin de
vous !

Lorsque vous refusiez de vivre au moins pour
nous ;

Puisque le dégoût de la vie ,

Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie !

Chacun vous proposoit les moyens de guérir ;

Et vous vous obstinieziez contre tous à mourir.

N'avez-vous été si chatmante ,

Que pour nous préparer le plus grand des malheurs ?

Ah ! MAZARIN , morte , vivante ,

Que vous avez causé de pleurs !

*Vous verrez , vous verrez , quand vous m'aurez
perdue :*

Injuste , par ces mots répétés tant de fois ,

Vous annonciez la mort que vous avez voulue ,

Sans aucun égard à nos droits !

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage ,

Moins pour votre intérêt que pour notre avantage ;

Ainsi vous nous deviez le compte de vos jours ,

Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde , & ce fut une injure

Un outrage , un affront à toute la nature ,

De préférer l'horreur de l'éternelle nuit

A l'aimable clarté du soleil qui nous luit.

Vous le fîtes pourtant , cruelle !
Au lieu d'attendre le trépas ,
A l'heure juste & naturelle :
Vous alliez au devant , ou vous hâtiez ses pas ;

Jamais la mort ne fut soufferte ,
Avec tant de tranquillité ;
Jamais on ne sentit de perte ,
Avec plus de douleur , & moins de fermeté ;

Mais que dis-je ; notre tendresse ,
Pouvoit-elle être une foiblesse ?
Non , non ; l'on ne sauroit blâmer
L'excès où nous l'avons portée ;
Celle qu'on ne put trop aimer
Ne peut être trop regrettée.

Beaux esprits , curieux , savans ,
Gens d'agréable compagnie ;
Quand vous pourriez vivre cent ans ,
Vous ne verriez jamais un semblable génie !

Adorateurs de la beauté ,
Gardez-vous de prendre des chaînes ;
Conservez votre liberté ;
Il n'est plus de sujet qui mérite vos peines.

De ses perfections c'est trop long-temps parler :
Trouvons-lui des défauts pour nous en consoler.
Helas ! autre source de larmes ,
Tous ses défauts avoient des charmes

Quand elle grondoit ses amis ,
Un peu plus qu'il n'étoit permis ;
Son humeur chagrine étoit chere ;
Et l'on trouvoit dans sa colere ,
Un si naturel agrément ,
Qu'on se trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleurons une personne aimable ;
Jusqu'aux choses qui font haïr ;
Pleurons une femme estimable ;
De n'avoir jamais su ni tromper , ni haïr.

Ministres Etrangers , qui cherchant à lui plaire ,
Vous donniez la douceur d'un commerce ordi-
naire ;
Ajoutez vos regrets à nos afflictions ,
Et remplissez de deuil toutes les Nations !



L E T T R E
DE MADemoiselle
D E L' E N C L O S ,
A M O N S I E U R
D E S A I N T - E V R E M O N D .

QU E L L E perte pour vous , Monsieur ! Si on n'avoit pas à se perdre soi-même , on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement : vous venez de perdre un commerce aimable , qui vous a soutenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur ? Ceux qui vivent longtemps sont sujets à voir mourir leurs amis. Après cela votre esprit , votre Philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté ; & ce qu'elle étoit pour vous , m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remède , & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à

vous voir si sain & si sage : car je tiens pour *Sages* ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gaité de votre Lettre m'a autant plû que votre présent. Vous allez revoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manières Angloises : cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu mille fois, Monsieur. Si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il feroit doux de le penser.



L E T T R E
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A
MONSIEUR LE MARQUIS.
DE CANAPLES.

VOus ne pouviez pas , Monsieur , me donner de meilleures marques de votre amitié , qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis , & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans , il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre , Monsieur , & celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts , me feroient d'un grand secours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher , si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportoit un grand obstacle. D'ailleurs , que ferois-je à Paris , que me

tacher , ou me présenter avec différentes hor-
 reurs ; souvent malade , toujours caduc , dé-
 crepit ? On pourroit dire de moi ce que di-
 soit Madame de Cœrnuel d'une Dame : *Je*
voudrois bien savoir le Cimetiere où elle va
renouveler de Carcasse. Voilà de bonnes rai-
 sons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus
 forte , c'est que le peu de bien que j'ai ne
 pourroit pas passer la mer avec moi ; il me
 seroit comme impossible de le tirer d'ici :
 c'est presque rien ; mais je vis de ce rien-là.
 Madame Mazarin m'a dû jusques à huit cens
 livres sterling : elle me devoit encore qua-
 tre cens Guinées quand elle est morte. Assû-
 rément elle dispoisoit de ce que j'avois , plus
 que moi-même : les extrémités où elle s'est
 trouvée , sont inconcevables. Je voudrois
 avoir donné ce qui me reste , & qu'elle vè-
 cût. Vous y perdez une de vos meilleures
 amies : vous ne sauriez croire combien elle
 a été regrettée du public & des particuliers.
 Elle a eu tant d'indifférence pour la vie , qu'on
 auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la per-
 dre. Les Anglois , qui surpassent toutes les
 Nations à mourir , la doivent regarder avec
 jalousie. Soyez assuré , Monsieur , que je suis ,
 &c.

L E T T R E
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND:

VOTRE Lettre m'a remplie de desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. *Les jours se passent, comme disoit le bon homme Des Yveteaux, dans l'ignorance & la Paresse, & ces Jours nous détruisent; & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés.* Vous disiez autrefois que je ne mourrois que de Réflexion : je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps, qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me ferois pendue. Cependant on tient à un vilain corps, comme à un corps agréable : on aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu

de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre , & parler de tous les originaux que nous avons connus , dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois ; quoiqu'il y ait du bon dans tout cela , mais , à dire le vrai , nul rapport. Monsieur de Clerembaut me demande souvent s'il ressemble par l'esprit à son pere ; *non* , lui dis-je : mais j'espère de sa présomption, qu'il croit ce *non* avantageux , & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siècle présent avec celui que nous avons vû ! Vous allez avoir Madame Sandwich ; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous pensez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce païs-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré : elle connoît parfaitement tout ce que je hante , & a trouvé le moyen de n'être point Etrangère ici.



R E P O N S E
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND;
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

LA dernière Lettre que je reçois de Mademoiselle de l'Enclos me semble tous jours la meilleure; & ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé: la véritable raison est que votre esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soutiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas chez Mylord Jerséy: je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de Madame Sandwich: je voi son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les louanges qu'elle vous donna, non plus que sur l'appétit. Vous êtes de tous les Païs; aussi estimée à Lon

dire qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps ; & quand je vous allégué pour faire honneur au mien , les jeunes-gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé ; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir ! Je n'ai pas en vue la réputation ; elle vous est assurée dans tous les temps : je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie , dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. *Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous vivez , vous vous seriez pendue ;* (l'expression me charme) cependant vous vous contentez de l'Aise & du Repos , après avoir senti ce qu'il y a de plus vil.

L'esprit vous satisfait , ou du moins vous console ;

Mais on préféreroit de vivre jeune & folle ,
Et laisser aux Vieillards exemts de passions
La triste gravité de leurs Réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la Jeunesse que moi : comme je n'y tiens que par le souvenir , je suis votre exemple , & m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre sentiment ! Elle vivroit en

core : mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la Campagne : et se part d'ici, admise à Londres, comme elle a été à Paris. Vivez ; la vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de Hautefeuille , chez Madame la Duchesse de Bouillon. Je voi quelquefois les Arris de M. l'Abbé du Bois , qui se plaignent d'être oubliés : assurez-le de mes très-humbles respects.

L E T T R E

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE CANAPLES.

JE ne sai , Monsieur , si vous avez reçu la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire , pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puisse faire. Je voudrois bien être en

Etat de m'en pouvoir servir. La nature dont j'ai eu tant de sujet de me louer, est sur le point de retirer ses faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'est une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit aussi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûe: elle s'est fort peu souviée de l'injustice qu'elle lui a faite; car jamais personne n'est morte avec tant de résignation & de fermeté. Je m'afflige de sa perte tous les jours. Elle disoit souvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne se fût servie à mon égard, & dont je ne saurois me servir au sien:

Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole;

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne saurois gagner sur moi. L'intérêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je songe que la Nièce & l'Héritière de Monsieur le Cardinal Mazarin a eu besoin de moi en certains temps pour subsister, je fais des Réflexions Chrétiennes qui serviront à mon salut, si elles sont inutiles pour mon payement.

L E T T R E
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS;
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMONT;

LE bel-esprit est bien dangereux dans l'amitié ! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante , & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche , pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pûssiez penser de moi ce que vous en dites ! Je me passerois de toutes les Nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre dernière Lettre : elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eûes dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeunesse : Vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage , il faut plaire ; & je voi bien que
vous

vous plairez toujours , tant que vous penserez comme vous pensez. Peu de gens résistent aux années : je croi ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même , sans songer à son visage , qui eût toujours été aimable , quand le bon sens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conservera la force de l'esprit , en perdant la jeunesse : au moins le pensai-je ainsi. Adieu , Monsieur , quand vous verrez Madame la Comtesse de Sandwich , faites-la souvenir de moi : je serois très-fâchée d'en être oubliée.

L E T T R E

A M Y L O R D

M O N T A I G U.

ON ne peut pas être plus sensible que je le suis à l'honneur de votre souvenir. Il n'y a pas un mot de votre Lettre qui ne m'ait donné du plaisir , excepté ceux qui m'assurent que vous mangez des Trufes tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai pensé que j'en mangeois avec Ma-

dames, Mazarin : je me la suis représentée avec tous ses charmes ; j'ai crû être à Boughton ; le Nil & les Crocodiles m'ont paru. Je ne puis continuer ce discours sans douletir : il le faut finir. Madame Sandwich est à Windsor depuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé votre Lettre : si elle revient à Londre , comme il y a apparence , je ne manquerai pas, Mylord , de lui parler de la Musique & des Trufes qui l'attendent. Je ne doute point que Monsieur Silvestre n'ait fait concerner les Pièces de Corelli qu'il a apportées , & qui nous doivent faire mépriser la CHACONNE de *Galatée* , & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monsieur Silvestre sur l'Architecture & sur la Peinture : il nous a dépaïfés ; Corelli a pris la place de Michel-Ange , & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enseigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'espère plus qu'en celui-ci. Tous es Médecins , les Apoticaïres , les Chirur-

(1) M. Asgil publia un Livre Anglois en 1700. où il prétend faire voir qu'en conséquence de l'alliance de la vie éternelle révélée dans l'Ecriture ; l'homme peut être transféré de la terre à la Vie éternelle , sans passer par la mort. Voyez les NOUVELLES de la République des Lettres , du mois de Novembre 1700. & les autres Journaux de ce temps-là.

DE SAINT-EVREMOND. 355
giens sont enragés contre lui, de disposer
de la mort à leur préjudice. Puissai-je, My-
lord, profiter de ses instructions, & vivre les
MILLE ANOS des Espagnols, pour vous
conserver un très-humble & très-obéissant
Serviteur.

L E T T R E **A MONSIEUR ***.**

VOUS ne sauriez croire, Monsieur, com-
bien la Mort a trouvé de Partisans con-
tre cet Auteur moderne, qui veut nous exem-
ter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il
ait à combattre sont les Médecins. Toutes
les Facultés se sont réunies, comprenant bien
que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de
maladies : plus de maladies, plus de Doc-
teurs.

LE GALENISTE.

Il est temps de finir nos méfintelligences ;

Il est temps de nous réunir :

La mort est attaquée, il faut la maintenir ;

Redoublons nos Ordonnances.

Ecrire qu'on ne mourra plus !

S'il est vrai, nous sommes perdus !

G g ij



Adieu nos Ecoles publiques ,

Qui pis est , adieu nos Pratiques.

Ah ! que cet immortel n'est-il entre nos mains !

Ventouse , vomitif , saignée , & médecine ,

Le remettroient bien-tôt au rang des vieux ha-
mains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de son Urine ,

Il auroit beau passer la mer ,

Pour éviter ma Sympathie ,

Fût-il en Dannemarck , je le ferois suer (1) ;

Je le rendrois plus sec que n'est une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau

Une certaine Quintessence ,

Dont une goutte ou deux le mettroient au tom-
beau ;

Bien d'autres en ont fait déjà l'expérience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra notre métier ,

Disent l'un & l'autre Garnier (2) ;

Si l'on croit ce nouveau Prophète ?

De Simples & de Minéraux ,

(1) Il y avoit alors , (1700.) à Londres un Docteur Al-
lemand , nommé Herwig , qui prétendoit guérir les mala-
dies par des sueurs sympathiques. Il suffisoit qu'il eût de l'uri-
ne du Malade , pour le faire suer au temps & à l'heure qu'il
jugeoit à propos , même dans une distance assez éloignée.

(2) Le Pere & le Fils.

DE SAINTE-ÈVREMONT. 157

De Syrops & de Cordiaux,
Notre provision est faite ;
Mais qui des Drogues fera cas ,
Du moment qu'on ne mourra pas ?
On nous verra dans nos Boutiques ,
Morfondus, tristes & chagrins ,
Vivre toujours, mais vivre étiques ;
Aussi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé Buissière ,
Qui les membres n'épargne guère
Pour sauver le reste du corps ;
J'entens Buissière qui s'écrie ,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie !

LE LITHOTOMISTE.

Hélas ! mon bon temps est fini ,
Dit le Docteur Cipriani ;
Je ne taillerai plus personne !
Aidez de louange on me donne ;
On m'admire dans mon emploi ;
Où seront les Pierres pour moi ?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.

Mais quoi ! ces Immortalités ,
A la Foi du Chrétien sont des dons affectés ;
Non pas des graces générales :
Quittons l'Europe pour jamais

Et taillons, taillons désormais,
 Dans les Indes Orientales.
 Nous y taillerons des Omrabs;
 De temps en temps quelques Rajas;
 Et n'étoit la Vicilleffe extrême,
 Peut-être Aurang-zebe lui-même (1).
 Si les gens à tailler nous manquent quelquefois;
 Nous pourrons jouer plus d'un rôle :
 Nous aurons avec nous, des Flûtes, des Haut-
 bois,
 Pour guérir de la Tarantole (2).
 AU DOCTEUR SILVESTRE.
 Moquez-vous de leurs embarras,
 Docteur, au teint frais, gros & gras :
 Quand vous n'aurez plus de Malades,
 Vous aurez toujours vos Sonnades,
 Vos Musiques de Corelli
 Pour faire un Concert accompli.
 Je ne vous plains donc point; il est indubitable

(1) Empereur des Mogols, si connu par la relation des Voyages de M. Bernier.

(2) M. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent Opérateur pour la Taille & l'extraction de la Pierre, avoit dessein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de Pas : ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux joueur de Clavecin, & quelques autres Musiciens. La Tarantule, ou Tarantole est une espèce d'Araignée, dont la morsure est mortelle, si on n'y apporte un prompt remède; & ce remède c'est la Musique. Voyez le VOYAGE d'Italie de M. Mifson, Tome III. & la Dissertation de M. Buglivi, DE Anatomie, morfo & effectibus Tarantula.

DE SAINTEVREMOND. 339

Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons
nos maux ;

Mais vous vous sauverez par les Arts libéraux,
Et ferez un métier beaucoup plus agréable.

Je vous dirai pour parler tout de bon ,

Que l'agrément de votre compagnie ,

A su gagner notre inclination :

Nous aimons mieux votre ancien génie

Nous aimons mieux votre Erudition ,

Que vos talens apportés d'Italie.

H U I T A I N.

ENFIN j'ai reconnu la flatteuse imposture
Des vains, des faux plaisirs que l'on goûte en
ces lieux ;

Ce n'est qu'illusion , chimere toute pure ,

Heureux qui de bonne heure a pu songer aux
Cieux !

J'y trouve cependant une chose assez dure ,

C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux

Sans passer par la sépulture :

Une autre route seroit mieux.

E L O G E D U R O I.

DON ANTONIO DE CORDOUE (1) disoit , qu'il est difficile de trouver un grand Héros ; un grand Héros & un bon Roi ensemble , presque impossible ; un grand Héros , un bon Roi , & un honnête-homme ; c'est ce qu'on avoit jamais vu , & ce qu'on ne verroit jamais.

Vous n'aviez pas le don de prophétie ;
Quand vous fîtes ce Jugement ;
Antonio, si vous étiez en vie ,
Vous changeriez de sentiment.
Des bons & justes Rois que le monde renomme ;
Aucun n'a jamais fait tant de peuples heureux ;
Nommez tous les Héros , il est plus Héros qu'eux ;
Dans le mérite d'honnête-homme
Où les sujets sont les premiers ,
Il a pris sur eux l'avantage ,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les particuliers :

(1) Voyez le Tome III. page 206,

DE SAINT-EVREMOND. 361

Faut-il quitter les plaisirs pour la Gloire ?
Ses moindres faits embellissent l'Histoire ;
Est-on en paix , en ce temps de repos
Où l'on suspend les vertus des Héros ?
Est-on rentré dans la vie ordinaire ?
C'est lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio , ces talens dispersés
Sont dans le Roi malgré vous ramassés ;
On reconnoît, sans besoin qu'on le nomme,
Le grand Héros , le bon Roi , l'honnête-homme.

SUR LE MESME SUJET.

VEU T-ON louer un Roi ? Les louanges qu'on
donne

Se doivent aux vertus de quelqu'autre personne :
Un Auteur qui le loue avec peu de raison ,
Fait valoir son sujet par la comparaison.
Des vertus des Héros il fait un Alexandre ;
Pour un doux naturel s'il faut de la bonté ,
Il ne manquera pas chez Titus de la prendre ;
Il prendra chez Caton , justice & fermeté :
Mais ce qu'on dit du Roi , vertu , valeur extrême ;
Et justice , & bonté tout se trouve en lui-même :
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajouter ,
Comme ils font en louant un mérite ordinaire ;

Tome V.

H h

Qu'ils disent simplement ce que le Roi fait faire,
 La grace qu'on veut d'eux c'est de ne rien ôter.
 De son premier état qu'ils nous donnent l'image;
 Comment, de ce qu'il fut, il s'est fait ce qu'il est,
 De sa gloire, c'est-là le plus noble intérêt,
 C'est-là, de sa vertu, le plus digne avantage.
 D'autres sont parvenus aux suprêmes Grandeurs
 Par de puissans appuis & de longues faveurs;
 Mais un destin opiniâtre
 Dont il éprouva les rigueurs,
 Lui donna toujours à combattre
 Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit surmonter toute sorte d'obstacles;
 Vaincre des ennemis, être maître de soi,
 Celui-là passeroit les faiseurs de Miracles;
 Il feroit ce qu'a fait le Roi,



B I L L E T

A M A D A M E

DE LA PERRINE. (1)

LA beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons, & le pavé sec, me font croire que vous ne ferez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain, & d'entendre jouer du clavier au-delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens votre Réponse, & suis votre mari d'hiver, aussi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacifiques des NOËLS puisse être.

(1) Madame la Marquise de la Perrine, fille de M. de Monginot, Médecin célèbre, & homme de beaucoup d'esprit.

A L A M E S M E.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Votre pudique inquiétude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez souper chez nous;
Vous trouverez de la Musique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et sans faire le magnifique,
Phaïsan, Perdrix, bon Vin, bon Feu;
Toute sorte de bonne chère,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez soin de votre raison,
Il n'est pas sûr qu'elle revienne;
Vous pourriez la laisser avec un Vin si bon:
Mais pour votre vertu n'en soyez point en peine;
Elle retournera pure en votre maison,
Si pure elle entre dans la mienne.



L E T T R E

A M A D E M O I S E L L E

D E L' E N C L O S.

ON m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes sérieuse, & vous plaisez; vous donnez de l'agrément à Sénèque, qui n'a pas accoutumé d'en avoir; vous vous dites vieille, avec toute les graces de l'humeur & de l'esprit des jeunes-gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satisfaire : quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la passion ? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrète à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit ?

Mais aimer, & vous voir aimée
Est une douce liaison,

H h iij

Qui dans votre cœur s'est formée
De concert avec la raison.

D'une amoureuse sympathie,
Il faut, pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la vie.
Puissent les Destins complaisans
Vous donner encore trente ans
D'amour & de Philosophie!

C'est ce que je vous souhaite le premier
jour de l'année; jour, où ceux qui n'ont rien
à donner, donnent pour Etrennes des Sou-
hais,



B I L L E T
A M O N S I E U R
D E S M A I Z E A U X.

JE vous renvoye , Monsieur , le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris sous mon nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume , que le commencement du P A R A L L E L E D E M. L E P R I N C E E T D E M. D E T U R E N N E ; encore est il tout changé. La L E T T R E sur la mort de Madame Mazarin est la chose du monde que j'aurois la moins faite : je n'ai jamais pensé à telle chose.

Vous pouvez sûrement répondre à vos amis de Hollande , que les M E M O I R E S D E L A V I E D U C O M T E D * * * , & le S A I N T - E V R E M O N I A N A ne m'appartiennent point (2) : il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me

(1) R E C U E I L d' *Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés*, imprimé chez Anisson en 1701.

(2) V o y e z la *VIE de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1698.

convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribue , j'ai marqué dans votre Exemplaire les Pièces qui ne sont pas de moi ; & vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de fautes celles qui en sont , que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille , sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir , puisque cela vous fait plaisir.

L E T T R E

A M Y L O R D

G A L L W A Y.

JE ne me suis point donné l'honneur de vous écrire , Mylord , sur le Régiment que le Roi vous a donné (1) : vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponse : j'ai voulu vous en ôter la peine , & me suis contenté de prier M. de Montandre & M. Boyer , de vous assurer que personne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

(1) Le Roi lui avoit donné un Régiment des Gardes Hollandoises à cheval.

Venons à M. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de suivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les siens. Je n'aurois jamais cru que les Vins de Reims fussent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux Vins de Reims : mais un vert avec de la couleur, qui se tourne en sève quand il est mûr. La sève en est amoureuse ; & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'*Amoureux* est profané. Cependant c'est le terme des grands Connoisseurs, des d'Olonnes, des Boisdauvins, & de votre Serviteur ; Côteaux, autrefois fort renommés (1). Jamais on n'aura d'excellens Vins de Montagne qu'on ne leur donne un peu de corps, quoiqu'en disent les Vignerons modernes. Il faut laisser la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Silvery & des Roncières se gardoient deux ans, & ils étoient admirables : mais au bout de quatre mois, ce n'est encore que du verjus. On a laissé prendre un tel ascendant aux Vins de Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit, & ce que j'ai écrit des Vins de Champagne (2), & je n'ose plus les nom-

(1) Voyez la *VIE de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1654.

(2) Voyez la *LETTRÉ à M. le Comte d'Olonne*, Tome III. pag. 140.

mer. Vous ne sauriez croire la confusion où j'en suis.

Que M. de Puyzieulx en fasse une petite Cuve de la façon qu'on les faisoit, il y a quarante ans, avant la dépravation du goût, & qu'il vous en envoie.

Il étoit bien jeune quand je sortis de France; je ne laissois pas d'avoir l'honneur de le connoître, quoique mon grand commerce fût avec Monsieur son Pere, en qui j'ai perdu un bon ami, & douze bouteilles de son meilleur Vin, qu'il me faisoit donner l'hiver par Gautier, son Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de faire de grands complimens pour moi à Monsieur de Puyzieulx, si vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monsieur son pere, & par le sien.

Je suis si touché du vôtre, que je n'ai pas besoin de rappeler celui de Monsieur de Ruvigny, pour vous assurer que je disputerai à tout le monde les sentimens d'estime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je respecte la vertu, les bonnes qualités, la Philosophie, & la capacité en toutes choses; & c'est la profession qu'en fait sur votre sujet, Mylord, Votre très-humble & très-obéissant serviteur, & petit Philosophe subalterne.

A Londres le 29. d'Août 1701.

B I L L E T

A MADAME

DE LA PERRINE.

J'ENVOYE savoir de Betty, comment vous vous portez ; & si le redoutable Monsieur de Magni ne vous a point donné de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA PRÉCIEUSE

Laissez la source des familles
A qui voudra peupler des Villes ;
Tendres Amans, éloignez-vous
De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis souffrir la tendresse
D'Amans qui soupirent toujours ;
Et mon foible est, je le confesse,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les
cours.

LA SOLIDE.

Galans de cour, Amans de ville ;

Soupirans , Epoux en famille ;

Il faut tirer parti de tout :

Jamais Catherine qui file ;

Toujours Catherine qui coud.

B I L L E T

DE M. SILVESTRE.

CONTENTEZ-VOUS , Monsieur , de votre mérite d'Inspecteur , & n'entreprenez point sur le mien. Je vous laisse les Bâtimens & la Peinture , ne m'inquiétez pas sur la Géographie gourmande (1). Cependant il faut avouer que vos Coqs de Bruyere , vos Saumons , vos Huîtres , vos Fruits ; & le reste d'une abondance délicieuse dont vous me parlez , vous donnent quelque droit de m'insulter ; & ne me laissent de ressource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une chose plaise à Mylord Montaigne ; & ne vous mettez en peine de rien : quelque dépense qu'il faille faire ; quelque soin , quelque industrie qu'il faille employer pour l'avoir , elle*

(1) Voyez ci-dessus , page 55.

ne vous manquera pas. Ce sont les propres paroles de feue Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus justes qu'en cette occasion. Je n'ai jamais eu une si forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en son lustre & pleine, quand Monsieur le Vassor y sera : je ne me compte pour rien, car je ne sais le Grec.

A U M E S M E.

SI des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des veilles beaucoup augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je serois aussi heureux qu'un homme de près de cent ans le peut être. Je pers mille plaisirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle maison, les belles Eaux, les beaux Canards, m'auroit fort touché, quoi qu'Inspecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'est d'être avec Mylord Montaigu, de jouir de son entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure chère du monde. Jamais personne n'a mieux mérité d'être reçue magnifiquement.

ment , & galamment régaler , que Madame Sandwich ; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir , & la bien régaler , que Mylord Montaigu. J'espère que la Cascade , l'Octogone , les Gerbes , les Jets d'Eau , auront fait oublier la France à Madame Sandwich ; & comme Mylord est assez heureux pour inspirer son goût & ses desseins sur les Bâtimens & les Jardins , je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel ouvrage à Hincinbrooke (1) qui n'en devra rien à ceux de Boughton. On ne sauroit être plus sensible que je le suis à l'honneur de son souvenir. Il ne manquoit rien , pour combler mon déplaisir , de n'avoir pas vû Boughton & le maître du lieu , que de ne point voir Hincinbrooke & sa Maîtresse , qui est le plus grand ornement de tous les lieux où elle se trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore , elle auroit des Pêches , dont elle n'auroit pas manqué de me faire part : elle auroit des Trufes , que j'aurois mangées avec elle ; sans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut recommencer tant d'avantages perdus ,

(1) Maison de campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maison de campagne dans la Province d'Essex. C'étoit autrefois une Maison Royale , où Henry VIII. & la Reine Elisabeth alloient souvent ,

DE SAINTEVREMOND. 375
par les Dimanches & les Mercredis de *Montaign House* (1).

A M A D A M E
DE LA PERRINE.

STANCES IRREGULIERES.

Il ne faut point faire la belle ,
Vous l'avez trop long-temps été ;
Une laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes ;
Oubliez le temps des amours ;
S'il vous en souvient , que de larmes
Il vous coûtera tous les jours !

Cloris , il faut céder à l'âge ;
La nature est venue à bout
De ruiner son propre ouvrage ;
Mais vous avez le bien , vous avez le bon-goût
Mettez l'un & l'autre en usage ,
Et vous pourrez , Cloris , vous consoler de tout.

(1) L'Hôtel de Montaigne , à Londres.

Une petite & propre chère ;
 Bon vin toujours, l'hiver bon feu ,
 Un peu de Musique & de jeu ,
 Jusqu'à cent ans vous feront plaire ;

Laissez aux petits , Philis ,
 Les couleurs de roses & de lis ,
 Laissez à la sorte jeunesse
 Un faux mérite de tendresse ;
 Laissez pour les cœurs les desirs ,
 Et donnez au goût ses plaisirs.

P O R T R A I T
 D E M A D A M E
 D E L A P E R R I N E.
 S O N N E T I R R E G U L I E R.

G A L A N T E sans amour , facile & vertueuse ;
 D é v o t e sans scrupule , & fort belle Joueuse
 S u b s i s t a n t sans argent , & donnant tout le jour
 T h é , c a f f é , chocolat à sa petite cour ;

D e g é n é r e u x sans bien avoir sa maison pleine ;
 D ' a m i s

D'amis riches tirer une honnêteté vaine,
Et se voir obligée à des remerciemens
Pour l'inutilité de leur beaux complimens;

C'est la condition où le ciel m'a réduite ;
Et que j'ai soutenue avec quelque mérite :
Ce n'est pas là pourtant notre plus grand malheur !
Eh ! voulez-vous savoir la plus pénible épreuve ,
Où se trouve sujette une femme d'honneur ?
C'est d'être , comme moi , trop long-temps sage ,
 & veuve.

R E P O N S E.

Que d'autres comptent leurs ennuis ;
Vous n'êtes pas la seule à mal passer les nuits ;
Avec son Epoux il ennuye ;
La plus raisonnable y languit ;
Mais la solitude du lit
Est pire que sa compagnie.



B I L L E T
A M O N S I E U R
S I L V E S T R E .

DEux de vos amis me vinrent voir hier & me proposèrent un Dîner pour vendredi ou samedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous soyez de la partie; sans cela point de repas. J'avois dessein d'aller ce matin à *Montaigne-Houffe*, pour apprendre des nouvelles de la santé de Mylord, que je souhaite la meilleure du monde. Je suis fort ennuyé de l'état où je me trouve: celui où vous êtes me fait craindre pour vous.

Car vous savez, Docteur, que la santé d'Athlete Est, selon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monsieur de Barillon, qui mangeoit autant que personne, avoit un secret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever? il entrenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abstinences & de leurs auste-

rités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une diette. Ce secret-là ne vous servira jamais de rien : vous ne faites abstinence, ni n'en parlez.

L E T T R E

A

MONSIEUR LE PRINCE

D'Auvergne. (1)

J'A VOIS toujours ouï dire que l'amitié ne remontoit point ; sentiment fondé sur quelques observations, que les Peres aiment mieux leurs enfans, qu'ils n'en sont aimés. Pour les Peres, je n'en disconviens pas ; mais je trouve le Proverbe faux à l'égard des grand-peres, par ma propre expérience. L'amitié de mon *petit fils* ne s'arrête pas au premier de-

(1) Emmanuel - Maurice de la Tour, dit le *Bailly d'Auvergne*, mort à la Haye en Mars 1702. peu de jours après que M. de Saint-Evremond lui eut écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Frédéric Maurice de la Tour ; Comte d'Auvergne ; mais il avoit cédé ses droits d'aînesse.

gré ; elle remonte de toute sa force pour venir au *grand papa* (1). Que ne fait-on point pour lui plaire ? On donne d'excellent Vin à Londres ; on envoie du meilleur Thé de Hollande ; on écrit le premier. Je pousserois ces On-là bien loin ; mais je veux quitter cette espèce de tierce personne , introduite à la Cour par Monsieur de Turenne , & entretenue après sa mort par ceux de sa maison ; je la veux quitter , pour vous faire directement des reproches , qui montrent la tendresse du *grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre , pour aller prendre une fièvre en Hollande ? Si vous étiez demeuré à Londres , notre Docteur eût empêché sûrement la maladie , par le régime ordinaire qu'il prescrit , & qu'il observe lui-même. Il eût fait faire dans votre chambre un Potage de santé , avec un bon Chapon , un Jarret de Veau , du Seleri , & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux perdrix , ou trois si j'y avois été , bien piquées , & de bon fumet. Il y auroit ajouté un Hétudeau , & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris modérément , eût fait partie d'une simplicité honnête , & nécessaire pour se bien porter.

(1) Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monsieur de Saint-Evremond son *GRAND-PAPA*.

DE SAINT-EVREMOND. 381

Mais le cher Docteur entre dans ma chambre : ne pouvant empêcher présentement la maladie , il va vous dire les remèdes qu'il faut employer pour la guérison , &c.

P O R T R A I T D U R O I.

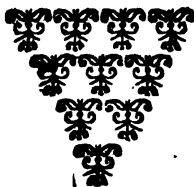
E T R E puissant & juste , ambitieux & sage ;
De toutes les vertus faire à propos l'usage ;
Patient , modéré , maître de ses desirs ,
Exact dans les devoirs , sans gêner les plaisirs ;
Ne séparer jamais ses intérêts des nôtres ;
Etre occupé toujours pour le loisir des autres ;
Faire servir sa gloire au bien de ses sujets ;
Grand Héros dans la guerre , & bon Roi dans la
paix ;

C'est avoir un mérite à gouverner les hommes ,
Dont on ne voyoit point des exemples laissés ;
Mais on a pu trouver dans le temps où nous sommes ,

Ce qu'on cherchoit en vain dans les siècles passés.
Celui qui par deux fois soumit toute la terre
A ses décisions pour la paix , pour la guerre ;
Dans la guerre , intrépide aux périls les plus grands ,
Arbitre dans la paix de tous les différends ;

Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Asie ;
 Et qui fit au Sultan recevoir le Traité ,
 Qu'à Londres , par son ordre , on avoit arrêté ;
 Ce Prince , hélas ! ce Prince , a sa trame finie (1) ;
 Si rien pourtant nous pouvoit consoler
 C'est qu'au dehors il paroît tout régler :
 Chez le Etats , où chacun le déplore ,
 Il a toujours la même autorité ;
 Mort ou vivant la Nation l'adore ,
 Et tout à Londres est si bien concerté ,
 Qu'Elisabeth semble y regner encore.
 Mais tu n'es plus un exemple à donner ;
 Elisabeth , ta gloire est affacée ,
 Depuis le jour qu' A N N E au Trône est placée ;
 D'elle on apprend comme il faut gouverner.

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre , &c. mourut le 19. de Mars 1702.



L E T T R E
A M O N S I E U R
D E S M A I Z E A U X.

JE suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas renvoyé plutôt le Livre de Monsieur Bayle (1); je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer est si bien choisi, qu'on ne trouve pas moins de satisfaction à le lire, que d'instruction; particulièrement quand ce sont des ouvrages de Monsieur Bayle. Il donne un tour si agréable à sa profonde érudition, que l'on n'en est jamais dégoûté. Il est vrai que ses discussions chronologiques me fatiguent un peu: mais elles sont nécessaires aux Historiens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui suivent. Quel charme seroit la lecture, si tous les Savans avoient autant de délicatesse & de justesse d'esprit que lui! Mais au lieu de ces rares qualités, on ne trouve dans la plupart

(1) Le DICTIONNAIRE *Historique & Critique*, de la seconde Edition, publiée en 1702.

384 O E U V R E S D E M.
des Auteurs qu'une Science confuse, un faux
goût, & un entêtement ridicule.

Que de fous pour la connoissance
Que l'on a de l'Antiquité !
Mais bien plus fou celui qui pense
Que la juste Postérité
Saura venger sa suffisance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un se plaît aux choses passées,
Que les Livres savent fournir ;
Et l'autre veut que l'avenir ;
Occupe toutes ses pensées ;
L'un se plaît à ce qui n'est plus ;
L'autre à ce qui n'est pas encore,
Dans mon discernement confus,
Lequel est plus fou ; je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir ;
L'Erudition infinie ,
Où l'on ne voit sens, ni génie ;
Je ne saurois le concevoir :
Mais je trouve Bayle admirable ,
Qui profond autant qu'agréable ,
Me met en état de choisir
L'instruction, ou le plaisir.

Les

Les gens du monde ont certains défauts,
qui approchent assez du faux goût, & de la
vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance ;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le mérite autant de négligence,
Que de soin pour la qualité,

Rien n'est égal, rien ne ressemble ;
Quand les deux se trouvent ensemble ;
Il est vrai qu'un injuste sort
Les souffre peu souvent d'accord,

Tel est, sans choix, prodigue en sa dépense,
Le trop de luxe a son esprit gâté ;
Tel fait entrer dans sa magnificence,
Le goût exquis avec la propreté ;
Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance ;
Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par là, du vrai bien a-t-on la jouissance
Par-là, peut-on venir à la félicité ?
C'est de quoi nous n'avons aucune expérience :
Ce vrai bien, à mortel, n'est jamais arrivé ;
On a beau le chercher sur la terre & sur l'onde,
On auroit fait le tour du monde ;
Sans l'avoir nulle part trouvé.

En effet, il n'y a qu'une parfaite résignation aux Ordres de la Providence, qui puisse nous rendre véritablement heureux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'assurance,
A qui notre Malherbe a consacré ces mots:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science
Qui nous met en repos (1).

Mais n'est-ce pas aller contre l'ordre de cette Providence, que de se persécuter de la manière du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes sentimens sur la Religion ? comme si la persuasion pouvoit s'étendre au de-là des lumières ; & qu'il dépendit de nous, de croire ce que nous voulions. Cependant tous ces maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens droits qu'elle avoit sur notre cœur (2).

Au lieu de disputer toujours sur la créance
Par trop d'attachement à son opinion ;
Regardons comme on vit, sans chercher comme
on pense ,
Et dans le bien qu'on fait trouvons notre union.

(1) Malherbe dans la CONSOLATION à M. du Perier sur la mort de sa Fille.

(2) Voyez le Tome III. pages 128. 129.

DE SAINT-EVREMOND. 387

Dans la dernière conversation que j'eus avec vous, vous me dites certaines particularités du ROMAN DE LA ROSE, que je voudrois bien voir plus au long.

L E T T R E
DE MONSIEUR
DES MAIZEAUX
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
S U R
LE ROMAN DE LA ROSE.

VOICI, Monsieur, les particularités que vous m'avez demandées sur le ROMAN DE LA ROSE. Elles ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos anciens Auteurs me les ont fournies : je n'ai eû que la peine de les ramasser.

Le ROMAN DE LA ROSE est proprement un cours de Philosophie amoureuse : c'est un système d'amour ; ou, pour parler

Kk ij

avec nos anciens Auteurs , *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'amour pour parvenir à jouissance*. Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1) ; & achevé par Jean Clopinel , surnommé de *Meun* , parce qu'il étoit né à Meun sur Loire (2). On prétend que le nom de *Clopinel* lui fut donné , à cause qu'il étoit boîteux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet ouvrage , pour plaire à une Dame qu'il aimoit : mais il mourut environ l'an 1260. sans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui-même cette particularité , dans la plainte prophétique qu'il fait faire à l'amour. Le passage est un peu long : mais peut-être ne ferez-vous pas fâché de le lire.

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en Gâtinois , & il y a apparence que c'est de-là qu'il a pris son nom.

(2) Voyez le RECUEIL, contenant les noms, & sommaires des Oeuvres d'auteurs Poètes & Rymours François, vivans avant l'an M. CCC. dans les OEUVRÉS de Fauchet, Tome II. fol. 589. de l'édition de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE de la Croix du Maine, à l'Article de JEHAN de Meun ou Mehun.

(3) Fauchet dit qu'il est croyable , qu'il fust étudiant en Droit , parce qu'en un endroit il a laissé ces Vers.

» Ainsi nos dit Justinien

» Qui fit nos livres anciens.

Voyez Guillaume de Loris (1).

*A qui jalousie contraire
Faißt tant d'angoisse & de maltraire
Qu'il est en péril de mourir
Son ne pense le secourir.
Il me conseillaßt volontiers
Car il est de mes familiers
Et droit fust, car par lui mesmens
En ceste paine vrayemens
Fusmes pour noz gens assembler
Affin de bel acueil embler,
Mais il dit qu'il n'est assez sage
Si seroit ce moult grand dommage
Si tel loyal sergent perdoye
Quand secourir le peulx & doye
Puisqu'il ma si tresbien seruy
Qu'il est bien vers moy desseruy.
Il fault que praigne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Es pour le fort chasteau asseoir
Avecques tout le mien pouvoir,
Plus encore me doit servir
Car pour ma grace desservir*

(1) LE ROMANT DE LA ROSE, fol. cc. & suiv.
de l'édition de Paris, chez Galliot du Pré 1529.

Il doit commencer vng Rottmanz
 Ou seront mis sous mes commantz,
 Et jusques la le finira
 Que luy & bel acuell dira
 Qui languist or en la prison
 A douleur & sans mesprison
 Tout mes sens or sont esmayez
 Qu'entroblic vous ne m'ayez
 Ien ay grand deuil & desconfort.
 Iamais rien n'est qui me confort
 Si ie pers vostre bien vueillance
 Car ie nay plus ailleurs fiance,
 Toutesfois iay perdu espoir
 Dont quasi suis en desespoir
 Cy se reposera Guillaume
 Dont le tombeau soit plain de baulte
 Dencens de myrrhe d'aloex
 Tant ma seruy tant ma loez.
 Et puis viendra Iehan Clopinet
 Au cueur gentil au cueur yfnet
 Qui naistra dessus Loire a Meun
 Lequel & a saoul & a ieun
 Me servira toute sa vie
 Sans auarice & sans enuie
 Et sera si tressaige hom

Qui naura cure de raison.
 Qui mes oignemens hait & blasme
 Combien quilz flatrent plus que basme
 Et sil aduient comment quil aille
 Quex aucun cas icelluy faille
 Car il nest aucun qui ne peche
 Tousiours a chascun quelque teche
 Le cueur vers moy tant aura fin
 Que tousiours au moins a la fin
 Quant en coulpe se sentira
 Du forfait se repentira
 Et ne voudra par lors tricher
 Il aura le Rommant si cher
 Que tout le voudra parfournir
 Si temps & lieu luy peut venir
 Car quant Guillaume cessera
 Iehan si le continuera
 Apres sa mort que ie ne mente
 Des ans passez plus de quarante
 Et dira lors pour la meschance
 Et pour paour de desesperance
 Quil nait de bel acueil perdue
 La benuolence avant eue
 Et si ay perdu espoir
 A peu que ne men desesper

Et toutes les autres parolles

Tans soient elles sages ou folles

Jusqua tant qu'il aura cueillie.

Sur la branche verte feuillie

La vesbelle rose vermeille

Ainsi qu'il soit iour & quil se sueille.

Jean de Meun étoit Théologien , Ora-
teur , Philosophe , & Mathématicien. Il a
composé plusieurs Livres , & fait plusieurs
Traductions (1); entr'autres celle du Traité
de Boëce DE LA CONSOLATION, qu'il
dédia à Philippe le Bel. Voici le début de
sa Dédicace , où il parle des Ouvrages qu'il
avoit déjà composés (2), *Ata Royale Maïesté,
tres-noble Prince , par la grace de Dieu Roy
des François , Philipès le quart , ie Jehan de
Menng , qui iadis au Romans de la Rose , puis
que lalousie ot mis en prison Belaccueil , en-
seigné la maniere du Chastel prendre , & de
la Rose cueillir , & translaté de Latin de
François , le liure de la Vegece de Chevale-
rie ; & le liure des merueilles de Hirlande :
& le liure des Epistres de Pierre Abeillard &
Helois sa femme : & le liure de Aelred , de
spirituelle amitié , envoie ores Boece de Conso-*

(1) On en trouvera une liste dans la Croix du
Maine.

(2) Fauchet, *ubi supra*.

lation, que j'ay translaté en François : iacôit
ce que entendes bien Latin, &c.

Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*,
parle de Jean de Meun. » En ce temps du-
» dit Pape Iean vingt-deuxiesme, dit-il (1),
» florissoit à Paris maistre Iean de Mehum,
» Docteur en Théologie, & grand Philoso-
» phe. Lequel print plaisir à composer plu-
» siers liures singuliers, & entre autres para-
» cheua le Roman de la Roze, qui auoit
» esté commencé par maistre Gilles de Lor-
» ris. Il translata de Latin en François Boèce
» *De Consolatione*; & *De regimine Principum*,
» qu'auoit composé Sainct Thomas: & Ouide
» *De arte amandi*, dont il se fut bien passé.
» Et fit plusieurs autres plaisans liures de Mon-
» danité. Son corps gist au cloistre des fre-
» res Prescheurs à Paris: où, ainsi que j'ay
» ouy dire audit lieu, il fut mis par Arrest
» de la Cour de Parlement, car lesdits Fre-
» res l'auoient desenterré (2), à raison de ce
» qu'il s'estoit mocqué d'eux, & leur auoit
» donné en sa maladie vn coffre plein de
» pieces d'ardoise: que lesdits Freres pen-

(1) LES ANNALES d'Aquitaine. Faicts & gestes
en sommaire des Rois de France & d'Angleterre,
Pays de Naples & de Milan; IV. Partie, Chapitre
II. page 187. de l'édition de Poitiers 1644.

(2) Desenterré, doit signifier ici non enterré
pour s'accorder avec ce qui suit.

» soient estre argent monnoié , & cognurent
 » la fraude après sa mort & auant qu'il fut
 » par eux enterré : ie ne croi pas qu'il soit
 » vray ».

Pasquier préfere Guillaume de Lorris &
 Jean de Meun à tous les Poètes d'Italie:
 » Souz le regne de Saint-Louis ; *dit-il* (1);
 » nous eûmes Guillaume de Lorry , & sous
 » Philippe le Bel Jean de Meun , lesquels
 » quelques vns des nostres (2) ont voulu
 » comparer à Dante Poète Italien : Et moi
 » ie les opposerois volontiers à tous les Poë-
 » tes d'Italie , soit que nous considerions,
 » ou leurs mouëlleuses sentences , ou leurs
 » belles loquutions encore que l'œcono-
 » mie générale ne se rapporte à ce que
 » nous pratiquons aujourd'hui : Recherchez
 » vous la Philosophie Naturelle ou Morale ?
 » Elle ne leur défaut au besoin : Voulez-
 » vous quelques sages traits , les voulez-vous
 » de folie ? Vous y en trouuerez à suffisance,
 » traits de folie toutesfois dont pourrez-
 » vous faire sages. Il n'est pas que quand il
 » faut repasser sur la Theologie , ils se monf-
 » tront n'y estre apprentis. Et tel depuis eux
 » a esté en grande vogue , lequel s'est enrichy

(1) LES RECHERCHES de la France , Li-
 vre VII. Chap. 3. pag. 603. de l'édition de Pa-
 ris 1643.

(2) Voyez Fauchet , fol. 590.

» de leurs plumes, sans en faire semblant. Aussi
 » ont-ils conserué, & leur œuvre, & leur
 » membre jusqu'à huy, au milieu d'une in-
 » finité d'autres, qui ont esté enseuelis avec
 » les ans dedans le cercueil des ténèbres.
 » Clement Marot les voulut faire parler le
 » langage de nostre temps, affin d'inuiter les
 » esprits flouëts à la lecture de ce Roman.
 » Qui n'est autre chose qu'un songe dont le
 » principal subiect est l'Amour. En quoi on
 » ne scaurôit assez louer cette inuention.
 » Car pour bien dire, les effects de l'Amour
 » ne sont entre nous que vrais songes. C'est
 » pourquoi Guillaume de Lorry, présuppose
 » que ce fut en la primeuere, saison expresse-
 » ment dédiée à cet exercice. Cestui n'eut loir
 » sir d'aduancer grandement son liure : mais
 » en ce peu qu'il nous a baillez (1), il est, si
 » ainsi ie l'ose dire, inimitable en descrip-
 » tions. Lisez celle du Printemps, puis du
 » Temps, ie deffie tous les Anciens, &
 » ceux qui viendront apres nous d'en faire
 » plus à propos. Iean de Mehun est plus sca-
 » vant que Lorry, aussi eust il plus de loisir
 » & de subiect que son deuancier.

Les Chimistes ont prétendu trouver le
 Grand-Oeuvre de ce Roman ; & il n'en faut
 pas être surpris, puisqu'ils le voyent clairement

(1) Il n'en a fait qu'environ la cinquième
 partie,

dans le CANTIQUE DES CANTIQUES.

D'autres , se sont divertis à y découvrir une espèce de Théologie Morale (1) : mais le fameux Gerson , Chancelier de l'Université de Paris , bien éloigné de cette pensée , l'a regardé comme un Livre très-dangereux , & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (2). Enfin il s'est trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe , comme nous le verrons bien-tôt. Ils ne se trompoient pas. Jean de Meun avoit si peu ménagé les Femmes dans ce *Roman* , qu'elles résolurent de s'en venger : mais il se tira d'affaire par un trait de plaisanterie. Le Président Fauchet , qui nous a conservé cette Historiette , la narre d'une manière si naïve , que je me servirai de ses propres termes.

» Jean de Meung , dit-il (3) , cuida être
 » payé de la mesme monnoye qu'Ouide son
 » maistre : pource qu'une partie des dames
 » de court mal renommées , moines , hy-
 » pocrites , autres gens vicieux qu'il avoit ta-
 » xez en ses liures , lui susciterent beaucoup
 » d'ennemis. Mesmes les dames faschées de
 » ces vers trop piquans :

(1) Voyez le Discours qui est à la tête de l'édition du *Roman de la Rose* , de Galliot du Pré.

(2) La Croix du Maine.

(3) *Ubi supra*, fol. 590.

» *Toutes estes, ferez, ou fustes,*
 » *De faict, ou de volonté, putes ;*

» delibererent un jour de l'en chastier. Du-
 » quel danger il se sauva gentiment en ceste
 » maniere. Maistre Iean de Meung estant ve-
 » nu à la Court pour quelque occasion, fut
 » par les dames arresté en vne des chambres
 » du logis du Roy, estant enuironné de plu-
 » sieurs seigneurs : lesquels pour avoir leur
 » bonne grace, auoyent promis le represen-
 » ter, & n'empescher la punition que elles
 » en voudroient faire. Mais Iean de Meung
 » les voyant tenir des verges, & presser les
 » Gentils hommes de le faire despouiller,
 » il les requit luy vouloir octroyer vn don :
 » iurant qu'il ne demanderoit pas remission
 » de la punition qu'elles attendoient prendre
 » de lui (qui ne l'auoit meritée) ains au
 » contraire l'aduancement. Ce qui lui fut
 » accordé à grand peine, & à l'instance priere
 » des seigneurs. Alors Maistre Iehan com-
 » mença à dire : Mes dames, puisqu'il faut
 » que je reçoive le chastiment, ce doit estre
 » de celles que j'ay offensées. Or n'ay-ie parlé
 » que des meschantes, & non pas de vous
 » qui estes icy toutes belles, sages, & ver-
 » tueuses : partant celle d'entre vous qui se
 » sentira la plus offensée, commence à me

» fraper, comme la plus forte putain de toutes celles que j'ay blasmees. Il ne se trouua pas une d'elles qui voulust auoir cest honneur de commencer, craignant d'emporter ce tiltre infame. Et Maistre Iehan chappa, laissant aux dames une vergogne: & donnant aux seigneurs la presens, assez grande occasion de rire: car il s'en trouua aucuns d'eux, à qui il sembloit que telle ou telle deuoit commencer, mais les mieux appris rompirent ce iugement, pour euitier au debat qui en fust suivi.

» Le Romans de la Rose, ajoute Fauchet; a (ce neanmoins) esté receu par les librairies des seigneurs, comme liure plaisant & rempli de beaux traicts de doctrine, malgré les prescheurs & Theologiens: maris de ce qu'il estoit trop manié & appris de ce toutes sortes de gens: tellement que plusieurs crierent contre. Et entre autre maistre Martin Franc, natif en la Comté d'Aumale en Normandie, Prestre & Chanoine de Lauzane en Sauoye, fit un liure contre le Romans de la Rose, intitulé *Le Champion des dames*: comme si Iehan de Meung eust escrit contre elles, mais ce fut longuement apres la mort de maistre Iehan de Meung, pource que ce Champion est adressé à Philippes deuxième Roy de Bourgogne, surnommé le Bon.

Fauchet rapporte ensuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs; mais un peu autrement que Bouchet. » Il se trouue en la chronique d'Aquitaine, *dit-il*, » vn trait de risée que le bon maistre Iehan de Meung fit aux freres prescheurs ou lacobins de Paris, mesmes en son testament. » Par lequel ayant ordonné estre enterré en leur Eglise, il leur laissa vn coffre avec tout ce qui étoit dedans: commandant ne l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maistre Iehan trespasé, & son service mortuaire fait, suivant ce qu'il auoit ordonné: les freres viennent en grand haste pour enlever ce coffre, lequel se trouuant plein de pieces d'ardoise, sur lesquelles possible il tiroit des figures d'Arithmetique ou de Geometrie, les moines indignez, & pensans qu'il se fust mocqué d'eux viu & mort, deterrerent son corps. Mais la Cour de Parlement aduertie de telle inhumanité, le fit remettre en sepulture honorable, dans le cloistre du conuent. Cela me fait croire, s'il eust esté docteur en Theologie (comme a voulu dire l'Auteur de la Chronique d'Aquitaine, ou celui duquel il l'a pris) qu'il n'eust vsé de telle risée en mourant. Si vous ne dittes qu'en ce temps-là, les estudians en l'Vniuersité de Paris estoient ennemis des Mandians, pour l'entreprise que

» faisoient ces freres sur les gens d'Eglise, &
 » maistre de l'Vniversité : se fourrans par les
 » cours, pour estre confesseur des Roys &
 » Princes : entreprenans aussi les lectures
 » publiques, sur les maistres Regens des
 » Vniversitez. Dont maistre Iehan se vange
 » d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux
 » semblant, tant au Romans de la Rose,
 » qu'en vne Satyre faite contre les vices,
 » appelée Testament, & Codicille : mais
 » par une copie que j'ay, (escrite auant deux
 » cens ans) *Status mundi, sive doctrina gen-*
 » *tium*. j'ay mis toutes ces raisons, afin que
 » toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira.

Le ROMAN DE LA ROSE a été ré-
 duit en prose par Jean Moulinet (1), qui l'a
 enrichi de plusieurs Allégories de son in-
 vention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de
 son Ouvrage :

C'est le Roman de la Rose
Moralisé clair & net,
Translaté de Vers en Prose
Par vostre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que le
 Langage des Exemplaires imprimés du Ro-

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleurissoit en-
 viron l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, pages
 242. & 246.

MAN DE LA ROSE, n'est pas conforme à celui des Manuscrits. On l'a changé en un François plus moderne (1) : & de-là vient que les Imprimés diffèrent beaucoup les uns des autres ; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Pasquier dans ses RECHERCHES blâme Marot d'en avoir fait une Revision : il s'explique encore plus fortement dans ses LETTRES. *Il n'y a homme docte entre nous, dit-il (2), qui ne lise les doctes escripts de Maître Alain Chartier & qui n'embrasse le Romant de la Rose ; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eût voulu habiller à la moderne Françoisse.* Cependant il est certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a altéré les Manuscrits, aussi bien que les Copies imprimées : & il est très-difficile d'en trouver, qui ayent échappé à la diligence indiscrete de ces Reviseurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit notre Langue dans le treizième siècle : on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit

(1) La Croix du Maine.

(2) Liv. II. dans la Lettre à M. Cujas. p. m. 104. & 105.

alors, malgré toute son imperfection. C'est à peu près la même chose que si l'on s'avisait aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinzième ou seizième siècle, pour les rapprocher de notre manière d'écrire. Mais afin que vous puissiez mieux juger, Monsieur, de l'énorme différence qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuscrits, j'ajouterai ici le commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il se trouve dans un Manuscrit de la Bibliothèque d'Oxford, qui est très-bien écrit sur du velin, & orné de fort jolies figures en miniature. C'est une marque de son Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du stile de Guillaume de Lorris.

MANUSCRIT D'OXFORD. DE GALLIOT DU PRE'.

CI commence le romanz
de la rose
Ou l'art d'amour est toute
encloſe.

*Cy eſt le rommant de la roſe
On tout lart d'ameurs eſt en-
cloſe.*

Maintes gens dient que en ſon-
ges
Ma ſe fables non & menſonges

Maintes gens vont diſant que
ſonges
Ne ſont que fables & menſon-
ges

Mais ten puet tels Songes ſongier

Mais on peult tel ſonge ſon-
ger

Qui ne ſont mie menſongier

Qui pourtant neſt pas men-
ſonger

Ains ſont apres bien aparant
Si en puis bien traire agarant

Ains eſt apres bien apparent
Si en puis trouver pour ga-
rant

I. aucteur qui et non macrobes

Macrobe vng aſteur treaſſa-
ble

Qui ne tint pas ſonges alobes

Qui ne tient pas ſonges à fa-
ble

Ainſois eſcript la viſion
Qu'il auint au roy Cyprien.
Quicunques cuide ne qui die
Q'ſoit ſoleur on muſardie
De croire que ſonges auient

Aincoys eſcript la viſion
Laquelle aduint a Scipion.
Quiconques cuyde ne qui die
Que ce ſoit vne muſardie
De croire qu'aucun ſonge a l-
uienne

Qui ce vouldra pour fol me tie-
gues

Qui vouldra pour fol ſi men-
tienne,

Car endroit moy ai ie fiance

Car quant a moy iay con-
fiance

Q'ſonges ſoit ſegnificance
Des biens aus gens ou des ai-
nuis

Que ſonge ſoit ſignificance
Des biens aux gens & des en-
nuitz

Que li pluſieurs ſongent denuis
Maintes choſes conuertement

La raiſon, on ſonge par nuytz
Moult des choſes couuertes-
ment

Q'en voit puis aportement.
Le vintefime an de mon aage

Quon voit apres appertement
Sur le vingtieſime an de mon
eage

U point qu'amours prent le
paage

Au point qu'amours prent le
peage

Les ieunes gens couchie meſtoie

*Vne nuit ſi com ie ſoloie
Et mie dormoie moult ſerment
Si vi i. ſonge en mon dormant*

*Qui mout fut bel & mout me
plus*

Mes en ce ſonge enqs riens n'ut

*Q'auenu trefout ne ſoit
Si com li auſteur racontoit
Or vneil ce ſonge rimoier
Pour nos cuers plus ialreſoier*

*Quamours le me prie & co-
mande,
Et ce nuls bons qui me deman-
de*

*Commens ie veuil que cis ro-
mans
Soit apele que ie commans
Ce eſt li romans de la roſe*

*Ou lart damours eſt toute en-
cloſe*

*La matiere en eſt bonne &
nueue*

*Or doint Diex que en gre la
reſoieue*

*Celle pour cin ie lai enpris
C'eſt celle qui tant a de pris
Et tant eſt digne deſtre amee*

Quelle doit eſtre roſe clamee.

*De ieunes gens, coucher mal-
loye*

*Vne nuyt comme ie ſouloye
Et de fait dormir me conuint
En dormant vng ſonge mad-
aint*

*Qui fort beau fut a aduifer
Comme uous orrez deuiſſer
Car en aduiſant moult me
pleut*

*Et oncques riens au ſonge
neut*

*Qui du tout aduenue ne ſoit
Comme le ſonge recenſoit
Lequel vueil en rime deduire
Pour plus a plaifir vous in-
duire*

*Amours men. prie & le com-
mande,
Et ſi daduenture un demande*

*Comment ie vueil que ce rom-
mant*

*Soit appelle ſacha lamant
Que ceſt le rommant de la
roſe*

*Ou lart damour eſt toute en-
cloſe.*

*La matiere eſt belle & loua-
ble*

*Dieu doipt quelle ſoit aggre-
ble*

*A celle pour qui lay empris
C'eſt une dame de hault pris
Qui tant eſt digne deſtre ay-
mee.*

Quelle doit roſe eſtre clamee.

B I L L E T

A M A D A M E

DE LA PERRINE.

J'ENVOYE savoir si la fatigue que vous eûtes hiér, ne fut pas aussi grande que le plaisir de voir la Cérémonie (1). Si vous avez eu la compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des remèdes contre l'ennui & la langueur qu'on trouve en ces sortes d'occasions. Le Doyen de Guernezey disoit, *qui dit CHANOINE dit HOSPITALIER*; c'est leur Institution, & celui qui ne feroit pas bonne chère à son hôte, donne matière à un dévolu, & mérite de perdre son Canoniat : danger, que Monsieur Sarte n'a jamais couru. Je souhaiterois que vous eussiez souvent son commerce : je croi que celui de Monsieur Breval ne peut être que très-bon, & que vous vous ferez assez bien trouvée des graces que le Seigneur fait à son Eglise.

(1) Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 1702, dans l'Eglise Collégiale de Westminster.

A L A M E S M E

J'A I d'excellent pain ; je n'ai point de beurre aujourd'hui , & je ne saurois fournir ma part du déjeuner : Monsieur de Montandre (1) employeroit de bon cœur une partie de son gain en Pêches. Je ne sai si c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante devoit s'assembler. Quelque travers qu'il y ait dans l'Esprit des Femmes , il n'y en a pas assez pour leur rendre un Vieillard agréable ; & je croi qu'on peut se passer de moi partout , horsmis au jeu , où le perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd : on retrouve les désagrémens quand il a perdu , & payé.

(1) M. le Marquis de Montandre.



L E T T R E
D E M O N S I E U R
S I L V E S T R E.

VOUS ne sauriez croire la joye que j'ai eue de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix est considérable par lui-même, il m'a rappelé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui est à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûes. J'en suis informé par tous ceux qui y ont été. Mylord Gallway, bon connoisseur en toutes choses, m'a dit, que la Cascade de Boughton est la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûe : qu'il y a de plus grandes Pièces d'Eau à Versailles & à Chantilly ; mais que s'il avoit à donner un modèle de ces sortes d'ouvrages-là, il donneroit la Cascade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monsieur le Coq en a fait la description dans une fort grande Lettre : Monsieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de son pro-

pre mouvement , il me rend un des plus présomptueux hommes du monde : quand vos inspirations l'auroient déterminé , je lui aurois toujours une fort grande obligation ; & ne serois pas fâché de lui en avoir souvent de la sorte. Je crains qu'il n'y ait une espèce d'ingratitude à faire des distinctions si délicates. Quelque vanité qu'il puisse y avoir , je veux croire que Mylord a songé premièrement à moi , & que vous l'avez fait souvenir de temps en temps du dessein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite , Monsieur de la Pierre est arrivé , qui m'a donné onze Pêches , *qui valent onze Cités* , pour parler comme les Espagnols , quand ils veulent faire valoir les présens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Boughthon , les Perdreaux , les Trufes , &c. Si vous étiez ici il ne seroit besoin que de vos regards. Il n'y a point de maladie qui puisse tenir contre les *corpuscula* , *effluvia* , *emanationes* , *simulacra sanitatis* , qui partent de vos yeux. Je souhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET

B I L L E T

A M A D A M E

DE LA PERRINE.

QUAND je joue chez vous , je perds sûrement ; mais j'ai la consolation que vous gagnez quelque chose de ce que je perds : quand je joue ailleurs , j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon argent , & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire , j'entens de perdre au jeu : car pour de *soudainetés* , m'ôt consacré par Madame Mazarin , j'en crois être exempt.



A LA MÊME.

JE oroyois vous faire aller jusqu'aux *idées innées* (1) mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laissons la science : Salomon , le plus sage des hommes , a dit que la science étoit *affliction de chair*. Ne pouvant réjouir celle des Dames , il est de l'honnêteté & de la bienséance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée ou la Guinée entière pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en votre maison ; je tâcherois de me donner ce mérite-là : non pas par l'argent , mais par la manière honnête & galante que j'aurois à le perdre.

(1) M. de Saint-Evremond lisoit dans ce temps-là , le *Traité de l'entendement* de M. Locke,



B I L L E T
A M O N S I E U R
S I L V E S T R E.

IL y a environ dix ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coutumes des Romains; il s'en falloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du Pont dans la Rivière. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernières appréhensions :

Urget presens la Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de temps que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur, qui devez

M m ij

avoir soin de ma vieille masse , & la ranimer par vos regards salutaires , d'où vient que vous avez été si long-temps sans me voir ? Si vous n'êtes pas plus assidu , je reprendrai ces petits corps , ces atômes de santé que je vous ai donnés.

B I L L E T

A M A D A M E

DE LA PERRINE.

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune , & n'en puis venir à bout. Je songe au Collège , je retourne à l'étude de la Grammaire ; & tout cela inutilement. Si Betty , toute jeune qu'elle est , vouloit se défaire de trois ou quatre ans , elle n'a qu'à lire les *DÉCISIONS DE L'ACADEMIE* (1) , fort propres à rappeler , du moins , l'idée de la jeunesse. A parler sérieusement , vous y verrez cent *verilles de Langue* , assez nécessaires à qui veut parler François exactement , & le prononcer

(1) *REMARQUES ET DECISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE , recueillies par P. L. T. (M. l'Abbé Tallemont) imprimées à Paris en 1698.*

DE SAINT-EVREMOND. 411
comme il faut. Monsieur de Miremont a
mon autre Livre de Brantome depuis huit
jours. Si vous aviez quelque partie d'Hom-
bre digne de nous , vous n'avez qu'à faire
dire à mon Porteur , OUI, pour ne pas vous
donner la peine d'écrire. Un Billet seroit pour-
tant beaucoup mieux.

A L A M E S M E.

MONIEUR Rouvière a gagné vos bon-
nes graces pour deux Jonquilles : à l'â-
ge où je suis , il faut faire un présent plus con-
siderable ; je vous en envoie cinq. Je ne se-
rois pas en peine des faveurs , si j'en favois
faire un bon usage. Mandez moi ce que vous
ferez après dîner. Je signois toutes mes Let-
tres à Madame Mazarin , quand j'étois fort
bien avec elle , comme Don Quichotte les
siennes à Dulcinée ; LE CHEVALIER DE
LA TRISTE FIGURE : elle signoit les
siennes comme Dulcinée , à Don Quichotte.

A MONSIEUR
SILVESTRE.
STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards salutaires,
Qui par vos rayons de santé,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-basilic dont la vue
Sait guérir comme l'autre tue;
Qui vous a fait tant retarder ?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre ;
J'ai gardé tous les jours la chambre ;
Dans un état fort ennuyeux ;
J'attens pour en sortir le secours de vos yeux.

Cette vertu surnaturelle
Attachée à votre prunelle,

DE SAINT-EVREMONT. 413

Vient d'agir selon mes souhaits ;
A peine je la voi que j'en sens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le temps qu'on travaille à détruire la Mort,
Et que Silvestre, au moins, détruit la maladie.
Pouvions-nous esperer jamais un si beau sort ?

Mais quelqu'un me dira : cette même nature
Qui nous fait voir le jour , mène à la sépulture ;
Et malgré tous ces beaux discours,
On meurt , & l'on mourra toujours.

Quoi ! Veux-tu, par le vrai , te rendre misérable ?
Veux-tu donc voir, par lui, sans cesse tes malheurs ?
Souvent le faux donne un bien véritable ,
Chacun , au faux , peut trouver ses douceurs :
Si vous ôtez du monde les Erreurs ,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silvestre , moins ingénieux ,
Quitteroit le talent de plaire ;
Et prenant un air sérieux ,
A son naturel tout contraire ,

M m iij

Ne guériroit plus par ses yeux ;
Comme il avoit toujours su faire.

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1) ;
Sut donner de si beaux dehors
A son opinion nouvelle ,
Que le vrai , tout confus alors ,
N'osoit paroître devant elle.

O toi , qui causes nos ennuis ,
Indiscrete & désagréable
Verité ; cache-toi dans le fond de ton Puits ;
Et nous laisse goûter les douceurs de la Fable.

B I L L E T

A M A D A M E

D E L A P E R R I N E .

JE vous souhaite une bonne année. Sou-
haiter est la seule chose que je puis faire :
si vous vouliez pourtant , je ferois quelque

(1) M. Asgil. Voyez ci-dessus, page 354.

DE SAINT-EVREMOND. 417

chose de plus ; ce seroit de vous donner un repas avec Monsieur Silvestre. Si j'eusse crû vous trouver chez vous , je vous aurois porté le souhait que je vous envoie. On ne vous trouve jamais. J'ajouterai six Vers à ma Prose.

Puissent les bonnes destinées
Me donner dix ou douze années !
Puissiez-vous avoir en effet
Esprit content, santé parfaite,
Et tout le bien que vous souhaitez
La Marquise de Gouvernet.

A LA MESME.

JE suis bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis , quand vous me fistes l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque service à vous rendre ; j'y cours. Si vous gardez la maison , je ne manquerai pas de m'y rendre. Disposez d'un homme qui passe les nuits aussi mal que vous ; mais par des causes bien différentes de nos insomnies. Puissiez-vous perdre les vôtres agréablement ! je suis au desespoir de n'être plus capable de vous les ôter ;

Je vous tirerois de l'épreuve
 D'être long-temps sage & veuve (1) ;
 Ne pouvant devenir l'objet de vos amours ;
 Puissiez-vous la faire toujours ,

Sur la tyrannie de la Raison.

LA Raison est d'un triste usage !
 Qu'il est ennuyeux d'être sage !
 De vivre toujours gravement
 Sous les ordres du jugement ;
 De réfléchir toute sa vie
 De peur de faire une folie !

L'Amour n'eut jamais de liens ;
 Raison, si fâcheux que les tiens :
 En amour, on aime ses peines ;
 Raison, tu combats nos desirs,
 Contrains ou choques nos plaisirs ;
 C'est de toi proprement que nous portons les
 chaînes.

C'est toi qui causes les rigueurs ,
 Que nous trouvons avec les Dames ;

(1) Voyez ci-dessus ; page 177.

Tu mets le scrupule en leurs ames ;
— Tu fais le tourment de leurs cœurs ;
Sans toi, sans toi, l'Amour n'auroit que des dou-
ccurs.

L E T T R E
A M A D A M E
D E L A P E R R I N E.

MANDEZ-MOI si vous êtes dans la
même résolution où vous étiez hier
pour la visite de Madame Bond.

Femme est un Animal aimable,

Mais de sa nature muable ;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité
d'aimable : comme vous n'avez rien des dé-
fauts du sexe, le dernier ne vous touche pas.



A L A M E S M E.

M A D A M E Bond sera chez elle : si vous voulez vous y trouver à quatre heures ; ou quatre heures & demie , je ne manquerai pas de m'y trouver aussi ; & de vous y faire le compliment que Madame Mazarin me faisoit faire au Roi ; *très-humble & très-obéissant serviteur* (1).

(1) Madame Mazarin railloit souvent M. de Saint-Evremond sur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé *s'il étoit amoureux* , il fit une profonde révérence & dit , qu'il étoit *son très humble & très obéissant Serviteur*.



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

M A G A L O T T I ;

*Du Conseil d'Etat de Son Altesse Royale
Monseigneur le Grand-Duc
de TOSCANE.*

QUE vous êtes heureux , Monsieur ! Il y a plus de trente ans que j'ai l'honneur de vous connoître : vos années vous ont fait acquérir un grand savoir ; vous ont fait avoir beaucoup d'expérience , beaucoup de considération , sans vous avoir rien ôté de la vigueur du corps & de l'esprit : les miennes , plus nombreuses à la vérité , m'ont été moins favorables. Elles ne m'ont rien laissé de la vivacité que j'ai eue , & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reste , Monsieur , je vous suis fort obligé de m'avoir écrit en Italien : si vous aviez pris la peine de m'écrire en François , vous m'eussiez laissé la honte de voir un Etranger entendre beau-

coup mieux que moi la beauté & la délicatesse de ma Langue. Il est vrai que presque toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la langue plus élégamment que leurs plus beaux esprits ne sauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monsieur le Marquis Rinuccini (1) de votre discernement : la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On est fort satisfait de lui en cette Cour; de sa personne; de son procédé, & de sa conversation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit désirer. Monsieur le Cavalier Giral di, qui est bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ses connoissances, dont il n'aura que faire quand il voudra se montrer : sa présence le met hors d'état d'avoir besoin de bons offices. Avant que de finir, je vous supplierai, Monsieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde reconnoissance que je conserverai jusqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elles ont eues pour moi. Je dois aux libéralités de son bon vin de Florence, mes dernières années, que j'ai passées avec assez de repos. Après que vous m'aurez acquitté de ce premier devoir,

(1) Envoyé Extraordinaire du Grand - Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine sur son avènement à la Couronne.

DE SAINT-ÉVREMOND. 425

qui m'est le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'assurer Monsieur le Commandeur Del Bene, de l'estime que j'aurai toute ma vie pour son mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles assurances des sentimens que vous me fûtes inspirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-temps; ces six Vers que j'ai fait autrefois (1) vous l'expliqueront.

*Je vis éloigné de la France ,
Sans besoin & sans abondance ,
Contens d'un vulgaire destin ;*

*J'aime la vertu sans rudesse ,
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.*

Aussi malade que je le suis aujourd'hui, je devrois la souhaiter au lieu de la craindre : mais si je passe une heure sans souffrir, je me tiens heureux. Vous savez que la cessation de la douleur est la félicité de ceux qui souffrent. Je trouve que la mienne est suspendue.

(1) Voyez le Sonnet adressé à Mademoiselle de l'Enclos, Tome IV. page 329.

424 O E U V R E S D E M.
quand je suis assez heureux pour vous entre-
tenir.

B I L L E T
A MONSIEUR
S I L V E S T R E. (1)

D O c t e u r , m a n d e z à v o s a m i s
Pourquoi nos fameux appétits
Ne sont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas ,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ses repas.
Pour les sauver de la moleſſe
Où mène la délicateſſe ,
Defendez-leur les Perdreaux ;
Les Cailles , & les Faifandaux ;
Et , ſi vous pouvez , qu'on les livre
Aux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuiyre ;
Gens par l'âge affoiblis , débiles eſtomacs ,
Ne pouvant digérer que des mets délicats.

(1) M. Silveſtre étoit alors à la campagne , avec My-
lord Montaigne.

Vous

DE SAINTEVREMOND 425

Vous, Héros d'appétit, qu'un robuste mérite
A de nouveaux exploits tous les jours sollicite,
Attaquez d'énormes Brochets,
Qui furent la terreur des Mangars & des Philes;
Attaquez des Poissons qu'on prend pour Croco-
diles (1),
Et ne les quittez point sans les avoir défaits.
Sur l'appétit tout mon bonheur se fonde;
J'aimerois mieux, célèbre Morelli,
Et renommé Vaffor, votre appétit;
Que les Etats du plus grand Roi du monde;

B I L L E T DE MADAME DE LA PERRINE.

AUCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne suis tenté;
Que puis-je faire dans la vie ?
Qui peut m'y tenir arrêté ?
Je prens peu de plaisir à lire;

(1) Voyez ci-dessus, page 316.

J'oblige le public en m'abstenant d'écrire ;

La seule douceur que j'attens,

C'est d'entendre Mylady Band.

Je n'aime plus que l'harmonie

Ta voix au clavestin puisse-t-elle être unie,

Pour entendre les doux accords

Qu'on promet aux âmes sans corps.

Je suis fort mal ; & j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde : puisque le goût & l'appétit m'ont quitté , je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquième & dernier Tome.

T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le cinquième Tome.

*On a mis une n. pour marquer que le chiffre
suivant se rapporte aux Notes, & non pas
à l'Ouvrage même.*

A.

A Mars, où il faut chercher les parfaits Amans.

129.

Aminte du Tasse, éloge de cet Ouvrage. 103.

Amours de Henri le Grand, jugement sur ce Livre.

311.

Anciens, combien les Admirateurs outrés des An-
ciens sont déraisonnables. 101. Nos Modernes
surpassent les Anciens à divers égards. 102. &

suiv.

Anglois, raillés sur leur passion pour certaines vian-
des. 195, 196. Leur bravoure. 199. Avec quelle
fermeté ils envisagent ordinairement la Mort.

345.

Angloises, éloge de leur beauté. 199. Si elles sont
plus fidelles à leurs maris que les Françaises.

182.

Artemise, combien elle fut touchée de la mort de
son mari.

n. 118.

Aspil, prétend qu'on peut être transféré à la vie

N n ij

J'oblige le public en m'abstenant

La seule douceur que j'a

C'est d'entendre My

Je n'aime plus que

Ta voix au clavecin

Pour entendre

Qu'on pro

Je suis

parer des

le goût

pas est

Ade, jugement sur cet Auteur.

ier, Son éloge. 321. Ce qu'il pensoit sur l'absti-
nence des plaisirs.

Brerweer (Mademoiselle de) sa mort. n. 118.

Bois (l'Abbé du) va en Angleterre. n. 296.

Bossuet (Jacques Benigne) pourquoi plus modéré
pendant qu'il étoit Evêque de Condom, que
lorsqu'il fut Evêque de Meaux.

Brown, ce que c'est. n. 195.

Buckley (Sophie) son caractère. n. 268.

Buffe Rabutin (le Comte) Jugement sur les Por-
traits qu'il a fait de M. de Turenne, du Prince
de Conti, & du Roi de France.

ages. n.

201.

admirable qu'il

378.

on. 150. 217. Est célèbre

ses Eaux minérales. n. 196.

277.

estimé de M. de Saint-Evremond.

4. Défendu contre l'Abbé Renaudot.

suiv. Son éloge. 383. 384. Son caractère.

384.

92.

ibid.

307.

186.

C.

- Camus de*) son attachement
Remond. 344, 345, 350.
Amis y ont trouvé
 396.
n. 232. & *suiv.*
sa vie maintenoit la
 334.
 113, 114. *Sa mort.* n. 113.
de) Son éloge. 167, 168.
de) croyoit en mourant qu'elle
 avec ses amis en l'autre monde.
 343.
 , excellent Opérateur pour la pierre. n.
 358.
embaut (le Comte de) avoit une opinion trop
 avantageuse de lui-même. 347.
Clopinel, voyez, *Menn.*
Condé (le Prince de) son Parallele avec M. de
 Turenne. 14. & *suiv.*
Cordoué (Don Antonio de) idée qu'il avoit des
 Princes. 360.
Corneil (Pierre) combien il a excellé dans la Tra-
 gédie. 92. Son Parallele avec Racine. *ibid.* A
 surpassé tous les Anciens. *ibid.* & 102.
Côteaux, les trois Côteaux. n. 369.
Crever, pourquoi on disoit au Mois de Septembre,
 voici le temps où il faut crever. 21.

D.

- D** *Angean* (le Marquis de) va voir le Comte
 de Grammont pour le convertir. n. 211.
Despreaux, son éloge, 92, Admirateur putré des

- éternelle sans passer par la mort. n. 354.
Augustin (Saint) idée qu'en ont Hobbes, Isaac
 Vossius, & le Pere Simon. 275.
Auvergne (le Prince Maurice d') meurt à la Haye.
 n. 380.

B.

- B** *Arbin*, Libraire de Paris, prie M. de Saint-
 Evremond de lui envoyer ses Ouvrages. n.
 202.
Barillon (le Marquis de) secret admirable qu'il
 avoit contre la plénitude. 378.
Bath, éloge de son Mouton. 150. 217. Est célèbre
 par ses Bains, & par ses Eaux minérales. n. 196.
Barval, son éloge. 277.
Bayle, combien estimé de M. de Saint-Evremond.
 n. 273. 274. Défendu contre l'Abbé Renaudot.
 273. & suiv. Son éloge. 383. 384. Son caractère.
 384.
Benferade, jugement sur cet Auteur. 92.
Bernier, Son éloge. 321. Ce qu'il pensoit sur l'absti-
 nence des plaisirs. *ibid.*
Beverweert (Mademoiselle de) sa mort. n. 118.
Bois (l'Abbé du) va en Angleterre. n. 296.
Bossuet (Jacques Benigne) pourquoi plus modéré
 pendant qu'il étoit Evêque de Condom, que
 lorsqu'il fut Evêque de Meaux. 307.
Brown, ce que c'est. n. 195.
Buckley (Sophie) son caractère. n. 268.
Bussi Rabutin (le Comte) Jugement sur les Por-
 traits qu'il a fait de M. de Turenne, du Prince
 de Conti, & du Roi de France, 186.

C.

- C** *Anaples* (le Marquis de) son attachement pour M. de Saint-Evremond. 344, 345, 350.
Cantique des Cantiques, les Chimistes y ont trouvé le Grand-Oeuvre. 396.
Cas de Conscience singulier. n. 232. & *suiv.*
Charles II. Roi d'Espagne, sa vie maintenoit la Paix de l'Europe. 334.
Charleval, son Eloge. 113, 114. Sa mort. n. 113.
Chaulieu (l'Abbé de) Son éloge. 167, 168.
Chevreuse (Madame de) croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec ses amis en l'autre monde. 343.
Ciprianns, excellent Opérateur pour la pierre. n. 358.
Clerembaut (le Comte de) avoit une opinion trop avantageuse de lui-même. 347.
Clopinel, voyez, *Meun.*
Condé (le Prince de) son Parallele avec M. de Turenne. 14. & *suiv.*
Cordoué (Don Antonio de) idée qu'il avoit des Princes. 360.
Corneil (Pierre) combien il a excellé dans la Tragédie. 12. Son Parallele avec Racine. *ibid.* A surpassé tous les Anciens. *ibid.* & 102.
Côteaux, les trois Côteaux. n. 369.
Crever, pourquoi on disoit au Mois de Septembre, *voici le temps où il faut crever.* 21.

D.

- D** *Angeau* (le Marquis de) va voir le Comte de Grammont pour le convertir. n. 211.
Despreaux, son éloge. 92, *Admirateur* outré des

G.

G Enée, comment elle fut sauvée de l'Escalade des Savoyards. n. 330. La Chanson qu'on y chante tous les ans le jour de l'Escalade, par qui faite. n. 333.

Géographie gourmande, Livre à donner au Public. 55.

Givri, est réduit au desespoir par les rigueurs de sa Maîtresse. n. 126.

Godolphin, (Mylord) son éloge. 120. Sa mort. n. *ibid.*

Gongora (Don Louis de) Poète Espagnol. Abregé de sa Vie. n. 98. Jugement sur ses Ouvrages. *ibid.*

Grammont (le Comte de) Son éloge. 154, 150. 324. Revient d'une dangereuse maladie. n. 204. Son épitaphe. *ibid.* Bon mot qu'il dit dans sa maladie. 210. Devient dévot. 208. Sa mort. n. 266.

Grecs (les) Eglise des Protestans François réfugiés à Londre, pourquoi ainsi appelée. n. 46.

Guillaume III. Roi d'Angleterre, est blessé au bord de la Boyne. n. 63. Passe cette Riviere, & bat l'Armée du Roi Jacques. 66, 67. Combien il est touché de la mort de la Reine son Epouse. 164. Sa délicatesse pour les plaisirs. 174, 175. Conspiration contre sa personne. 200. Importance de sa vie. 201. Prend Madame Mazarin sous sa protection. 241. Sa douceur à l'égard des Catholiques d'Angleterre. 242. Combien la Paix de Ryswick lui est glorieuse. 287. & *suiv.* Son éloge. 360. & *suiv.* Son Portrait, 381, 382.

H.

- H** *Ampden*, son éloge. 75. & suiv.
Hermitage (de l') son éloge. 296.
Hervart (Madame) sauve Genève de l'Escalade
des Savoyards, & comment. n. 330.
Hervicg, Docteur Allemand, qui prétend guérir
les maladies en faisant suer par sympathie. n.
396.
Hobbes, le peu de cas qu'il faisoit des Oeuvres de
S. Augustin. n. 275.
Humiere, succombe aux rigueurs de sa Maîtresse,
n. 126.
Huitres d'Angleterre, leur éloge. 54. & suiv.

I.

- I** *Esuites*, brouillés avec leur Général. 185.
Julien Scopon, son éloge. 322.
Justinien, ce qu'on doit penser sur la nouvelle de
Justinien, qui défend aux femmes de manger avec
des hommes, sans la permission de leurs maris.
238, 239.

K.

- K** *Ensington*, appelé le Cimetiere de Londres, &
pourquoi. n. 118.

L.

- L** *Orme* (Marion de) ses charmes. 153.
Lorris (Guillaume de) premier Auteur du
Roman de la Rose. 387, 388. Dans quelle vûe il
l'entreprit, *ibid.* Son éloge. 389. & suiv

M.

- M** *Agalotti* (le Comte) son éloge. 421. &
suiv.
Malherbe, en quoi il a excellé. 91.

Mari, quand c'est qu'un mari rompt la société contractée avec sa femme. 236. 237. Pourquoi les Loix autorisent si fort les maris. 239. Si la qualité de mari excuse toutes les fautes. 240.

Mariage, ses inconveniens. 80, 81. Avantages de ceux qui ne vivent point sous les Loix. 178. *& suiv.*

Marie II. Reine d'Angleterre, combien regrettée par le Roi son époux. 164.

Marot (Clement) a retouché le vieux François du *Roman de la Rose* 395, 401. une de ses Epigrammes. n. 27.

Mars (le mois de) est le plus triste mois de l'Année, & pourquoy. 131, 132.

Mazarin (le Cardinal) marie sa Nièce Hortence Mancini au Duc de la Meilleraye, & pourquoy, 225, 226. Ce choix faillit à ruiner sa réputation. 226

Mazarin (le Duc) On craignit qu'en épousant la Nièce du Cardinal, il ne fut héritier de la faveur de cette Eminence. 226. Ce que pensoient là-dessus es Maréchaux de Turenne, de Villeroi, & de Clerembaut. *ibid & suiv.* Il ne tarda pas long-temps à les détromper. 227. Sa dissipation extravagante des biens immenses que Madame Mazarin lui avoit apportés. 227. *& suiv.* Plaisante raison qu'il donne pour la justifier. 229. Ses Visions nocturnes, & ses révélations. 230. Réglemens ridicules qu'il vouloit qu'on observât dans ses Terres. 222, 223, 247. *& suiv.* Affecte une dévotion ridicule. 230. Promet cinquante mille Ecus à l'Evêque de Fréjus, à condition qu'il le servirait dans son Mariage, & refuse ensuite de le payer. 231. Soutient que les Procès sont de Droit divin. 232. Va consulter l'Evêque de Grenoble sur un cas de Conscience

inoui jusqu'alors. *ibid.* Fait nourrir un des enfans de Madame de Richelieu , avec défense expresse de lui donner à têter les Vendredis & les Samedis , pour lui faire succer au lieu de lait , le saint usage des mortifications & des jeûnes. 233. S'il lui est possible d'être raisonnable. 234. Combien il fait souffrir Madame Mazarin. *ibid* & *suiv.* Il lui fait ôter la Pension que le Roi de France lui avoit donnée. 84 , 235. Il a donnée à Madame Mazarin une occasion légitime de se séparer de lui. 236. & *suiv.* Fausseté de sa dévotion. 237. Sa conduite est injuste envers tout le monde. 238. Veut obliger Madame Mazarin de sortir d'Angleterre , & refuse de payer les dettes qu'elle a été contrainte d'y faire. 85. & *suiv.* Faux bruit qui court de sa mort. 256. & *suiv.*

Mazarin (la Duchesse) Son éloge. 135. & *suiv.* Reproches qu'elle faisoit quelquefois à Monsieur de Saint-Evremond. 25. & *suiv.* Vive Description de ses malheurs. 31 , 32. & du triste état où elle s'est trouvée en Angleterre. 32 , 33. Elle étoit résolue à en sortir , si ses Créanciers l'eussent trouvé bon. 84 & *suiv.* 161. Elle avoit peu de goût pour le chant. 59. & *suiv.* Idée de sa manière de jouer à la Bassette. 58. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond. 106. & *suiv.* Elle ne vouloit point retourner avec M. Mazarin , ni se mettre dans un Couvent. 162. Ruinoit sa santé en buvant trop de liqueurs fortes 170 , 171 , 269. Pensoit bien , mais écrivoit mal. 184. Raillée sur son orthographe. 253. éloge de ses yeux. 109. Combien elle a souffert avec M. Mazarin 234 , 235. A été honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre à Rome , en France , à Chamberi , & en Angleterre 235. Biens

- immenses qu'elle avoit apporté à M. Mazarin. 229, 336. Si elle pouvoit sortir d'Angleterre avec la Reine Marie, épouse de Jacques II. 240. *Et suiv.* Pourquoi elle continuoit d'y demeurer. 241. Justifiée contre les accusations ridicules de M. Erard. 241. *Et suiv.* N'étoit pas née pour vivre avec M. Mazarin. 246. Combien elle aimoit la propreté. n. 269. Sa mort. n. 337. Son éloge. *ibid.* *Et suiv.* Elle est morte avec une fermeté & une résignation extraordinaires. 345
- Médecins Anglois*, n'aiment point à se lever la nuit, pour faire des visites. 331, 332
- Médecins François*, réfugiés à Londres, leur généreuse vigilance pour les malades. 332
- Ménage*, son Epigramme sur la mutilation des Statues du Palais Mazarin, n. 228, 229
- Menagiana*, le second Tome est meilleur que le premier, 187
- Meun* (Jean de) autrement *Clopinel*, a achevé le *Roman de la Rose*. 388. Son éloge. 392. *Et suiv.* Il dit du mal des femmes dans son *Roman*, & elles prennent la résolution de s'en vanger, 396. Comment il se tire d'affaire. 397, 398. Il joue plaisamment les Jacobins. 399
- Middleton* (Madame) son éloge. 135, 136. Son Caractère. 147
- Mincepye*, ce que c'est. n. 197
- Miremont* (le Marquis de) son zèle pour la Religion réformée. 45, 46, 47. Regrets sur son absence. 172, 191, 192. *Et suiv.*
- Molière*, combien il est supérieur aux Anciens. 92, 102, 103
- Montaigny* (le Duc de) éloge de sa belle maison de Londres. 313 Payoit une Rente viagère à M. de S. Evremond. n. 313
- Montandre* (le Marquis de) 406, 407

DES MATIERES. 437

- Montbazon** (la Duchesse de) son éloge. 152
Morelli , son éloge , n. 283. raillé sur ses Voyages. 284. sur sa Patrie. 293. Sur ses vastes connoissances. *ibid.*
Mort , on la recule tant qu'on peut. 211. & *suiv.*
 Livre Anglois où l'Auteur prétend qu'on peut être ttransferé de la terre à la Vie éternelle sans passer par la mort. n. 354. Partisans que la mort a trouvés contre cet Auteur. 355. & *suiv.*
Mourans , se passeroient volontiers des beaux discours qu'on leur fait, 211. & *suiv.*

N.

- N**ature , la Nature se communique aux hommes avec profusion. 35. & *suiv.*

O.

- O**lone (le Comte d') sa mort. n. 74
 Olone , (Comtesse d') sa mort. *ibid.*
On , qui a introduit à la Cour la maniere de parler par On. 380
Ondedei (Zongi) Evêque de Fréjus , est trompé par le Duc de Mazarin. 231
Ouvrages desavoués par M. de Saint-Evremond. 203 , 266 , 367

P.

- P**eres (les Saints) leur caractère. 276
Perles (Poisson) éloge des Perles de Tunbridge 77
Perrault , Jugement sur son *Parallele des Anciens & des Modernes.* 93
Perrine (la Marquise de la) son éloge. 375. Son Portrait. 376
Philosophes modernes préférables aux Anciens. 104

- Pindare*, extravagance de son prétendu sublime, 95, 96. Ses Odes ne font que l'éloge des chevaux, & des Chariots de course, 96
- Plamporridge*, ce que c'est, n. 197
- Poëse*, Idée naturelle & judicieuse qu'en ont les Français, 94, 95. Abus qu'on fait de la figure, dans la Poësie. 96. La Poësie des Italiens est pleine de figures outrées ou de *Concetti*. 97. Les Espagnols ont le même génie. 97, 98. Les fictions des Anciens sont trop usées, pour devoir entrer dans notre Poësie. 94. & suiv.
- Poules de Lesbos*, 291
- Princes*, si la guerre que font les Princes, les empêche de rendre justice aux vertus de leurs ennemis. 342

Q.

- Q** *Uichotte* (Don) éloge de ce Romain. 104
- Quietisme*, sur quoi fondé 301. Ses unions divines ne sont bien souvent qu'une vapeur de Rate. 302, 303. Moyens de se préparer au Quietisme. 304. & suiv.

R.

- R** *Acme*, admirable dans ses Tragédies. 92.
- Comparé avec Corneille. *ibid.* A pris les Grecs pour modele, 92. & les a surpassés. 102
- Raison*, sa tyrannie. 418, 419
- Religion*, Si les honnêtes gens doivent entrer dans la chaleur des disputes de Religion. 308, 309
- Renaudot* (l'Abbé) son Jugement sur le Dictionnaire de M. Bayle. n. 273, 274. Idée que M. Bayle avoit de cet écrit. *ibid.*
- Roman de la Rose*, est l'ouvrage de deux Auteurs. 388. Est loué par nos meilleurs Ecrivains. 394.
- & suiv.. Divers sens qu'on lui a donné. 395,

DES MATIERES. 439

396. On ne le trouve plus dans le vieux langage où il a été composé. 400, 401

S.

S *Andwich* (la Comtesse de) va en France. 293.
 son éloge. *ibid.* 329, 340, 347
Sarasin, son éloge. 91, 103
Sharr, Poisson délicieux. n. 76
Silvestre, Docteur en Médecine à Londres, son élo-
 ge. 358, 359, 414
Soudaineté, mot consacré au jeu par Madame Ma-
 zarin. 409
Suisse qui se jeta dans la Riviere, & pourquoi. 328

T.

T *Héologiens*, jusqu'où les aimoit M. Leti. 323
Toscane (le Grand Duc de) marques de
 son estime qu'il donnoit à M. de Saint-Evre-
 mond. 421. & *suiv.*
Turenne (le Maréchal de) avoit dans sa phisiono-
 mie quelque chose de grand & de noble. 1, 2.
 Passa par les plus petits emplois de la guerre. 2.
 Combien il étoit estimé de M. le Prince. 2, 3.
 Vouloit qu'on fist peu de Sièges, & qu'on donnât
 beaucoup de Combats. 3. Sa première maxime
 pour la guerre. *ibid.* Service important qu'il ren-
 dit à la Cour lorsqu'elle étoit à Gien. 4, 5. Sau-
 ve le Roi des mains de M. le Prince, & le ra-
 mene à Paris. 6, 7. Idée de sa conduite. 8, 9.
 Sembloit donner trop peu à la fortune pour les
 événemens. 8. Anéantit les Disputes que les
 Officiers formoient pour le rang. 9. Fixe la le-
 gèreté & l'impatience des François, & donne
 de l'activité aux Etrangers 10. Sa conduite à l'é-

440 TABLE DES MATIERES:

gard du Cardinal Mazarin, 10, 11. Son caractere, 11, 12. Etoit modéré sur la Religion, même après s'être fait Catholique. 12. Dans les dernières Campagnes il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant. 13. Sa mort. <i>ibid.</i> Combien il fut regretté de tout le monde, & particulièrement du Roi de France. <i>ibid.</i> Son Parallele avec M. le Prince, 14. & <i>suiv.</i>	
<i>Turretin</i> (Jean Alphonse) son éloge,	156

V.

V ie, passion que les hommes ont pour la vie, 211, 212. Avantages d'une longue vie, 213, 214	
<i>Vieillards</i> , Agrémens qu'ils peuvent trouver dans le monde, 211, 212, 254, 255	
<i>Vins</i> de Champagne, on leur donne aujourd'hui trop de verdeur, 369	
<i>Voiture</i> , son éloge, 91, 103	
<i>Usquebac</i> , ce que c'est, n. 179	

W.

W aller (Edmond) son éloge, 104	
<i>Windfor</i> , bonté de ses Lapins. 28; & <i>suiv.</i>	

Y.

Y veteaux (Des) réflexion qu'il faisoit sur la perte du temps, 346	
---	--

Fin de la Table du Tome cinquième.

63645304

